



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

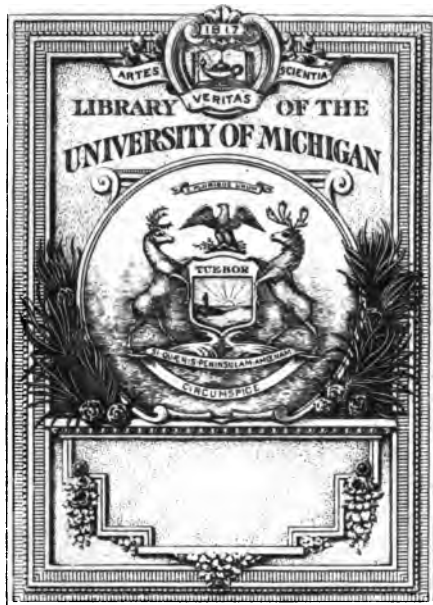
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

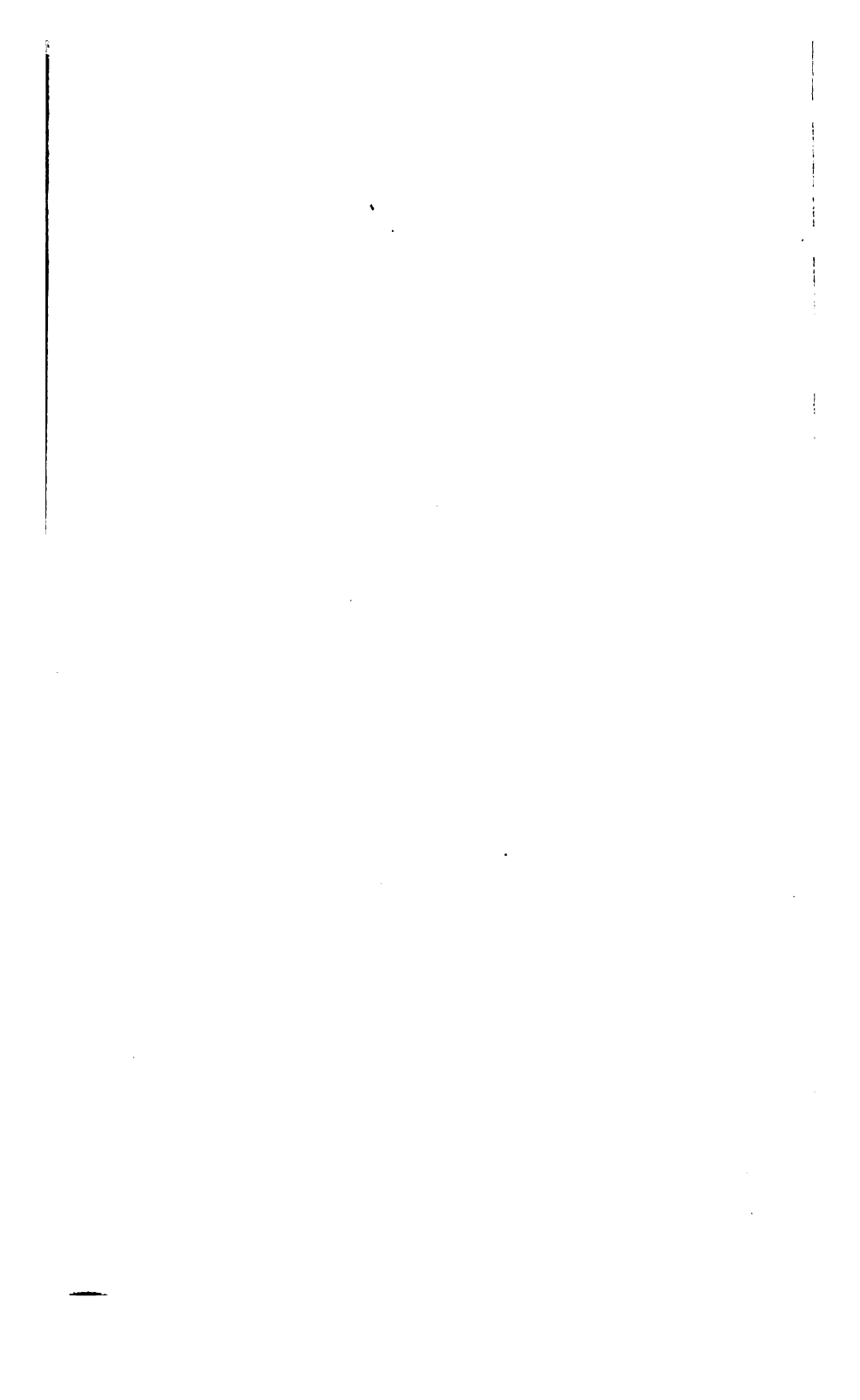
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

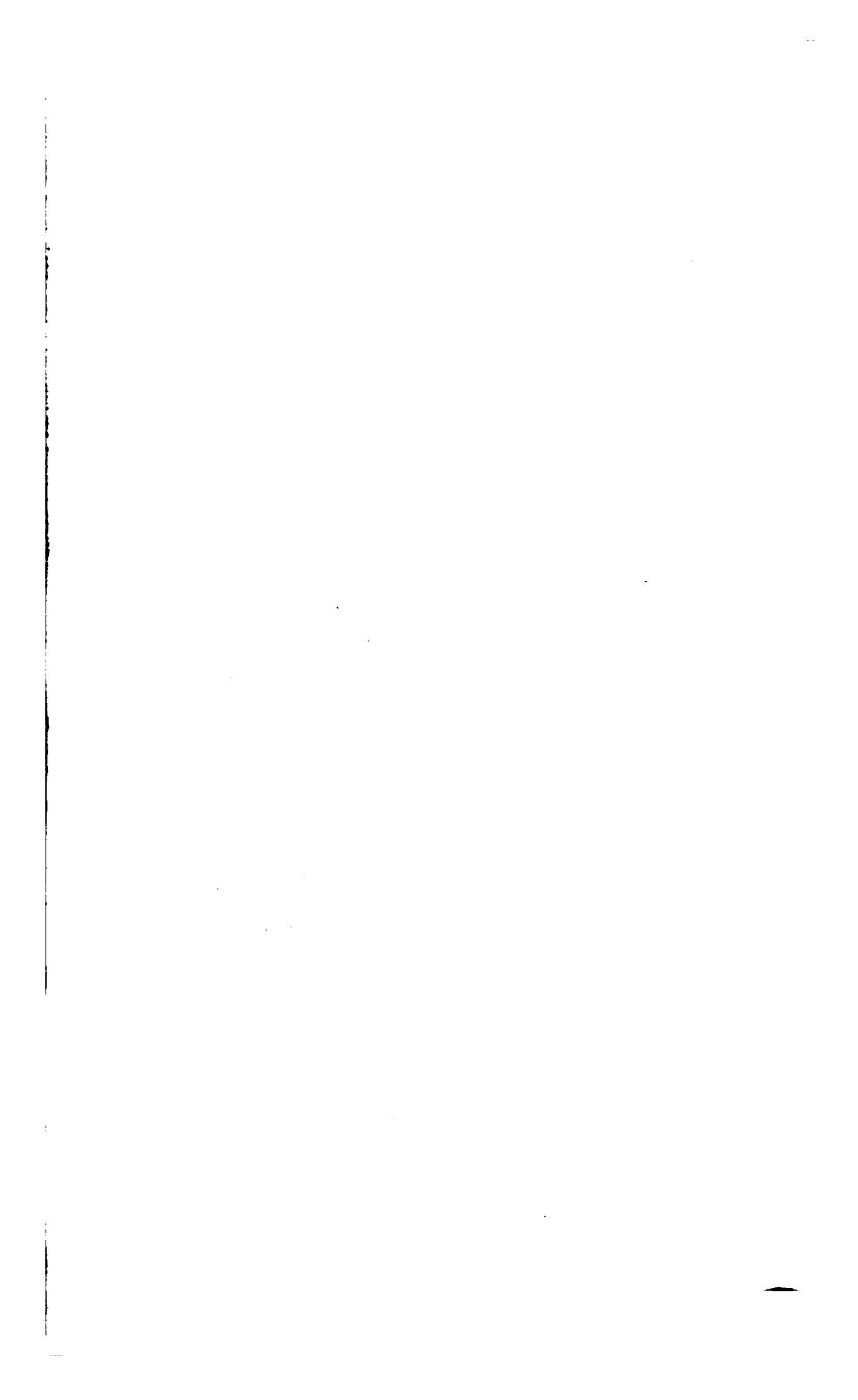
About Google Book Search

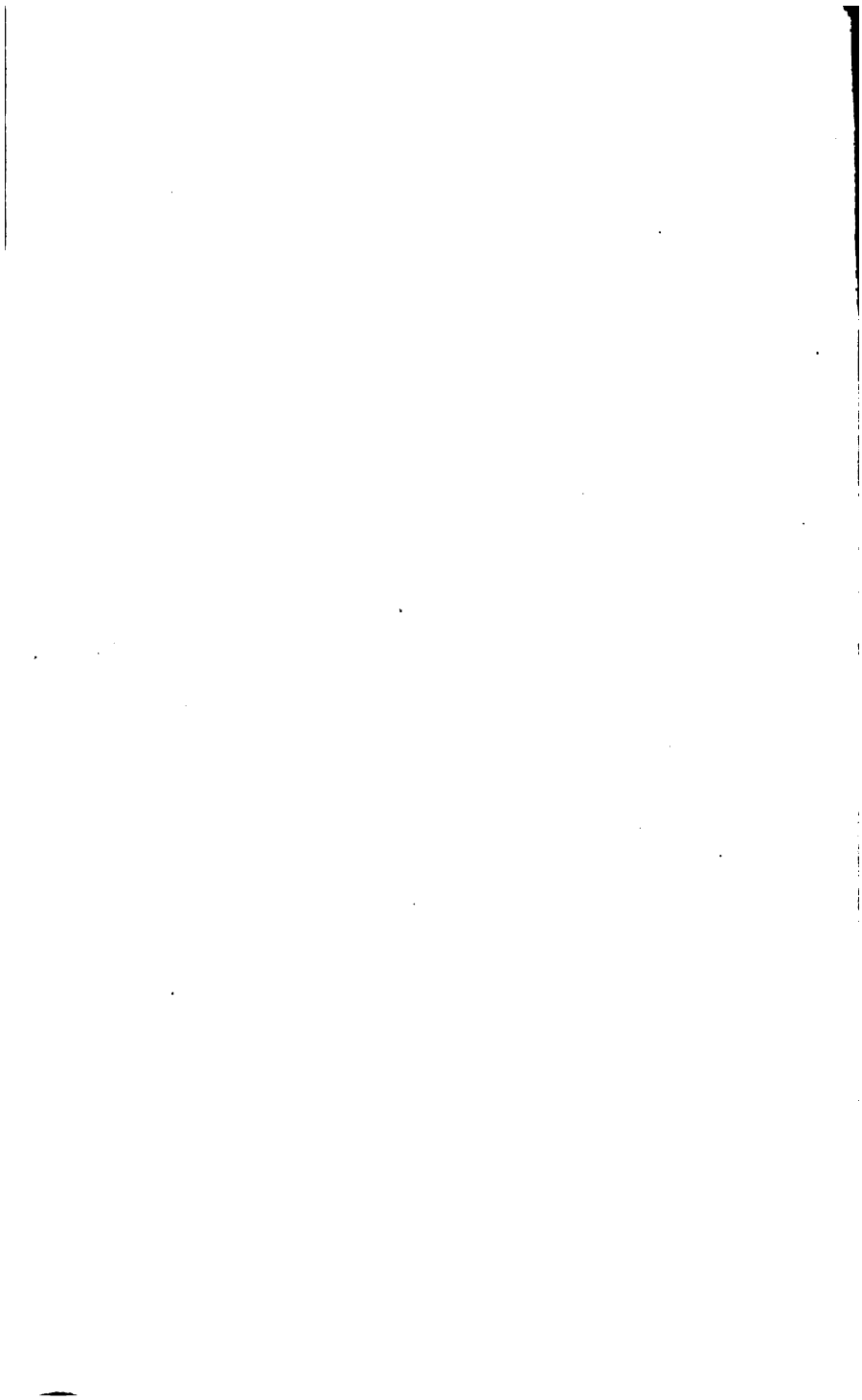
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



828
Y71
tL







OEUVRES CHOISIES

D'YOUNG ET D'HERVEY.

II.

IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUIL,
Rue de la Harpe, n. 80.

LES
NUITS D'YOUNG,

SUIVIES

108069

DES TOMBEAUX ET DES MÉDITATIONS
D'HERVEY, ETC.

TRADUCTION DE LE TOURNEUR.

Nouvelle Édition.

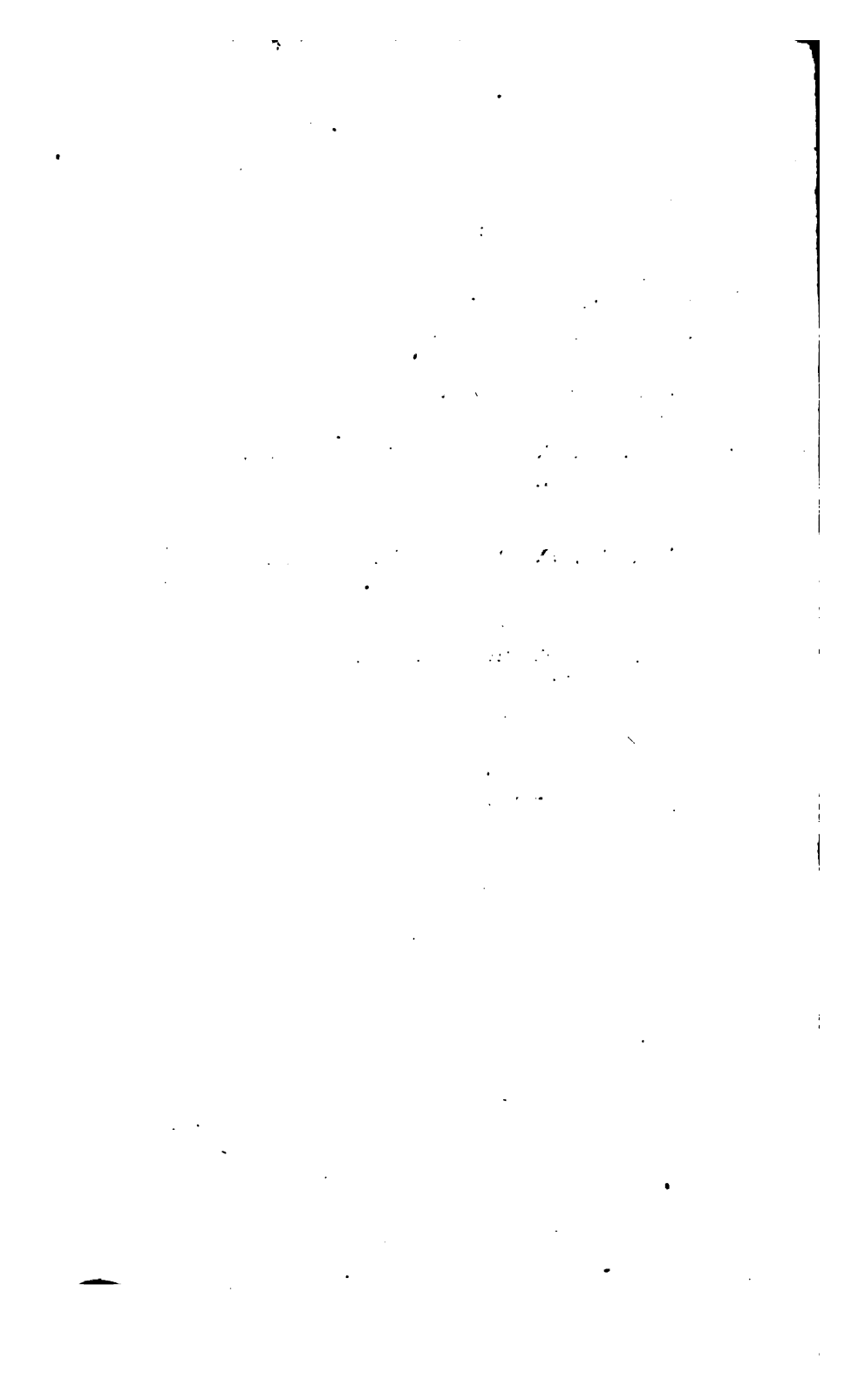


TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1827.

2 v. 1788



LES
NUITS D'YOUNG.

VINGT-TROISIÈME NUIT.

Grandeur de l'âme.

QUE sert-il à l'homme de tenir ses yeux ouverts sur le magnifique tableau de la nature, si, restant aveugle sur lui-même, il ne sait pas y voir sa grandeur? Que disent tous ces êtres matériels à l'être raisonnable qui les admire? Qu'un seul rayon d'intelligence est plus brillant que cette foule d'astres; que l'homme, dont le vaste sein peut embrasser dans une pensée tout l'ensemble de la nature, et Dieu avec elle, est plus grand que cette immensité de merveilles.

Lorenzo, ouvre ton sein, étends tes désirs, agrandis ton cœur, élargis sa capacité jusqu'à ce qu'elle soit égale à ta grandeur. Laisse agir ce ressort, cet instinct qui veut t'élever, ces

passions sublimes qui te pressent d'entrer dans le monde intellectuel, où la vérité t'attend pour te montrer des objets dignes de toi. Comment ton âme si vaste peut-elle se comprimer, se rétrécir jusqu'à la petitesse de cette terre, de ce point imperceptible, sans dimension et sans poids? Une seule de tes pensées embrasse et parcourt tout l'espace qui est entre le néant et Dieu, et un atome te remplit! Tu es immortel, et un moment de vie borne et satisfait tes désirs! Ne t'étonne plus d'être malheureux. L'homme fut formé pour un bonheur infini. Mais le bonheur n'est fait que pour une âme grande dans ses désirs et dans ses vues. Tout ce qui est petit et vil nous rapproche du mal et de la peine, en nous éloignant de la vertu. Elle ne peut entrer dans un cœur étroit. Le vice n'est qu'un défaut de capacité dans l'âme, d'étendue dans la pensée.

Le feu ne darde point vers la terre ses langues enflammées. Comme lui, l'âme aspire à monter; et quand nous la forçons de s'abaisser sur des objets périssables, qu'il faut laisser tôt ou tard, elle est dans un état violent et contraire à sa nature. Nous en sommes punis. Nous voulions saisir la gloire : nous courons

après son ombre rampante, et nous nous précipitons dans la bassesse. Voyez-vous ce malheureux, qui, privé de sa raison, n'a plus que des sens qui l'égarent? Frappé de la brillante image réfléchie par les ondes où l'astre s'est peint, il s'élance au milieu du ruisseau pour le saisir; il reste enfoncé dans la fange : cet insensé, c'est l'homme, dont l'ambition s'attache à des fantômes.

Ambition, source féconde du bien et du mal, tu es pour l'homme ce que les ailes sont pour l'oiseau. Dès qu'une fois il a pu s'éloigner de la terre, dès qu'il a gagné les plaines de l'air, ses ailes le portent rapidement dans la région des nuages : elles sont un poids qui l'embarasse et l'atterre, tant qu'il ne fait que raser la surface de nos champs. Ainsi l'ambition, quand elle rampe vers des objets vils et bas, loin d'élever l'homme, devient une chaîne qui l'appesantit et l'accable.

Toi qui cherches la grandeur dans les dignités, et que l'ambition séduit, je vais essayer de te détacher, comme Hercule le fit pour Prométhée, du rocher où ce vautour te rongé le cœur. Si la raison peut briser tes liens, tu seras libre. Sais-tu que ces honneurs qui t'en

imposent et que tu brigues comme des biens, sont des maux réels? Je ne vois dans les cours des rois que des prisons plus élevées, où d'illustres esclaves dominent sur les malheureux de la plaine. Ils y vivent dans la gêne d'une servitude cruelle, et n'en sortent que comme les coupables, pour aller à la mort. De cette hauteur ils mendient insolemment les respects de la foule; mais souvent le peuple refuse à leur orgueil ces respects dont il est avide.

Les rois et leurs ministres portent des noms vénérables. Quelque soit leur mérite personnel, l'ordre public assure notre soumission extérieure à ces victimes augustes, pompeusement parées par la société, et qu'une couronne dévoue au service du dernier d'entre elle. Mais s'ils sont jaloux d'obtenir de nous l'hommage du cœur, qu'ils soient vertueux. C'est un tribut réservé au mérite. Il ne se paie qu'à l'homme, et jamais au monarque. Le cœur n'est vassal que de la vertu, il ne relève que de son empire, et ce n'est qu'à elle qu'il fait le serment de son hommage. Il n'y a que des insensés qui puissent laisser l'homme, pour aller adresser leur estime au manteau royal, et voir la majesté des rois dans l'éclat pompeux de leurs vêtements,

tandis qu'ils dépouillent de son harnais le coursier qu'ils veulent acheter. Je ris de voir le chef d'une horde sauvage s'enorgueillir de sa fourrure royale, parce qu'il ne l'a ni achetée ni empruntée, et qu'elle est un héritage qui lui vient en droite ligne de ses ancêtres. Quelle folie de se croire sous la pourpre et l'hermine une âme supérieure à l'âme qui n'est vêtue que de bure!

Une âme immortelle à qui la possession d'un empire donne de l'orgueil, me paraît aussi vile que Néron descendant du trône de l'univers, pour aller briguer la gloire d'un flûteur. La vanité ne peut venir que d'ignorance : l'homme vain est un aveugle qui se méconnaît lui-même. Il ressemble à l'oiseau dont on a crevé les yeux ; vous le voyez s'élever dans les nues et voler avec plus d'audace, parce qu'il vole dans les ténèbres.

Ambitieux, dis-moi quel est le poste où tu aspiras ? La fortune l'accorde à tes vœux. T'y voilà placé. Regarde-toi maintenant. Te trouves-tu plus grand ? Si tu le crois, cet orgueil qui t'enfle décèle ta bassesse ; tu avais donc besoin d'un échafaud pour t'élever au-dessus des autres. Il importe peu sur quelle base tu sois

placé ; mais quelle est ta propre grandeur , voilà ce qu'il faut considérer pour t'apprécier. Portez un pygmée sur le sommet des Alpes ; il est exhaussé et non pas agrandi. Une pyramide, pour être assise sur la profondeur d'un vallon, ne perd rien de sa hauteur. C'est l'homme qui crée ses propres dimensions et sa taille. L'étendue de sa vertu mesure sa grandeur.

Un grand mérite est l'élévation la plus sublime. Ce n'est plus toi qui brigues les dignités : ce sont les dignités qui t'implorent. Tu es plus qu'un roi : tu es un homme de bien. Tu n'as pas besoin de trésor pour être riche, ni de cordons pour être illustré. Ta gloire ne te quittera point dans sa disgrâce. Elle est indépendante du sourire capricieux d'un maître.

J'ai pitié de tous ces mortels, qui, après s'être glissés par des chemins tortueux dans le sein de la richesse, ou s'être élevés en rampant vers les honneurs, veulent ensuite nous insulter en levant au-dessus de nous leurs têtes orgueilleuses. Qu'elle est méprisable et fragile cette gloire qui emprunte de la fortune un faux éclat que le souffle du trépas doit éteindre ! Oublient-ils donc qu'ils laisseront dans les mains de la mort cette dépouille brillante dont

ils veulent éblouir nos yeux? Toutes les distinctions de cette courte vie ne sont qu'une écorce appliquée, et non pas unie à notre être. Enlevons ce fard imposteur dont la fortune orne les grands, dépouillons leur corps de sa vaine parure, pénétrons leur âme jusqu'au vif, détachons d'elle tout ce qui n'est pas elle; alors, sur ce qui reste, jugeons de leur petitesse ou de leur grandeur réelle.

L'appareil fastueux des conquérans ne séduit point les jugemens du sage. Il rit de compassion, lorsqu'il voit, au milieu de l'assemblée du vulgaire de l'univers, ces fiers acteurs du théâtre de la vie se hausser sur des trônes aux yeux de la multitude, préparer avec fracas leurs farces tragiques, et montrer la petitesse de leur âme en envahissant des royaumes, en noyant des nations dans leur sang. Pour les juger, c'est sur leurs tombeaux qu'il se transporte. Là, soulevant le rideau, il voit derrière la scène l'acteur renversé de la base qui le fit paraître un colosse, et réduit à sa propre stature, grande ou petite, selon que le vice l'abaisse ou que la vertu l'agrandit. Tous ces destructeurs insensés de l'espèce humaine, qui pensent follement s'ennoblir par des con-

quêtes, oublient que la dignité de l'homme ne commence qu'au point où finit l'ostentation du monarque : en courant à la gloire, ils rencontrent l'infamie ; ils rêvent qu'ils montent , lorsqu'ils se précipitent.

Cessons donc de reprocher aux païens d'avoir souillé du sang des hommes les autels de leurs dieux. Ils eussent frémi d'horreur en voyant la foule des victimes que l'orgueil des monarques chrétiens se sacrifie. O rois, ennemis de la paix, toujours armés, toujours appelant sur vos peuples les malheurs et la mort, sachez qu'il n'est de vrai conquérant que celui qui fait cesser la guerre, qui ne prend le glaive qu'en pleurant des mains de la nécessité, et le dépose avec joie : lui seul est roi, et son trône s'élève jusqu'aux cieux. Ne perdez jamais de vue votre dernier jour : c'est le juge solennel de tous les jours de votre vie ; votre peuple vous attend au bord du tombeau pour vous absoudre ou pour vous condamner. Craignez de fermer vos palais à l'entrée de cette vérité. Quelque nombreuse que soit la cour qui assiste à votre lever, qu'il y ait toujours une place pour le fantôme de la mort ; et donnez-lui chaque jour dans le secret un

moment d'audience. Ce confident sincère vous révélera ce que taisent vos flatteurs. C'est lui qui vous dira, en ami, si vous êtes grands ou petits. Il vous dira : « Toi, qui n'as qu'un moment pour faire du bien à tes sujets, tu veux « l'employer à faire le malheur du genre humain ! Vois l'origine et le terme commun des « sujets et des rois. Du lait et des langes, voilà « la première demande que tu fais en naissant « à la nature : un peu de terre, une pierre « pour te couvrir, voilà ton dernier domaine, « quand tu sors de la vie. Pressé entre ces « deux termes si voisins l'un de l'autre, la « conquête d'un monde est un objet trop vil « pour mériter d'occuper ton ambition. »

Le Tout-Puissant, du haut de son trône, ne voit rien de plus auguste sur la terre qu'une âme honnête et un cœur pur, rien de plus noble que les vertus obscures et les actions secrètes de l'homme de bien. Que la gloire frivole de l'ambitieux est au-dessous de celle de l'illustre inconnu, qui, sans rivaux et sans témoins, renferme le trésor de ses vertus dans l'ombre sacrée de sa retraite ! Caché aux yeux des mortels, il vit avec Dieu dans un commerce intime ; il coule dans la paix ses jours

tranquilles ; il arrive plein d'espérance à la borne fatale où les héros de la vanité succombent et se désespèrent. Quiconque meurt en grand homme, a vécu en grand homme, quels qu'aient été ses destins et sa renommée. Mais ce ne sont pas là les grands qui composent la cour des rois.

L'ambitieux dédaigne cette gloire solitaire qui n'a que l'Éternel pour spectateur. Il pourra soutenir le fardeau des affaires publiques, tant qu'il verra les regards des hommes attachés sur lui. Souvent même il montre alors tant de courage et de force, qu'on dirait qu'il n'en sent pas le poids et qu'il se délasse à le porter. Mais cessez de le remarquer ; que le public détourne ses yeux et suspende ses louanges, bientôt ses forces l'abandonnent, il succombe, il s'afflige, il est mourant, comme s'il ne respirait que dans les autres. Il voudrait que l'univers fût la base d'un objet unique, que le genre humain n'existât que pour l'admirer, et que cet objet fût lui.

Qu'il est dangereux de se montrer trop jaloux de l'estime des hommes ! De tous les vices, l'orgueil, qui ne sait pas se cacher, est le plus mal avisé. Plus il croit s'approcher de

son but, plus il s'en éloigne en effet. C'est chatouiller l'amour-propre des autres par l'endroit le plus sensible, que de paraître avide de leurs éloges. C'est offrir à la malignité de l'homme l'occasion de satisfaire le plaisir inné qu'il sent à les refuser. L'orgueilleux ne peut souffrir d'égaux. Il prétend à une supériorité d'estime exclusive. Mais ses efforts sont vains : au moment qu'il est prêt d'y atteindre, on le force à descendre. Le public se ligue contre ce despotisme et se plaît à l'humilier. Il n'y a pas jusqu'aux gens de bien qui ne se déclarent alors contre lui, et dont l'amour-propre ne devienne médisant.

Les hommes ne louent que malgré eux, et mêlent à la louange le plus de blâme qu'ils peuvent. Si la renommée porte une trompette éclatante pour publier notre gloire, l'infidèle a aussi son sifflet pour murmurer tout bas dans l'oreille. Nous serions cruellement éveillés de ces rêves flatteurs où l'orgueil se complait, si nous pouvions tout entendre. Le même nom qui vole glorieux de bouche en bouche, essuie des mépris dans le secret des cercles ; et ces lèvres d'où partent de bruyans applaudissemens sont bordées d'un sourire malin qui

donne la mort à la réputation d'autrui. L'amour-propre est un républicain jaloux : il ne voit qu'un tyran dans l'homme trop supérieur. Tandis que d'une main il le couronne des lauriers de la gloire, l'autre cherche son cœur pour le percer; comme les meurtriers de César, il rend à sa victime un hommage perfide, et tombe à ses genoux pour l'assassiner.

L'ambitieux n'est pas le seul insensé. Je ris du savant qui se tourmente pour se rendre célèbre. L'industrielle araignée qui vit esclave au milieu de son ouvrage, et forme de sa propre substance les fils de la toile où doit périr l'imprudent moucheron, obéit du moins à l'instinct des besoins? la nature l'a condamnée à s'épuiser pour retrouver un aliment nouveau; mais quel est l'objet des fatigues et des veilles du savant? Que lui revient-il d'avoir épuisé son âme, de la forcer sans cesse à produire des pensées, de se fatiguer encore à enchaîner ces pensées, à les ordonner dans un plan habilement tissu? Rien autre chose que le vain bourdonnement d'une réputation momentanée; et ce son qui passe comme lui, il l'appelle immortalité! Qu'il se souvienne qu'un

homme célèbre n'est pas toujours un grand homme.

Les talens et le génie, quelque brillantes que soient leurs prétentions, ne suffisent pas pour établir entre l'homme et l'homme une distinction vraiment honorable. Nous avons beau nous aider de leurs ailes pour monter vers la cime de la gloire, elles nous en précipitent, si le mérite du cœur nous manque; et la hauteur où parvient notre renommée n'est qu'un échafaud élevé où l'ignominie attache notre nom. Quand je contemple un de ces fameux misérables, un de ces beaux génies qui ont reçu des talens célestes, mais dont le cœur est vil et corrompu, je crois voir briller sous la poussière la portion illustre d'une âme immortelle, précipitée de sa sphère, et perdue dans des ruines. Je me sens à la fois ému d'admiration et de pitié; mais je ne saurais envier son éclat malheureux. Sans la vertu, les talens ne sont dans les mains de l'ambition qu'un instrument éclatant, mais coupable, qu'elle emploie à commettre des crimes célèbres. Elle s'en sert pour associer l'honneur à l'infamie. Les grands maux sont presque toujours l'ouvrage des grands génies. Il est rare

qu'un bon sens vulgaire nous égare aussi loin. En vain l'esprit est droit, si le cœur est faux et dépravé. C'est au cœur seul qu'appartient la propriété exclusive de toutes les louanges. S'il en est indigne, il ne reste plus rien dans l'homme qui ait droit de les réclamer. C'est à la raison à choisir les moyens, c'est aux passions à nous donner la force et le courage d'exécuter; mais la vertu doit toujours être le but. Si le but est vicieux, les moyens sont sans mérite et le succès est un crime. La bonté de la fin, le juste rapport des moyens avec elle, voilà ce qui forme la sagesse. Quiconque fait servir au vice les talens qu'il a reçus pour la vertu, n'est plus un grand homme ni un sage : ce n'est qu'un être imparfait, un homme ébauché, un monstre dans l'espèce raisonnable.

Quelle est donc la gloire qui convient à la majesté de l'homme? Celle qui n'appartient qu'à lui et qu'il ne partage point avec des espèces inférieures à la sienne. Est-ce là le caractère de celle que procurent les conquêtes ou les talens? Les animaux ne peuvent-ils pas vanter comme nous leur force et leur industrie? Si l'on peut être grand en se bornant à

des objets vils, aux sensations du présent, nos campagnes et nos bois seront peuplés de héros et de sages. Mais cette attitude droite que nous a donnée la nature, et qui nous défend de courber notre âme vers la terre, ce front élevé dont les regards rencontrent les cieux, ne sont pas le seul attribut distinctif qui nous sépare de la brute. Il en est d'autres que l'homme possède exclusivement. C'est cette raison dont le sublime essor franchit les bornes du présent, et prétend à l'immense héritage de l'avenir : c'est la vertu ; c'est l'immortalité.

Si de tous les hommes il n'y en avait qu'un seul qui dût être immortel, comme tous les autres seraient jaloux ! Comme les rois se prosternerait devant lui ! Ce don précieux est-il donc avili, parce qu'il est commun à tous ? Homme superbe et vain, qui méconnaiss tes frères, qui verses sans réserve le mépris et les affronts sur tes esclaves, sais-tu que ce mépris se réfléchit sur toi ? Qu'oses-tu dire ? tes esclaves ? ils sont tes égaux. S'ils ne sont que des hommes, et toi, es-tu un dieu ? La fortune a-t-elle pu créer cette énorme différence entre des êtres d'une même espèce ? C'est faire du genre humain un tableau monstrueux, où

l'homme est perdu sous les draperies, où l'âme est oubliée. Crois-moi ; si tu veux que ton orgueil soit légitime, place-le dans ce qui te rapproche de ceux qui te servent, dans ce qui t'est commun avec tous tes semblables. Une âme immortelle, des amis immortels dans tes frères, d'illustres alliés dans des esprits d'un autre ordre à qui tu dois un jour te réunir, un père commun dans notre commun Créateur, voilà ce qui fait ta gloire et ta grandeur véritable.

Méprise encore l'âme stupide qui fait son dieu de la poussière dont le temps et la nature forment l'or. Ces hommes abrutis, qui, dévorés de la soif du gain, travaillent toute leur vie comme des forçats pour s'enrichir, se traînent dans la bassesse, se dévouent au mépris et boivent la honte sans la sentir : ce troupeau d'esclaves que l'avarice charge d'un métal inutile et chasse devant elle jusqu'au tombeau, sont de tous les fous les plus vils et les plus malheureux.

Homme, quel est ton vrai trésor ? L'or te dit ; ce n'est pas moi. Mon éclat te trompe. Si j'enrichis la terre, je suis pauvre pour toi ; ton trésor n'est point caché dans les mines de

l'Inde : cherche-le dans ton sein. Il est dans cette âme si riche, si sublime, raisonnable, immortelle, née dans les cieux, et qui doit y rentrer.

Que de richesses dans tes sens ! La terre et les cieux sont leur domaine. Tu jouis par leur secours de tous les biens divers que produit la nature. Que dis-je ? c'est d'eux que ses productions et ses objets reçoivent leur valeur et leur prix. Ce sont tes sens qui donnent aux fruits cette saveur qui te flatte ; aux chantres des forêts ces sons dont la mélodie t'enchantent ; à l'or cet éclat qui t'attire ; au père de l'or, au soleil, cette lumière dont il emplit le monde. Cet atome merveilleux, ce point qui forme le centre de ton œil, embrasse la vaste perspective de la nature. Il est le dieu qui crée pour toi les merveilles de l'univers. Sans tes sens, sans la magie de tes organes, la terre ne te présenterait qu'un chaos informe et sans couleur. Ce dôme immense qui nous couvre et nous enferme, n'est pour ainsi dire que le cadre et le fond du tableau. L'homme est le peintre : ses sens sont les pinceaux qui dessinent les traits, varient les formes et distribuent les couleurs ; la beauté extérieure de l'univers

est leur ouvrage. Dieu a placé l'homme au milieu de tous ces objets qui l'entourent, comme l'âme universelle qui leur prête la vie. Semblable à Eve, que Milton nous peint éprise de ses attraits réfléchis par les ondes vers son œil novice, l'homme crée l'image qu'il admire. Daignera-t-il donc de contempler au fond de son être cette âme qui lui rend sensibles les merveilles répandues hors de lui?

Que de richesses dans l'imagination ! L'univers, où se promènent les sens, est trop resserré pour elle. Elle s'échauffe, se féconde et en enfante un nouveau plus beau que le premier. Franchissant les limites des temps et des lieux, elle s'élève à son gré, plonge dans l'abîme, parcourt les plaines de l'espace, et enferme dans une pensée tout le champ de la création. Tantôt elle croit entendre la voix du Créateur qui appelle les êtres; elle part, elle arrive avec lui sur les bords du néant, assiste à ce grand ouvrage et voit les mondes se hâter : l'instant qui suit, elle a traversé toute l'étendue de leur avenir; elle les attend aux portes de l'éternité; elle entend le son formidable de la trompette fatale, et voit défiler les générations devant Dieu qui les juge. Ce n'est pas assez

pour la satisfaire de tout ce qui a été et de tout ce qui est : elle voit encore plus d'êtres qu'il n'en existera jamais. L'imagination toute-puissante dit à des mondes nouveaux de naître : ils sortent du néant, et se montrent dans le vaste miroir de la pensée. Elle fait plus encore : elle donne des traits à l'impossible que Dieu ne peut créer, et le rend visible pour elle.

Quel trésor dans la mémoire ! Elle rend l'existence aux siècles qui ne sont plus, redonne un corps aux êtres évanouis, ranime leurs fantômes, et fait passer dans l'image les couleurs et la vie de l'objet. Elle sait redire au présent les destins du passé ; que l'univers s'anéantisse et laisse l'homme seul dans l'espace désert, l'homme par la force de cette faculté merveilleuse pourra retirer l'univers de la nuit des temps et de l'abîme du néant.

Mais quel pouvoir souverain dans l'entendement ! Roi des sens et de l'imagination, il cite devant lui ces agens subalternes, les interroge, les approuve ou les blâme. Il épure la masse des matériaux qu'ils ont assemblés : il la travaille et l'affine : il en pèse le résultat dans la balance exacte de la vérité. Il en forme les arts, les sciences, les gouvernemens et les

lois. C'est lui qui donne à l'édifice de la société sa base et ses ornemens, anime ses ressorts, et fait circuler dans ce grand tout le plaisir et la vie. Pourquoi faut-il que par une exception fatale il néglige les mœurs? C'est lui dont les hardis pinceaux nous dessinent l'admirable tableau des idées et des plans du Créateur.

Quelle force étonnante dans toutes les facultés de l'homme, toujours actives pour se reproduire et se réparer sans cesse; dans ses passions si vastes en désirs et dans leur pouvoir pour saisir leur objet; dans sa noble liberté de choisir et d'être lui-même l'artisan de ses destins! Que manque-t-il à cet être que la durée? Il est encore enrichi de ce nouveau don, qui met le comble à tous les autres et les rend infinis: il est immortel. Que manque-t-il à cette immortalité que le bonheur? S'il le veut, le bonheur est à lui. Mortel, connais-tu la vertu? C'est elle qui te le donne dans le présent et qui t'en assure dans l'avenir. Voilà ton vrai trésor, il est indépendant des accidens. Tu peux l'augmenter à ta volonté. Sa possession est sûre: sais-tu ce que tu peux acheter avec lui?... Dieu.

Riche de tant de biens, qu'as-tu encore be-

soin d'or? L'or ne fait que nous affamer, que multiplier nos besoins. Malheureux, pourquoi te fatiguer à amasser pour les autres? Dès que ce pouls si faible, qui ne bat si long-temps que par miracle, s'arrêtera, ces richesses entassées dont tu vis esclave, livrées alors au pillage, se disperseront de mille côtés; elles voleront dans des mains étrangères, dans celles de tes ennemis; et leurs nouveaux maîtres insulteront à l'insensé qui se tourmenta pour les enrichir.

N'espère point trouver la paix dans l'opulence. Plus on est riche, plus le désir s'irrite et croît avec les moyens de s'enrichir encore. Quel est le mortel qui sait s'arrêter quand la passion le pousse? L'avarice, comme un exacteur cruel, nous prescrit sans cesse une nouvelle tâche, les travaux se succèdent sans fin; et le terme où l'on comptait se reposer s'éloigne à mesure qu'on croit en approcher. Le pauvre du moins ne souffre que de ses besoins. Le riche est doublement malheureux. Il souffre à la fois et de ses besoins qui se multiplient, et de ses désirs qui s'étendent au milieu de l'abondance.

L'excessive opulence est un fardeau pénible.

Elle étouffe ou embarrasse le bonheur. Le contentement ne se trouve que dans la médiocrité. Le nécessaire est le terme de nos vrais plaisirs, et l'homme ne jouit plus dès qu'il l'a passé. En vain la fortune multiplie ses dons; nos sens sont remplis et ne reçoivent plus rien. L'abondance des biens fait sur nous l'effet des eaux retenues dans un réservoir, et dont on lève subitement les barrières. Elle donne pour quelques instans plus d'impétuosité à nos mouvemens, à nos sentimens; mais cette force passagère est bientôt épuisée. Nous avons beau faire, nous ne pouvons nous élever au-dessus des forces de la nature, ni passer les bornes de nos facultés; et nous rentrons, malgré nous, dans le cercle des sensations communes à tous les hommes. Voyez l'abeille : elle ne peut exprimer des fleurs plus de suc que n'en peut porter sa faiblesse; il n'est plus de douceur pour l'homme dans la possession des objets, quand la mesure de ses sens est comblée. Aussi est-il toujours puni de son insatiable avidité : il ne trouve plus que la peine dans les sources du plaisir. La joie poussée trop loin rencontre la douleur, et les sentimens trop exaltés deviennent mortels.

La santé du corps, la vigueur de l'âme, des jouissances modérées que la vertu avoue, une joie douce et pure comme un beau soir d'été, voilà tous les biens que notre état présent puisse comporter. La coupe du bonheur est pleine dans les mains du mortel qui les possède : tout ce qu'il voudrait y ajouter n'y entre plus ; c'est un superflu qui se répand et demeure perdu pour lui.

Vainement le riche fastueux veut en imposer au sage, et grossir à ses yeux le volume de sa félicité. Le sage est dans son secret et n'est point dupe des mensonges de l'orgueil. Beaucoup de science découvre à l'homme sa vaste ignorance : beaucoup de richesses apprennent au riche combien le cercle de ses plaisirs est étroit. Elles ne sont dans ses mains que des hochets inutiles qui perpétuent son enfance et l'amuse jusqu'au tombeau. Quand on se renferme dans les bornes de la nature, il est difficile d'être pauvre : on l'est toujours, quand on se laisse égarer au-delà par les fantaisies de l'imagination. On se donne alors un créancier terrible dans la fortune ; l'homme qu'elle enrichit devient son débiteur : il tremble sans cesse qu'elle ne vienne exercer sur

lui son redoutable pouvoir. Chercher le bonheur dans l'opulence, c'est imiter dans sa folle erreur cet animal adroit qui nous imite dans nos actions. Il prend pour l'objet l'image qui se peint sur la glace qui le répète : surpris, il la fixe d'un œil avide. Il veut la toucher. Il se tourmente autour pour la saisir. Il ne peut concevoir pourquoi cette ombre qu'il poursuit est impalpable et s'obstine à le fuir.

L'âme est le seul trésor de l'homme. La possession d'un monde n'y peut rien ajouter, comme la destruction de l'univers n'en peut rien retrancher. Le sage qui suit sa raison rit de la fortune et de la mort. Il sait qu'il continuera sa course glorieuse, quand la nature aura terminé la sienne. Qu'est-ce que le titre de roi devant la majesté de l'homme?

Des siècles innombrables qui passent sans emporter un seul instant de notre durée ! un matin qui n'aura jamais de soir ! une carrière sans terme où l'espace parcouru n'accourcit point l'espace qui reste à parcourir ! un avenir inépuisable ! ne sont-ce pas là les privilèges d'un Dieu ? Rois, ces privilèges appartiennent, comme à vous, au dernier de vos sujets : mettez donc votre orgueil à reconnaître leur

égalité. Ils sont immortels comme vous ! Ils sont vos frères. Quels droits à votre amour ! Si vous êtes vraiment grands , vous ne voyez autour de vous que des égaux.

VINGT-QUATRIÈME NUIT.

La consolation.

AU milieu des ténèbres mon âme illuminée, inspirée par la religieuse horreur du silence, consolée par la méditation des vérités sublimes, a passé insensiblement des chagrins à la paix. Ma muse s'est élevée au-dessus de l'espace où volent les noirs oiseaux de la nuit. Jalouse d'arriver dans un horizon infini, elle a pénétré au-delà des bornes enflammées de l'univers. Mais que sert le vol hardi de l'imagination, si le cœur rampe sur la terre? La vertu n'a pas moins de flatteurs que d'ennemis. L'éloge en est aisé; la pratique en est pénible. Ami, ne te borne pas à de vaines paroles : c'est par tes actions qu'il faut la louer.

J'ai ouvert sous tes yeux le livre de la nature : j'en ai parcouru devant toi les pages les plus brillantes ; j'ai cherché à intéresser tes sens, à captiver ton oreille pour introduire la vérité dans ton cœur. Ne crois pas que les le-

çons que tu as entendues soient de moi. Mes chants n'étaient qu'un faible écho de la voix de la nature. Elle te crie sans cesse : « Place un « Dieu au-dessus de moi. C'est lui qui couvre « de ses regards et de son aile protectrice tous « les êtres que je renferme ; c'est lui qui me « charge de leur annoncer ses lois, et qui répand sur eux le bonheur. Le mortel le plus « coupable peut se jeter avec confiance dans « ses bras ; jamais il ne repousse le faible qui « l'implore, jamais il ne refuse un asile au « malheureux qui cherche la paix dans son « sein. Quelles que soient les espèces et les « facultés des habitans divers de ces globes « dont je suis enrichie, partout la vertu est « la base de leur bonheur : lorsque le temps « de leur exil est écoulé, elle les reconduit « tous à leur Créateur, qui les paie de leurs « travaux en maître généreux. Le souvenir de « leurs peines passées augmente le sentiment « de leur bonheur, et leur félicité commence « pour ne finir jamais. » Que cette espérance porte de douceurs dans le cœur de l'homme ! Elle convient à la dignité de sa nature ; elle seule peut remplir nos désirs, contenter nos passions, et satisfaire notre raison. Mais tes

biens frivoles, quel bonheur te procurent-ils ? Ils aveuglent ton âme et troublent ta paix : ils ne traînent après eux que peines et douleurs. Précipité de misère en misère, après avoir été quelques années le jouet de la fortune, tu restes sans consolation et sans secours, et le désespoir attend sa proie à tes derniers momens.

La terre, en détournant son hémisphère de la face du soleil, plonge ses habitans dans les ténèbres. Sous la voûte du firmament, dont les faibles flambeaux s'éteignent dans l'épaisseur des ombres, la nuit, solitaire et vêtue de deuil, comme une veuve éplorée dans son palais désert, est assise dans un morne silence, et paraît accablée d'une douleur profonde. Autour d'elle l'univers est tendu d'un crêpe funèbre, et toute la nature est attristée : telles et plus profondes encore sont les ténèbres où l'âme tombe en se détournant de son Dieu. Incertaine et tremblante dans l'obscurité, elle veut saisir des fantômes qu'elle prend pour le bonheur : elle ne rencontre que la peine ; chaque effort qu'elle fait augmente ses maux et redouble ses terreurs. Son état lui devient insupportable : l'espérance l'abandonne ; elle implore la mort et le néant.

En vain l'homme vicieux étale sur son front un orgueil imposteur; en vain il veut nous tromper par un calme apparent. J'ai percé le voile dont son cœur s'enveloppe : je l'ai vu honteux de lui-même se mépriser en secret. L'habitude du vice peut bien affaiblir, mais jamais étouffer tout à fait la voix des remords.

Il n'a point vécu de mortel qui n'ait avoué en mourant, à l'heure fatale où l'homme ne ment plus, que tout ce qui l'avait charmé n'était que peine et vanité. Pense comme pensent les mourans; laisse aux aventuriers du monde leurs vaines bagatelles et cette joie frivole qui leur prépare d'éternelles douleurs; laisse-les languir affamés de richesses, de pouvoir et de renommée, et traiter d'insensé le sage qui cherche des biens plus réels. Qu'une âme, nouvellement échappée du cercueil, telle que celle de Philandre, de Narcisse et de Lucie, doit être étonnée, lorsqu'elle aperçoit la vérité qui se découvre devant elle; qu'ensuite elle jette un regard vers les hommes, et qu'elle les voit employant toute leur vie à se tromper sur la nécessité de mourir! Le même étonnement nous saisira tous, quand le court privilège de la vie nous sera retiré, et que le remords ven-

tout cet appareil dont l'orgueil veut encore parer la poussière de l'homme qui n'est plus ; au nom de ces voûtes sépulcrales , de ces lampes solitaires dont l'épaisse et morne clarté luit tristement sur les urnes des rois décédés ; par ces spectres effrayans que tu crois t'apparaître , ou entendre gémir du fond de leurs tombes ; par les plaintes de ces victimes infortunées , qui dans leur désespoir appellent la mort et la trouvent plus douce que le remords ou la misère ; enfin , par ce jour fatal où les coupables assemblés subiront leur dernier arrêt , où la lune sera noyée dans le sang , où les cieux s'écrouleront , où les astres s'abîmeront , où le dernier éclat de tonnerre donnera le signal de la destruction générale ; au nom de ce second chaos , au nom de cette nuit éternelle , je t'en conjure , Lorenzo , sois vertueux.

Je ne dois plus rien à Philandre ni à toi : je me suis acquitté avec vous. J'ai payé à l'ami qui survit le tribut de ma tendresse , et j'ai rempli les volontés de l'ami qui n'est plus. Car apprends que je ne suis que son exécuteur testamentaire. Il m'a légué en mourant ce dépôt de vérités pour te le remettre. J'ai rempli ma

tâche; commence la tienne; entends la voix de Philandre et celle du ciel dans mes chants. Que l'amitié te donne l'émulation de la vertu et secoure ta raison. Le monde attend de toi une conduite qui ne déshonore pas la mémoire de ton ami. Lorenzo, tu as un fils; le bonheur du jeune Florello dépend de ton choix. L'exemple influe puissamment sur tous les hommes; mais surtout celui d'un père sur son fils. L'exemple du vice est plus fort que celui de la vertu; et quand le père est vicieux, la ruine du fils est presque certaine. Que ta tendresse peigne à ton cœur ton enfant alarmé et tremblant dans l'attente de ta décision. Auteur de ses jours, ne le force pas à te maudire de lui avoir donné l'être, et ne deviens pas l'artisan dénaturé de son malheur. Aime-toi pour lui : sauve le père de Florello et l'ami de Philandre, et consens à risquer d'être heureux.

C'est ton ami qui t'en conjure : ton bonheur est la dernière grâce qu'il te demande d'une voix affaiblie et mourante. Dois-je m'étonner de la lassitude qui m'accable, après la longue fatigue du vol élevé que j'ai soutenu si long-temps? C'était le zèle de la gloire de mon

Créateur qui m'animait. Le même désir m'invite encore : je voudrais pouvoir encore échauffer mon génie, et recueillir de nouvelles vérités sur le tombeau de Philandre. Mais hélas ! je languis : mon imagination est éteinte ; mes forces m'ont abandonné, mes esprits sont glacés. Le sommeil a touché de son sceptre humide mes paupières appesanties. J'ai senti sur mes yeux le duvet si doux de son aile caressante. Ce Dieu dont le retour suit celui de la paix, me promet de me payer bientôt les longs arrérages du repos qu'il me doit. Doux sommeil, depuis si long-temps absent de ma demeure, hâte tes pas ; quand tu as assoupi le laboureur dans sa chaumière, le matelot dans son hamac, le soldat dans sa tente, lieux d'où les noirs chagrins ne t'ont jamais repoussé, viens te reposer sur mes yeux. Amène à ta suite, non plus ces fantômes effrayans qui m'ont si long-temps importuné, mais ces songes légers d'un repos tranquille et parfait ; verse sur mes sens ce baume restaurant, cette douce rosée qui rafraîchit l'homme et rend la souplesse et la force aux ressorts de sa frêle machine. Sans le retour périodique de tes bienfaits, elle périrait encore plus vite.

Fatiguée de l'agitation d'une journée, tu la ré pares, tu la remontes pour l'aurore qui va suivre. Sans cesse renou velée, rajeunie par tes soins, elle continue de développer le fil de nos jours, jusqu'à ce que la maladie vienne embarrasser ses roues, ou que la mort brisant les ressorts qui l'animaient, le mouvement s'arrête.... Quand s'arrêtera-t-il pour moi?

Toi seul, le sais, Être immuable, qui vois passer sous tes yeux la succession des êtres matériels ou intelligens, épars dans les régions de l'univers, et varies à ton gré le tableau changeant de leurs destinées : toi qui les vois rouler tous sous tes pieds avec les mondes, soit dans le torrent passager du temps, soit dans l'océan sans rivages de l'éternité, orageux ou tranquilles, selon que ton souffle les soulève ou les calme. Des brillantes hauteurs de ta demeure éternelle, daigne, au travers de cet espace immense, de ces ordres divers de natures inconnues, de ces essaims innombrables d'êtres merveilleux qui vont, quand tu les appelles, se reposer dans ton sein, de cette vaste étendue où tu semas les soleils comme le sable, daigne regarder d'un

œil de pitié, ou pour dire plus, de l'œil d'un Dieu, cette faible parcelle de poussière que tu fais respirer au fond d'un abîme. Pardonne-lui ses crimes : pardonne-lui jusqu'à ses vertus. Bientôt ces yeux, que j'ouvre encore, ne verront plus le soleil, quoique la nuit continue de descendre et l'aurore de remonter sur la balance des jours : ne me les laisse pas fermer, sans m'avoir annoncé, par un regard de ta clémence, ma grâce et le bonheur. Dieu bienfaisant, la peine est haïe de l'homme; elle est terrible pour lui, même lorsqu'elle n'est que passagère. Ah! daigne, daigne à l'heure de ta bonté me poser doucement sur ma froide couche, dans mon lit de terre, dont la nature m'approche, où la maladie me traîne encore plus vite; et qu'alors on grave sur mon tombeau cette vérité écrite dans le livre de la destinée, au chapitre de l'homme. « L'âme humaine « s'agite en vain dans ses maux, se tourne et « retourne en vain dans tous les sens : elle ne « peut trouver de repos qu'en toi; ici bas, « dans l'espérance; après la mort, dans un « bonheur parfait. » Que ma tombe servant d'organe à la mort annonce cette vérité à tous les mortels. Qu'elle instruisse le savant et le

sage; qu'un ministre fidèle la répète chaque nuit à l'oreille des rois; et quand tous mes sens, mollement assoupis sous l'abri de ton aile, seront prêts à s'affaïsser dans un doux sommeil, fais qu'elle descende encore plus avant dans mon cœur, et qu'alors mon âme, appuyée sur ton sein, repose en paix. Non, je ne peux désespérer d'être heureux. Dieu..... ô homme, réjouis-toi; nature, rends-lui grâces, Dieu peut tout.... et Dieu est l'ami de l'homme!

Ma muse morale a fait son dernier effort; la consolation couronne mes travaux et mes chants : puisse-t-elle passer de mes vers dans le cœur de mes lecteurs. Je ne redoute plus d'autre mal que le crime, et j'ensevelis pour jamais la crainte de la mort sous ce faible monument que je consacre à la louange de l'Éternel.

Adieu, nuit. Je ne me vois plus enveloppé de tes ombres; un jour éternel est commencé : la joie brille et pénètre mon âme. Être né du néant, puis-je me plaindre de quelques maux qui me seront payés par une félicité sans fin? O mon âme, pendant les instans qui nous restent, goûtons encore la vie, en songeant à la

mort : c'est le moyen de vivre et de mourir en paix ; que l'espérance entretienne ma joie : que la vertu soit ma science ; j'attends ma récompense du Dieu libéral, qui laissa tomber ces astres du diadème dont son front auguste est ceint.

Et toi, Lorenzo, ton cher Philandre t'appelle au milieu de la nuit. Voici l'heure propice où le commerce de l'homme avec les cieux est le plus intime : voici l'heure où les rayons de la vérité pénètrent plus avant dans les cœurs. Eveille-toi. Tu seras éveillé pour toujours, quand l'univers dormira, quand tous ces astres s'éteindront comme de faibles flambeaux ; quand le temps, ainsi que le robuste Samson dans sa colère, ébranlant les colonnes du monde, tombera lui-même enseveli sous ses vastes débris, et qu'il régnera, dans l'espace où fut la nature, une nuit éternelle, universelle !

LE
JUGEMENT DERNIER,
POÈME.



LE

JUGEMENT DERNIER,

POÈME.

CHANT PREMIER.

*Ipsæ Pater media nimborum in nocte corusca
Fulmina molitur dextra; quo maxima motu
Terra tremit; fugere feræ, et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor.*

VIRGIL.

TANDIS que d'autres chantent la fortune des grands, la gloire des conquérans, les révolutions des empires et tout ce pompeux appareil de la puissance humaine : tandis que les poètes s'échauffent sur les pas des héros, et s'immortalisent à chanter leurs actions immortelles, moi, je m'avance jusqu'au terme des siècles, et j'ouvre dans l'avenir, aux yeux des mortels, une scène bien plus étonnante, et bien plus terrible que le spectacle de nos champs de bataille. Je veux frapper leurs oreilles des sons

éclatans de la trompette qui rassemblera les nations, et leur faire entendre les derniers gémissemens de la nature expirante : je veux peindre l'univers dans les alarmes, la terre et les cieux écroulés, le sceptre antique de la mort brisé, le sein des tombeaux s'agitant pour reproduire les morts, l'immortel arrivant pour les juger, et prononçant l'arrêt de leurs destinées éternelles.

Suspendu entre la terreur et la joie, je contemple mon hardi dessein, et je me demande en tremblant, s'il est vrai que c'est moi qui l'ai conçu. Tout ce que l'astre du jour ou ceux de la nuit ont vu de grand et de terrible est bien au-dessous de mon entreprise. Depuis que je l'ai formée, je ne vois plus ni éclat ni grandeur, et les bornes du globe que j'habite sont trop resserrées pour mes vers. Environnez-moi pour m'entendre, foule de mondes épars dans l'univers ; et vous, anges, quels que soient vos rangs et votre nature, quelles que soient les distances de votre séjour, venez tous au secours d'un faible mortel. C'est la gloire de votre maître éternel que j'entreprends de chanter.

Souverain arbitre de tous les êtres, toi de-

vant qui les anges s'inclinent et s'abaissent, si au premier signal de ta volonté, tous ces objets que nos yeux admirent, tous ces mondes étincelans de lumière sortirent en foule du sein de la nuit et des abîmes du chaos, et vinrent se ranger dans l'espace; daigne aussi me faire sentir l'impression de ta puissance. Apaise le trouble de mes sens, dissipe les ténèbres de mon âme, inspire-moi, féconde mes efforts, et donne à mon génie la force de s'égalier à la grandeur de mon sujet.

Homme, lève les yeux et contemple la beauté de l'univers. Vois la terre et la riante surface de ses plaines; ce tapis de verdure et de fleurs dont le printemps l'embellit; ces moissons dorées dont l'enrichit l'automne. Entends les mugissemens de l'antique Océan: vois ces monstres qui se meuvent dans son sein, et dont les énormes masses forment dans ses flots des torrens qui entraînent les vaisseaux arrêtés par le calme. Vois ces forêts qui s'élèvent et couronnent la cime des monts; ces fleuves qui bornent les empires et partagent les climats; ces vallées qui nourrissent les semences brillantes de l'or, et tiennent la fortune des royaumes et des rois enfermée dans

leurs mines profondes; ces collines qui montent dans les nues et ombragent de leurs têtes les plaines d'alentour. Vois ces vastes cités, ces armées nombreuses, ces flottes immenses; porte ensuite tes regards sur les merveilles du firmament. Quelle distance de l'Orient à l'Occident! l'œil n'atteint qu'avec peine les bornes opposées de cette étendue d'azur; vaste théâtre où les tempêtes peuvent déployer toutes leurs fureurs, et Dieu toute sa colère. Vois ces flambeaux dont les feux embrasent le pôle, éclaireront la marche des saisons, et guident les pas de l'année. Ils brillent depuis la naissance de l'univers, sans avoir rien perdu de leur éclat. Vois leurs révolutions finir et recommencer; que le cercle qu'ils parcourent est vaste! que l'espace où tous ces astres roulent pressés par milliers est immense! N'admires-tu pas la grandeur de tous ces ouvrages, la solidité de leurs bases? Ne te paraissent-ils pas bien dignes d'être immortels? Hé bien, tous doivent périr et tomber comme le faible grain que l'automne a mûri. On cherchera vainement les lieux où fut la terre, où fut le firmament. Il ne restera dans les cieux aucune trace de cet amas brillant de constellations, ni sur la

terre aucun vestige des empires. Le temps sera anéanti, l'univers effacé; il ne restera pas un seul atome dans l'immensité du vide.

Tôt ou tard, à quelque époque de l'avenir, dont le terrible secret est caché dans le livre de la destinée; peut-être après que la terre aura dix mille fois encore renouvelé ses moissons, que toutes les scènes de sa surface auront éprouvé mille changemens divers; lorsque de nouveaux royaumes seront sortis des ruines des anciens; tandis que l'espèce humaine, toujours bruyante et tumultueuse, s'agitiera encore sur les traces battues vingt siècles auparavant, et qu'elle ne songera pas plus que les générations présentes au jour où la terre s'écroulera, où le soleil s'éteindra; ce jour épouvantable arrivera.... Eveillez-vous, mondes, éveillez-vous : dominateurs des nations, écoutez et tremblez....

Un nuage épais s'élève et dérobe le jour : une nuit soudaine enveloppe tous les empires de la terre : les vents impétueux déchirent les forêts et dispersent au loin leurs débris; ces montagnes qui parurent éternelles s'ébranlent et se balancent dans l'air comme les cèdres qui couvrent leurs cimes; les vallons entr'ouverts mon-

trent le fond de leurs abîmes : l'Océan agité dans toute sa masse, mugit dans tous ses flots, brise ses barrières et se déborde par tous ses rivages; des taches de sang s'étendent et rougissent le disque argenté de la lune; le globe du soleil s'éteint dans les ténèbres; un tonnerre continuel gronde dans la profondeur des cieus, et ses long^s roulemens se répandent d'un pôle à l'autre pôle.

En ce moment, la trompette fatale, à moitié cachée dans les nuages, à moitié découverte à l'œil des mortels, répandra ses sons épouvantables; ses bruyans éclats pénétreront jusqu'au centre de la terre, et ébranleront les voûtes de l'univers.... Les vivans tomberont morts, les morts s'éveilleront de terreur. Jamais un son plus formidable n'effraya la nature. Non, le bruit des clairons guerriers, dont les cieus retentirent, quand Satan et Dieu combattaient dans les plaines éthérées, les éclats des foudres que le Tout-Puissant lançait sur les anges rebelles, ni l'horrible cri qu'ils poussèrent en tombant dans l'abîme, ne furent point si terribles.

Si les anges sont tombés, comment l'enfant de la terre peut-il ne pas trembler et se croire

en sûreté? La vertu ne se donne point gratuitement à la paresse : elle se vend au courage. Il faut des travaux , des peines , des efforts continuels pour l'obtenir et pour la conserver. En deçà du tombeau, il n'est point de bonheur pur et paisible ; les périls succèdent sans fin aux périls ; ne cherchons ici bas que les plaisirs inquiets de la victoire, et non pas les plaisirs tranquilles de la paix.

Si l'homme se soumettait de bonne grâce à sa destinée, s'il rentrait dans les bornes de sa nature, si, lorsque la volupté lui tend ses bras séduisans , que la beauté lui sourit, que l'ambition le tente en étalant devant lui les charmes du pouvoir, son âme se transportait dans cet avenir, qu'elle se représentât l'appareil de ce jour épouvantable, qu'elle s'imaginât entendre les sons de la trompette, voir les morts se lever tremblans du fond de leurs tombeaux silencieux, ces images feraient sur elle des impressions si profondes, qu'il n'est point de puissance sur la terre qui pût ébranler ses résolutions. Se croyant déjà la compagne des esprits célestes, elle ne jetterait sur le monde que des regards dédaigneux : en vain la mort, présente et le glaive en main, menacerait de

frapper : sûre de vaincre, elle demanderait le combat, et mesurerait l'espérance de ses plaisirs la grandeur de ses dangers.

C'est le crime qui rend ce dernier jour si terrible. Évitez le crime, et vous me verrez sans effroi continuer de déployer devant vous le tableau complet de ce grand événement.

Tant que le serpent peut nuire, tout ce qu'il a d'aimable excite notre frayeur, et nous fait craindre l'épaisseur du gazon ; mais dès qu'une fois son dard est arraché, dès qu'il n'est plus dangereux, il s'embellit à nos yeux ; nous admirons son œil étincelant, sa peau lisse et bariolée, ses écailles luisantes, sa queue qui se replie, sa tête qui se dresse ; tout ce qui nous faisait horreur nous fait plaisir, et notre aversion se change en amour.

Viens donc, ma muse, toi dont l'humeur mélancolique aime les scènes de tristesse et d'effroi, toi qu'on voit si souvent errante au milieu des tombeaux et des sombres royaumes de la nuit, viens peindre toute l'horreur de ce moment, le plus affreux de tous ceux que l'univers aura vus depuis sa naissance, où la terreur et le désespoir seront à leur comble : commence par dire quel changement se fera

sur la terre, et quels sentimens étranges agiteront le cœur de l'homme.

Quel spectacle déplorable! jadis la terre fortunée, mollement inclinée sur son axe paisible, roulait avec majesté dans son orbite : mille planètes brillantes tournaient sans relâche autour d'elle et composaient sa cour ; les unes étaient chargées d'entretenir l'agréable variété des saisons, et les douces vicissitudes de l'automne et du printemps ; les autres de conduire ses vaisseaux sur l'étendue des vastes mers : celle-ci d'élever et d'abaisser la surface de l'océan ; celle-là de l'éclairer de ses rayons, et de porter tour à tour à ses deux hémisphères le tribut et l'or de sa lumière. Ce globe si chéri des cieux, si favorisé du Créateur, qui en avait fait un séjour de plaisirs et de délices, maintenant déshérité de sa tendresse paternelle, est tristement plongé dans les ténèbres et abandonné aux horreurs du désespoir et de la nuit. Plus de soleil qui brille au-dessus d'elle pour l'éclairer : plus de lumière, que les effrayans éclairs des foudres qui sillonnent les cieux ; ses montagnes sont écroulées : ses fleuves fameux sont taris ; et sa surface défigurée n'offre plus qu'un chaos

informe, qu'un long enchaînement de ruines.

O terre, telle est ta destinée ! quelle consolation, quel asile offriras-tu à ton coupable maître ? Que l'homme, ce roi si fier de tes empires, sera profondément humilié ? Comme il maudira sa noble stature, et cette forme imposante qui semblait le distinguer du reptile qui se traîne ! il reconnaît maintenant que le ver est son égal et formé de la même argile que lui ! Quelles transes douloureuses éprouvera son cœur tremblant ! Dieu puissant, pourquoi abandonnes-tu ainsi l'ouvrage de tes mains ? protège-moi dans cette heure épouvantable.

Un malheureux qui a trahi sa patrie sent qu'il ne pourra soutenir les regards menaçans de ses juges : son cœur épouvanté lui conseille la fuite ; il veut chercher dans un pays lointain un abri contre la vengeance ; mais des ordres rapides l'ont devancé. Le port où il cherchait son salut le repousse sous le coup du glaive : ainsi les hommes fuiront de l'orient à l'occident, du pôle à l'équateur, implorant vainement un abri contre la colère d'un Dieu vengeur. Ils demanderont aux flammes de les envelopper, aux mers de les cou-

vrir, aux rochers de les enfermer dans leurs flancs. Les mers rejettent de leur sein les coupables et les renverront à leur destinée : les antres des rochers ne seront que des prisons qui les garderont jusqu'au moment du supplice.

Ambition, étale toute la pompe de tes grandeurs; richesse, offre-moi tous les trésors des Indes; vigne chargée d'un fruit délicieux, vante-moi la douceur de ton nectar enivrant; beauté, déploie devant moi tous tes charmes : comme je les dédaigne, lorsque le désir des biens immortels s'éveille dans mon âme, et que sur l'aile des transports, elle s'élance dans les cieux, comme Elie dans son char de feu ! Recevoir en souriant les menaces de la mort, languir après le moment de sa dissolution, éprouver du plaisir en voyant l'argile de son corps tomber en ruines, sentir un doux transport aux approches du tombeau : religion, voilà ton triomphe; religion, tu es tout sur la terre, le reste est un néant, et je ne vois dans l'univers que mon âme et Dieu.

O mon âme, adore sans cesse ce Dieu à qui tous ces êtres inanimés rendent hommage. Soit qu'ils suivent les lois qu'il leur a tracées,

soit qu'ils s'en écartent, c'est à lui qu'ils obéissent. C'est par ses ordres que les flammes ont suspendu leur pouvoir dévorant, que les flots liquides se sont durcis en masses immobiles. Les monstres qui infestent les mers, ces monstres altérés de sang, qui ne respirent que la proie, s'apaisent au premier signal de sa volonté, adoucissent leur nature sauvage, et deviennent les protecteurs de l'homme étonné. Je t'atteste, ô toi qui demeuras trois jours enseveli dans les entrailles profondes de la baleine, tandis que la nuit t'environnait de toute son horreur, et que l'Océan courroucé mugissait au-dessus de ta tête.

Le tonnerre gronde; l'éclair vole; tous les vents déchainés et furieux sont venus se combattre sur les mers; les vagues écumantes élancées dans les nues découvrent le fond des abîmes : la mort accourt et se présente aux matelots épouvantés. Ils jettent un regard tremblant sur leurs actions passées. Le courage les abandonne. Immobiles et muets de terreur, leur âme est affaissée dans un morne et profond désespoir. Ni larmes, ni prières ne peuvent apaiser la tempête. La barque est surchargée de ses richesses : ils jettent leurs

trésors aux flots irrités. Si du moins par ce sacrifice ils pouvaient racheter la vie ! mais l'orage continue : la barque est prête à s'enfoncer... Plus de merci. Pour se sauver eux-mêmes, ils saisissent le prophète tremblant et le précipitent dans la mer. Il descend au fond de l'abîme ; les vagues se referment sur sa tête : il est compté au rang des morts.

Il vit : le maître du monde, jetant un regard propice sur son serviteur, étend pour le sauver sa main puissante. Il impose silence à la tempête, commande aux flots d'ouvrir un sein paisible au mortel qu'il protège, et de le porter mollement embrassé de leurs ondes. Il met un frein aux monstres de l'abîme ; les monstres s'éloignent avec respect, oublient leur voracité à la vue de leur proie, contemplant sans colère cet hôte nouveau, et se jouent innocemment autour de lui.

Mais voici un prodige nouveau. La voix du maître de la nature a pénétré jusqu'au fond des mers : grand Leviathan, c'est toi qu'elle appelle ; il prête l'oreille en silence ; il a entendu son maître : il tressaille de joie, s'élance, et bondissant dans les flots, il les agite comme la tempête ; il s'avance : les sables émus noir-

cissent et troublent l'onde; les vagues partagées reculent jusqu'aux rivages.

Le monstre écartant ses mâchoires énormes laisse voir dans ses flancs un gouffre aussi vaste que ceux de la terre déchirée, lorsque l'air, emprisonné dans ses entrailles, fait effort contre sa surface tremblante, et s'ouvre un large passage. Le prophète contemple avec surprise sa sombre profondeur, parcourt des yeux son vaste contour, et les files tranchantes de ses dents monstrueuses. Enfin il prend possession de cette retraite spacieuse, et vogue en sûreté dans ce vaisseau animé.

Lui seul entre les mortels éprouva le charme inconnu d'entendre sans danger les aquilons mugir dans les flots, de rester suspendu sur la cime de leurs montagnes liquides, de descendre jusqu'à ces eaux dont la masse immobile dort en silence loin du bruit des tempêtes. Lui seul pénétra dans les fondemens souterrains où s'appuient les collines de l'océan, et dans les antres ténébreux de ses rochers inclinés. Il respira dans les lieux où la sonde n'atteignit jamais, et voyagea vivant dans l'empire solitaire de la mort.

Il vécut deux jours et deux nuits cette vie

merveilleuse, errant au travers d'épaisses forêts de corail, et des labyrinthes ignorés de rochers et de sable. Dès que les rayons de la troisième aurore eurent doré les côteaux et argenté les flots, le roi des mers se soulève sur leur surface, et dépose doucement sur le rivage l'hôte fragile et sacré dont l'Éternel l'avait chargé de lui répondre.



 CHANT SECOND.

...Ἐκ γαίης ἐλπίζομεν εἰς φῶς ἐλθεῖν
 Λείψαν' ἀποικομένων, ὁπίσω δ' Ἐθεὶ τελέθοντα.

PHOCYL.

Nous espérons que les morts ressusciteront du sein de la poussière, et qu'ensuite ils seront immortels comme des Dieux.

MAINTENANT l'homme s'éveille : il se lève de la couche silencieuse où il a reposé pendant des siècles ; il secoue le sommeil d'une nuit de dix mille ans, et s'avance sur les bords d'un monde nouveau. Ma muse n'est point de celles qui se bornent à chanter les bergers ou les rois. Elle s'abandonne à sa fougue : elle ose se risquer dans la vaste éternité. Mon sujet embrasse l'univers, et mes chants intéressent toute la race humaine.

Une seconde fois la trompette sonne. C'est le signal de l'assemblée universelle de tous les êtres qui ont respiré. La plaine où vont se

rendre toutes les générations est préparée par des tourbillons impétueux qui renversent et emportent les cités, les forêts et les montagnes dans les abîmes, et ne laissent qu'un espace immense et aplani.

Déjà les tombeaux s'ouvrent et rendent leur dépôt. La poussière s'anime, les ossemens s'agitent, les membres dispersés se meuvent, se cherchent, s'unissent et complètent des corps immortels.

Tandis que l'univers soumis fléchissait sous les lois de la superbe Rome, Rome obéissait à Pompée. Un jour perdu perdit ce maître de la terre, et le rendit un objet de mépris et de pitié aux yeux même de son ennemi. Victime tombée sous les coups d'un traître, son sang rougit le poignard d'un lâche assassin, et fut répandu avec impunité. Si du moins il eût rendu sa grande âme au milieu des horreurs des combats ! si les cris confus des mourans, mêlés aux sons des clairons, eussent accompagné les derniers soupirs du héros, et honoré sa mort ! Mais il périt sans gloire et sans vengeance. Tandis que César lance un regard de mort sur le monstre dont la main ensanglantée lui fait présent de l'univers, dans la

tête de son rival, son corps reste abandonné sur le rivage. Cette tête et ce tronc défiguré se rejoindront, quel que soit l'intervalle qui les ait séparés. Il ne sera pas sur la terre ou dans l'air un seul atome qui ne s'anime à ce signal puissant, et ne reprenne le mouvement et la vie.

Ainsi dans un beau jour d'été l'on voit un essaim d'abeilles bourdonnantes, enchaînées l'une à l'autre, se jouer au milieu des airs, sans pouvoir fixer leur volage inconstance ; mais que l'airain sonore vienne à retentir, charmées de ses sons, elles mettent fin à leurs erreurs, elles descendent par pelotons autour de l'arbre voisin, et se suspendent avec grâce à ses rameaux.

Quand les corps seront rajeunis, l'âme qui peut-être errait près du pôle, ou voyageait émerveillée au milieu des astres brûlans, ou qui restait attachée aux lieux où reposait son corps, ou bien côtoyait déjà les bords de son séjour éternel, agitée de crainte et de désirs dans l'attente de sa destinée, l'âme alors, fidèle à son union, revient épouser son argile immortalisée, et s'y unit pour ne s'en séparer jamais. Elle ne craint plus que la vie s'en

échappe comme auparavant ; ce n'est plus une machine fragile et périssable ; des ressorts que le temps ne peut user entretiendront désormais ses mouvemens éternels.

Ainsi un fragile modèle reçut d'abord du génie de l'architecte la forme fugitive de l'édifice qu'il a conçu, avant que cette esquisse agrandie devînt le palais somptueux dont le chêne et le marbre durable ont élevé les colonnes, affermi les fondemens, avant que l'airain et le fer eussent enchaîné de leurs robustes liens tout l'ensemble de l'édifice, et lui eussent promis de le défendre long-temps contre l'injure des siècles.

Maintenant la voûte antique de Westminster, ce dôme fameux où viennent se rendre tôt ou tard du sein des cours ou du milieu des camps cette foule de mortels, quelles que soient leur grandeur, leur sagesse ou leurs vertus, pour nourrir le ver et se résoudre en poussière ; cette demeure solennelle des morts couronnés, où les sujets foulent sous leurs pas les monarques gisans, voit une race nombreuse de héros et de rois sortir de son sein, et remplir sa vaste enceinte. Ici, ce n'est plus l'épée de la victoire qui donne

les couronnes; c'est la vertu : le mortel, qui vécut le plus vertueux, ressuscite le plus grand.

Et ce ne sera pas seulement des champs de sépulture et du sein des tombeaux que sortira la foule des hommes. Du milieu des fondemens qui portent nos palais pompeux, de tous ces lieux charmans consacrés à nos jeux et à nos plaisirs, s'élèvera le peuple nombreux de nos ancêtres dont les ossemens foulés servent de base à l'appareil du luxe de leurs enfans. Il n'est point de place sur la surface du globe, où l'on n'ait creusé une tombe, et le sable du fond des mers est jonché de cadavres. Tout est rempli, tout est couvert des débris de l'homme, et dans ce jour terrible, on verra de toutes parts l'espèce humaine renaître et sortir par essaims de ses tombeaux en feu.

Mais tous ne se réveilleront pas en même temps, et tous n'éprouveront pas les mêmes sentimens à leur réveil. Les uns n'ouvriront qu'à regret leurs yeux à la lumière, seront effrayés de l'éclat du jour, regretteront le tombeau, et rappelleront la nuit. Les autres, dont la vertu long-temps éprouvée et toujours inébranlable aura triomphé des assauts du

vice et du choc des passions, dont la ferme volonté n'aura point cédé aux charmes séducteurs de la volupté, ni fléchi sous la menace des tyrans, envisageront sans pâlir ce jour d'horreur, paraîtront des dieux invulnérables au milieu des éclats redoublés de la foudre; les astres tombans, ni la terre tremblante ne troubleront point leur âme tranquille. Ils verront d'un front calme la terre se dissoudre, les cieus s'écrouler, l'abîme s'entr'ouvrir, toute la nature armée pour détruire : ils béniront l'aurore de ce jour éternel, et souffriront avec peine les délais qui retardent leur bonheur.

Ici la grandeur est abaissée, la force est impuissante; le pauvre est dans la joie, la beauté se fait horreur et cache son visage. Chrétiens et Juifs, Turcs et Païens, tous sont confondus dans la même troupe, et peut-être des hommes qu'un zèle fanatique arma pour défendre leurs opinions, et qui, frappés de blessures mutuelles, sont morts ennemis l'un de l'autre, s'éveilleront amis, et se tenant par la main, iront se présenter à leur commun Créateur, pour lui demander le même bonheur.

Mais la confiance et la joie seront surtout

pour les bienfaiteurs du genre humain. Qui sont ceux que je vois briller avec distinction dans ce rang illustre? Muse, prosterne-toi et paie l'hommage de ta reconnaissance aux hommes vertueux de tous les pays à qui tu es fière de la devoir. Je vous salue, noms illustres, dont l'éclat doit briller dans les siècles les plus reculés. Votre gloire fut de travailler au bonheur des peuples. Maintenant vous vous levez immortels pour vivre heureux.

Et moi, qui étais, il y a quelques années, moins que le ver, l'atome et l'ombre, est-il vrai que je vivrai, quand tous ces astres seront éteints? Survivrai-je à la terre anéantie, et marcherai-je l'égal des anges? Debout devant le trône de l'Éternel, verrai-je éclore de ses mains des mondes nouveaux où l'on racontera peut-être les aventures de l'espèce humaine?

Mais avant que ce bonheur commence, avant que l'âme s'élève dans ces demeures éternelles, le juge descend au bruit des tonnerres, et tout le genre humain comparait devant son tribunal, en silence et dans l'attente : je vais essayer de crayonner ce hardi tableau.

Voici la vaste enceinte de l'amphithéâtre où toute la race humaine doit entendre son arrêt : une garde d'esprits immortels l'environne. Les générations viennent par flots s'engloutir dans cette plaine immense. Chaque siècle, chaque empire y verse ses habitans : il ne reste plus de trace de cette chaîne de siècles qui ont séparé les époques différentes : Adam salue le dernier de ses enfans.

Que la science est frivole, que l'art est vain, quand ils ne servent pas à la vertu ! Que de temps a été perdu, que de volumes ont grossi sous la main des savans, pour fixer le jour de la naissance d'un héros et compter ses ancêtres ! Quelle joie, quels transports ne doivent-ils pas éprouver en ce moment où la suite des hommes célèbres que les premiers siècles du monde ont vus naître, se découvre à leurs yeux ? Hélas ! tous ces savans sont maintenant occupés de soins biens plus importans ; et César même passerait sous leurs yeux qu'ils ne songeraient pas à le remarquer !

Quel nombreux concours ! Les vagues qui se brisent sur les rivages retentissans, les feuilles tremblantes des forêts agitées, les lustres d'or attachés à la voûte des cieus, ne sont

point en si grand nombre. Toutes ces armées formidables dont la présence faisait tomber un empire et en élevait un autre, et dont l'arrière-garde marchait encore dans les ombres de la nuit, lorsque leur large front s'avancait déjà sur le champ de bataille, éclairé des premiers rayons de l'aurore : ce monde de soldats que le puissant Xerxès traînait à sa suite; tous les guerriers qui ont combattu dans les plaines de Cannes, où Rome victorieuse fut forcée de céder la victoire à Carthage, et reçut une plaie si profonde qu'une seconde plaie semblable eût terminé là le cours de ses destinées, et privé la terre de sa quatrième monarchie : tous sont ici; mais leur foule se perd et devient insensible dans la foule des hommes, comme une vague dans l'immensité de l'océan.

« Enfans des hommes, préparez-vous au jugement, » crie une voix éclatante qui perce les airs. La terre tremble de nouveau; j'entends ses gémissemens profonds; j'entends les enfers retentir au fond de leurs abîmes.

O toi, qui que tu sois, qui fus le plus puissant des monarques de la terre, qui naquis sous l'étoile la plus heureuse, qui ne ceignis

jamais sans succès ton épée fortunée, qui réunis le plus de royaumes sous ta domination; toi qui, dans le jour de tes triomphes, t'écriais : « que le tout-puissant règne s'il veut dans les cieux; cet univers est mon empire; » tremble en ce moment de lever les yeux... O ma muse, quel trouble t'agite! quels nombres, quelle mesure vas-tu choisir?

Soudain des ondes de pourpre enflamment les cieux : l'instant d'après, ce rideau de feu s'ouvre et laisse voir dans l'enfoncement le Dieu qui régnait invisible sur les mondes. C'est de là qu'il gouverne la nature; que d'un regard il pénètre, embrasse tous ses ouvrages, crée, conserve et détruit; c'est de cet éloignement qu'il nous voit comme des fourmis, errans à l'aventure sur ce globe suspendu dans l'air.

C'est du fond de ce sanctuaire que je vois sortir le fils de l'Eternel. Dieu! quels torrens de lumière ont blessé ma vue éblouie! Il est porté sur un trône flottant; son front est majestueux comme à l'instant où il forma l'univers, terrible comme au moment où il précipita des cieux l'ange enflammé des enfers. Une ceinture d'étoiles entoure ses flancs ra-

dieux : la nuit repose sur ses sourcils, son visage à l'éclat de l'aurore. S'il abaisse sur l'homme un regard doux et favorable, l'homme attend ou reçoit le bonheur ; mais si ses yeux ardents lancent le feu de la colère, le malheur nous saisit. A sa main gauche est le volume brillant de la science ; à sa droite, le glaive de sa justice étincelle.

C'est dans cet appareil que s'avance au travers des cieus, au milieu des foudres et des éclairs, l'arbitre de la vie et de la mort : la troupe des anges le précède, rangés en files brillantes, et célébrant sa gloire dans des concerts ravissans. Descendu jusqu'à la hauteur des astres, il s'arrête ; là, tous les nuages assemblés s'élèvent et s'arrondissent en deux colonnes, nuancées d'or et de pourpre. L'une s'appuie sur la terre : l'autre repose sur les mers, et les vagues enflées blanchissent d'écume sa large base. Elles soutiennent le tribunal où il va juger l'univers. Des voiles formés du plus pur azur des cieus flottent du haut de cette voûte de cristal, et se jouent autour des colonnes. La mort est enchaînée à la base du tribunal sur les débris de son glaive.

C'est là que le juge éternel, monté sur son

trône, paraît dans tout l'éclat de la divinité : ses vêtements sont parsemés d'étoiles merveilleusement arrangées ; le globe étincelant d'un soleil brûle à ses pieds.

Alors un archange radieux déroule de son bâton d'argent l'étendard de la religion, dont les ondes flottantes ombragent et découvrent tour-à-tour la moitié de l'étendue des cieux.

O gloire formidable, dont l'éclat tourmente les yeux du coupable ! Arrête, muse imprudente ; ne révèle point les horribles pensées qui se forment dans le cœur des méchants. Crains de dire qu'ils souhaitent que tout cet appareil ne soit qu'un rêve, que leurs âmes périssent avec leurs corps, ou que Dieu soit dépouillé de l'empire de l'univers. Dis plutôt, si tu le sais, par quels moyens on peut espérer d'éprouver les plus doux transports en contemplant ce spectacle étrange. Mais en est-il d'autres que le repentir sincère, qu'une conscience sévère qui ne sait point se pardonner ses vices ? En est-il d'autres que les larmes du remords, les travaux, la vigilance, et les saintes violences de la prière ? C'est ainsi qu'en ce moment, animé d'une ferveur inconnue à mon âme, je dépose mon cœur aux pieds de

l'Éternel, et le dévoue à lui dans ce temple auguste dont les cieus forment l'enceinte, trop étroite encore pour la grandeur de son maître.

O toi, dont la balance pèse les montagnes, dont le souffle peut changer l'océan des eaux en océan de feu, et ses flots humides en flots brûlans, le plus faible des enfans de la terre, tremblant et prosterné, tombe à tes pieds, et implore ta clémence. Ah! daigne commander aux vents d'emporter, d'ensevelir mes fautes et le passé dans les abîmes de l'oubli. Que je voie toujours ton pouvoir et ma faiblesse, et que mon âme te soit dévouée tout entière : règne sur ma volonté : excite, calme à ton gré mes passions. Si j'éprouve les bouillans transports de la colère, que mon indignation tombe sur mes vices. Que mon cœur s'enflamme pour secourir le malheureux et soulever le fardeau dont son âme est oppressée. Que le volume où ta sagesse a dicté ses leçons soit toujours devant mes yeux, et que ma raison ne se lasse point d'y lire. Quel est celui qui tous les ans pare le printemps de fleurs comme une jeune bergère, et dit à l'été de s'avancer comme l'épouse sortant du lit

nuptial? Quel est celui qui fait éclore les fruits du sein fécond de l'automne, et ordonne ensuite à l'hiver de la dépouiller de sa parure? Ce ne sont pas les maîtres de la terre.

Que tous les objets de la nature appellent à mon âme le souvenir de son auteur! Quand j'entends l'océan mugir, ou gronder le tonnerre, que la terreur de sa vengeance excite dans mon cœur des alarmes salutaires! Quand je vois la terre se parer de fleurs, ou les astres répandre la lumière, ô mon âme, n'oublie jamais de lui rendre hommage!

Que dans toutes les scènes variées de la vie, au milieu des plaisirs de la richesse, ou des horreurs de l'indigence, ta gloire soit toujours le terme de mes pensées et le but de mes démarches. Soit que l'épée de la guerre brille dans nos mains, soit que dans le repos de la paix nous chantions à l'ombre de nos vignobles, c'est à toi que doit retourner la gloire de nos conquêtes, ou l'hommage des doux plaisirs de nos vendanges. C'est toi qui flétris la grappe, ou qui la colores; c'est par tes ordres que l'arc est bandé, que les traits sont lancés, et que les armées sont victorieuses.

Fais que toujours levé avec l'aurore, j'ouvre

par la prière et te consacre le jour naissant : que mon âme à son réveil entonne ta louange et s'élève par degrés dans les cieus avec l'astre qui nous éclaire; qu'à mesure qu'il avance dans son cercle brûlant, mon cœur s'embrase de plus en plus des feux de ton amour, et que mes hommages ne finissent pas encore après qu'il a disparu.

Permetts à la nuit de m'entretenir de ta grandeur, lorsqu'elle a tiré le sombre et majestueux rideau qui ferme le monde; que ses astres taciturnes, s'élevant sur nos têtes, portent dans l'âme une clarté paisible, et nous montrent la nature dans un jour plus doux. Oh comme le tumulte des idées se calme en ce moment! comme l'âme attendrie sent la vertu la pénétrer de ses douces émotions! Quelle occupation sublime et délicieuse, de suivre cet arc étoilé, et d'arriver jusqu'au palais du monarque des jours, d'admirer sa cour, de briguer ses faveurs, et d'abaisser de cette hauteur ses regards sur l'univers assoupi!

N'es-tu pas celui qui peut ébranler les fondemens du monde? emploie donc ta puissance à dompter ma volonté rebelle. Toi qui peux

mettre un frein à la fureur des flots, apaise les transports et le trouble de mes sens ; enseigne-moi à opposer une fermeté toujours égale aux attraits du plaisir et aux assauts du malheur. Sois toujours l'objet de mes désirs ; entretiens dans mon âme le feu sacré de ton amour ; soutiens-la dans l'espérance, et fais-lui saisir le prix que ta main a caché dans le sein de l'éternité. Qu'au grand jour des récompenses, je voie sans frayeur le livre fatal s'ouvrir ; et que, porté dans le séjour du bonheur, je mêle aux concerts des anges ma voix reconnaissante.

CHANT TROISIÈME.

Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus,
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, et mundi moles operosa laboret.

OVID. *Met.*

JE VEUX chanter l'ouverture fatale du livre des destins; les demeures brillantes des anges et des hommes vertueux; l'horrible destinée des coupables; le séjour affreux des tourmens et des maux. C'est ici le dernier et le plus grand des efforts de ma muse. C'est maintenant qu'elle doit s'élever au plus haut degré de sa gloire, ou rester pour toujours ensevelie dans les ténèbres de l'oubli. Mais elle s'anime, elle s'enflamme près du terme de sa course; elle monte au-dessus du pôle étoilé. Dans son vol rapide, elle voit l'univers diminuer, le soleil s'éloigner, s'éteindre. Son œil fatigué de l'éclat nouveau des cieus a peine à soutenir leur splendeur. Elle entend les chants d'allé-

gresse des archanges, dont la nature entière répète et prolonge les sons.

Tantôt dix mille trompettes sonnent à la fois : tantôt succède un profond et vaste silence. Les anges et les hommes restent muets et immobiles. Elevé au-dessus d'eux, le juge terrible promène ses regards autour de lui. Les cieux sont remplis de l'éclat de sa gloire. Alors il pose sa main sur le livre fatal que des séraphins soutiennent devant lui : à l'instant où il brise le sceau, on entend un gémissément universel. O mon âme, seras-tu là ?

Il commande, et la foule des hommes est rapidement séparée en deux portions. Vois à sa gauche quel abattement, quelle pâleur hideuse défigure les visages : quelque chose de plus horrible que la mort est empreint dans leurs traits convulsifs. Vois dans quelles angoisses, dans quelles transes d'effroi ils frappent leur sein et détournent la vue. L'orbe de leurs yeux effarés et tremblans roule dans la frayeur, et révèle les tourmens intérieurs de leur âme : la douleur parle dans chaque geste, dans chaque regard, et d'intervalle en intervalle, ils poussent un gémissément de désespoir. Lecteur, si tu es coupable, épargne à ma muse cette

triste peinture : tu la trouveras dans ton cœur.

Si tu voyais ton père, ton frère, l'épouse que tu aimais, et tous les compagnons de ta vie, qui n'eurent que les mêmes intérêts, que les mêmes désirs, qu'un même cœur avec toi, séparés de toi pour jamais, et toi resté seul malheureux, quelle vue désespérante ! Que ne donnerais-tu pas alors pour avoir encore un jour de vie, une des heures, un des instans que le temps a emportés ? Espère de repousser le flux de l'océan, d'arrêter la tempête dans l'air, et le soleil dans sa course ; mais désespère d'obtenir cet instant.

Voyez à la droite, quels visages aimables et gracieux ! Comme l'image du Créateur est vivante dans leurs traits rajeunis ! quelles riantes couleurs, quels yeux brillans d'un éclat immortel ! quel air triomphant ! Leur regard noble et fier ose s'arrêter sur le tribunal où le juge redoutable est assis, soutenir le regard menaçant de sa colère. O gloire du juste ! sont-ce là ces formes humaines qui étaient tombées en poussière ? Mais on voit encore sur leur front quelques traces légères de trouble et de crainte altérer leur joie.

Ainsi la jeune amante, quand on l'unit à son époux, ne voit encore son bonheur que d'un œil inquiet et troublé : son cœur palpite ; l'incertitude et mille sentimens divers l'agitent. L'inquiétude et la joie se mêlent sur ses joues de rose ; elle tremble que quelque accident imprévu ne lui ravisse le bonheur qu'elle est prête à saisir, et ne change en peines cruelles ses douces espérances.

Maintenant que la famille d'Adam, depuis le premier jusqu'au dernier de ses enfans, est rassemblée dans deux classes séparées, sans autre différence que celle du crime et de la vertu, levez les yeux, vous qui tourmentez votre vie pour vous rendre célèbres, et pensez que la renommée est quelque chose de grand ; voyez et cherchez les traces de cette gloire de la race humaine, de tous ces exploits vantés, dont on a chargé les annales du temps. Ceux qui fondèrent des sectes, qui conquièrent ou cédèrent des couronnes, qui donnèrent leur nom aux nations, réunirent sous leur obéissance des empires fameux, comblèrent des vallées, aplanirent des montagnes, marquèrent aux fleuves la route de leur cours, soumirent l'océan à leurs flottes victorieuses,

tous sont ici confondus sans distinction : vérité qu'on devrait écrire dans le palais des rois!

Cette heure, sur laquelle le Tout-Puissant a de toute éternité tenu ses yeux attachés, qui a déterminé la création de l'univers, et tous les évènements du monde, soit que sa main ait répandu les biens ou les maux, soit qu'elle ait changé, détruit ou conservé, qu'elle ait renversé les trônes de l'orient et du midi, donné à l'occident ou au nord l'empire de la terre, cette heure terrible est arrivée.

Au-dessus, le séjour du bonheur se montre dans tout son éclat : ce jour est encore plus brillant que le jour où les portes des cieux s'ouvrirent au fils de l'Éternel, lorsqu'il revint triomphant des sombres royaumes de la nuit, que chargé de trophées il traversa les airs, et fut salué vainqueur aux acclamations des anges.

Au-dessous, c'est un séjour d'horreur, où les ténèbres sont entassées sur les ténèbres, où les peines se fécondent et se succèdent dans un long enchaînement. Au milieu est une mer de soufre vaste et profonde, dont les flots brûlans se soulèvent pour engloutir et dévorer

leur proie. A cette vue épouvantable, les élus dans le sein même de la félicité ne peuvent se défendre d'un sentiment de terreur, et se pressent autour du trône de l'Eternel.

Telle est la scène qui doit terminer les espérances et les craintes des mortels. Continue ce tableau, qui l'osera?... Pour moi, le pinceau tremble dans mes mains : le trouble s'est emparé de mes sens, et l'univers se renverse devant ma vue. O terreur ! je vois, je vois le juge suprême fronçant son sourcil irrité : tout l'appareil des supplices éternels est présent à mes yeux. Je n'en peux soutenir le spectacle : je me sens défaillir : mon sang glacé s'arrête; mon âme est prête à s'échapper. La seule idée de ces tourmens me tue.

Que d'autres achèvent le hardi tableau que j'ai commencé : je sens mes forces s'affaiblir, et mon génie descendre de la hauteur où il s'était élevé. Choisissons un sujet moins grand, mais digne encore d'être chanté. Je vais peindre le monde en flammes et la dissolution des élémens.

L'heure fatale est arrivée; et la nature frissonne aux approches de sa fin. De violens éclats de tonnerre donnent le signal. Tous les

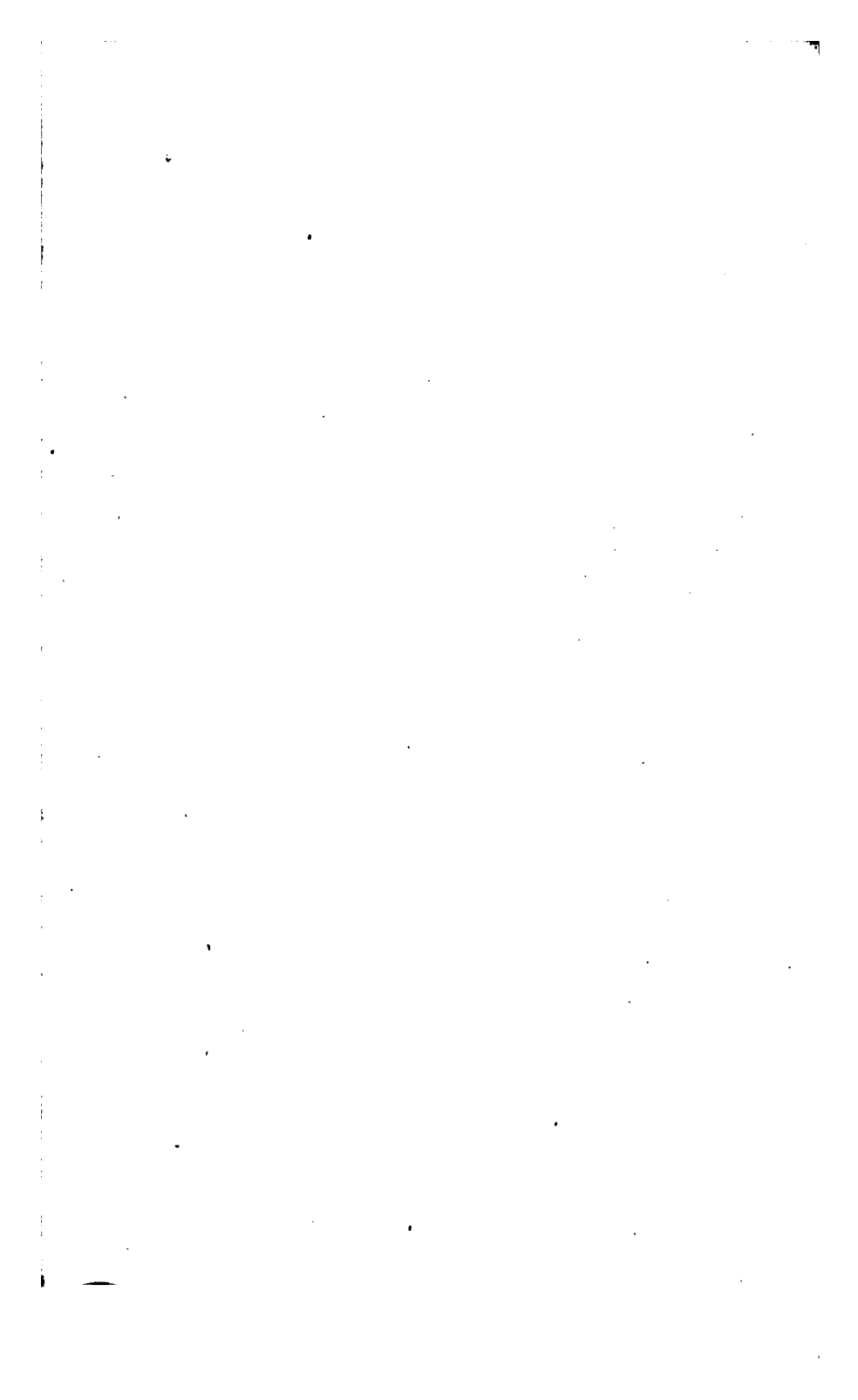
météores s'attroupent dans les cieux. Mille éclairs sont lancés sur la terre ; et son globe s'embrase : d'épais nuages montent dans l'air et l'obscurcissent : des lames de feu étincellent au travers de la fumée ondoiyante, et sillonnent le sein de la nuit profonde : les cieux réfléchissent leurs sombres lueurs. Des quatre coins du monde, quatre anges soufflent de leur haleine immortelle les vents impétueux. L'incendie s'accroît : la flamme se répand ; ses flots s'enflent, s'agitent et remplissent l'atmosphère. Ici elle s'élève en tourbillons, et confond dans une ruine commune les cités et les déserts : là elle tombe en masse sur un royaume éloigné et le dévore : ici des monts éternels s'écroulent sur leurs fondemens calcinés, et comblent les vallons de leurs vastes débris.

Avez-vous entendu ce craquement effroyable dont tout le globe a retenti dans sa profondeur ? C'est le fracas de l'Olympe et de l'Atlas tombans. Ces masses énormes posées de la main de Dieu, dont la durée semblait éternelle, ne sont déjà plus que cendres et fumée.

Les anges demanderont où furent les limites

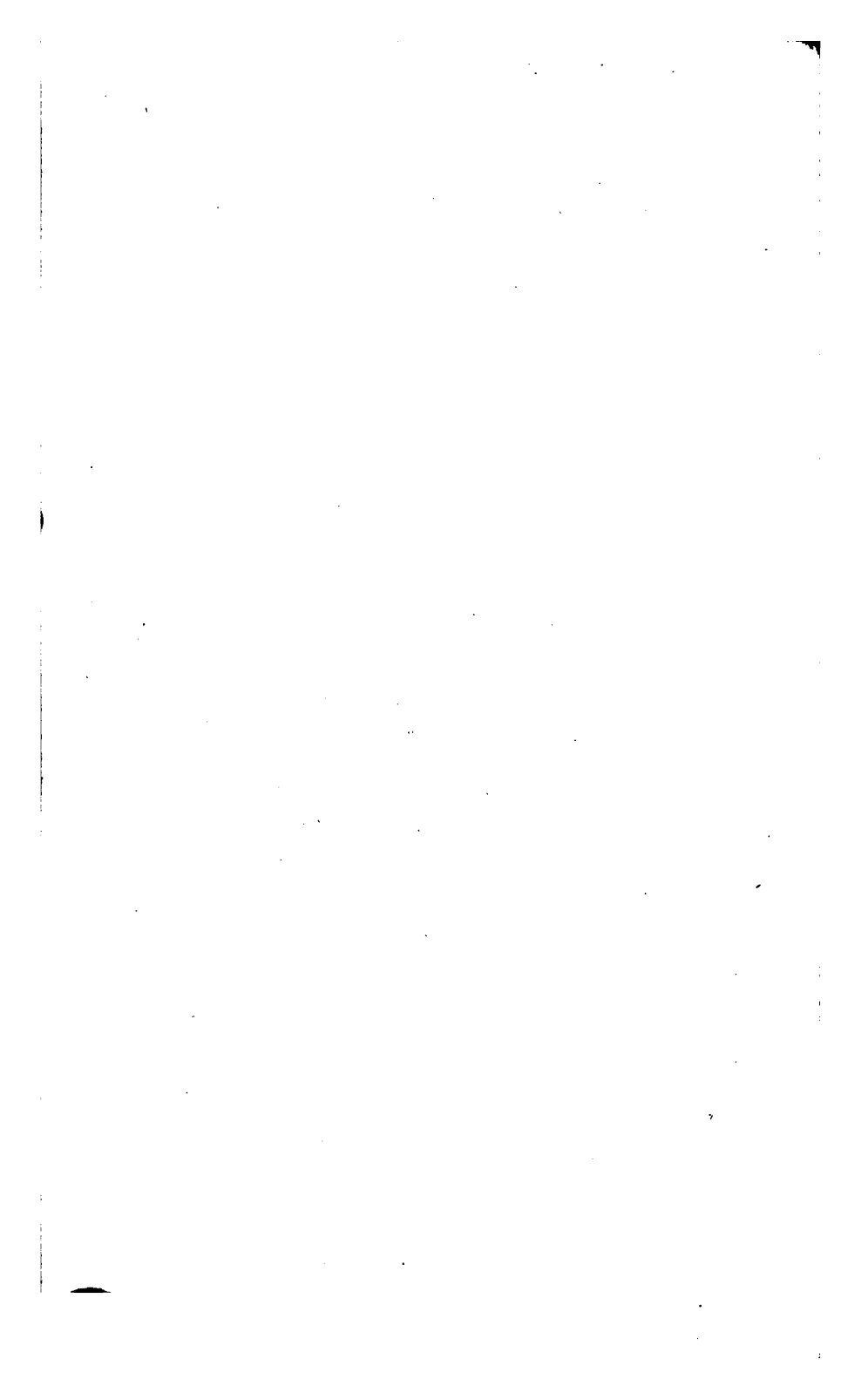
de l'Asie, et les plaines fécondes de l'Europe ; dans quels lieux s'étendaient les sables déserts de la Libye ; dans quels climats l'Inde enfantait l'or et les diamans. Toutes les parties de la terre , tous ses royaumes seront abîmés l'un dans l'autre, confondus et dissous dans un même déluge. Ainsi la destruction unira ces monarchies rivales que l'ambition tient divisées. Tout ce qui marchait sur la terre, nageait dans les eaux, volait dans l'air ; tous les animaux à qui Adam imposa des noms, tous ont péri dans les flammes.

Mais la ruine de ce globe n'éteindra pas l'incendie ; sa fureur en est augmentée ; les flammes s'élancent dans les nuages et gagnent les cieus. Le soleil, la lune, les étoiles, tout est consumé. Il ne reste plus aucun vestige de cette voûte si vaste et si brillante. Une heure a détruit l'ouvrage qui coûta six journées au Tout-Puissant.



JEANNE GRAY,
ou
LE TRIOMPHE DE LA RELIGION
SUR L'AMOUR.
POÈME.

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.
VIRGIL.



EXTRAIT

DE L'ESSAI SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DE VOLTAIRE.

ÉDOUARD VI ne laissa la couronne ni à Marie ni à Elisabeth ses sœurs, mais à Jeanne Gray, descendante de Henri VII, petite-fille de la veuve de Louis XII, et de Brandon, simple gentilhomme, créé duc de Suffolk. Cette Jeanne Gray était femme d'un lord Gilfort, et Gilfort était fils du duc de Northumberland¹, tout-puissant sous Edouard VI. Le testament d'Edouard VI, en donnant le trône à Jeanne Gray, ne lui prépara qu'un échafaud; elle fut proclamée à Londres : mais le parti et le droit de Marie, fille de Henri VIII et de Catherine

¹ Jean Dudley, comte de Warvich, depuis duc de Northumberland. Il avait su disposer Edouard VI à déroger au testament d'Henri VIII, sur l'article de la succession, et il choisit Jeanne Gray pour en faire l'épouse de Gilfort son fils, se flattant que par là la couronne tomberait infailliblement dans sa maison, si une fois les sœurs du roi en étaient déclarées déchues.

d'Arragon, l'emportèrent; et la première chose que fit cette reine, après avoir signé son contrat de mariage avec Philippe II, ce fut de faire condamner à mort sa rivale, princesse de dix-sept ans, pleine de grâce et d'innocence, qui n'avait d'autre crime que d'être nommée dans le testament d'Edouard. En vain elle se dépouilla de cette dignité fatale, qu'elle ne garda que neuf jours : elle fut conduite au supplice ¹, ainsi que son mari, son père et son beau-père. Ce fut la troisième reine en Angleterre, en moins de vingt années, qui mourut sur l'échafaud.

¹ En 1554.

LE TRIOMPHE
DE LA RELIGION
SUR L'AMOUR.

—○○○○—
Ad cælum ardentia lumina tollens,
Lumina ; nam teneras ardebant vincula palmas.
VIRGIL.

MUSE, quitte le séjour des cieux, et ce ton solennel qui convenait aux étonnans récits des merveilles de l'avenir. Descends sur la terre, et viens satisfaire un noble désir dont je me sens pressé. Je veux conter à mon siècle l'infortune d'une reine vertueuse, et son courage plus grand que ses revers. Muse, prenons soin de sa gloire; inspire des sons touchans à mon âme attendrie, et conforme les accens de ta voix à ses malheurs.

Et vous, belles, qui avez reçu le jour dans cette île heureuse, et qui faites l'ornement de ma patrie, prêtez à mes vers une oreille attentive. Sexe aimable, qui réglez sur le nôtre par l'empire des charmes, la vertu vous dispense de la beauté, et vous donne sur nos cœurs des

droits aussi sûrs et plus sacrés. Mais quand vous nous offrez la vertu sous les traits enchanteurs d'un beau visage, où respirent la jeunesse et les grâces, si la fortune vous a placées sur un théâtre qui vous expose dans un jour favorable, ah ! vous êtes alors l'objet le plus ravissant dont les cieux puissent embellir la terre : alors vous méritez plus que de l'amour, et le cœur est tenté de vous adresser les hommages réservés au Dieu de l'univers !

Ormond et son illustre reine n'étaient pas nés encore. Mais ma patrie n'a pas attendu le siècle de l'immortelle Anne pour enfanter des prodiges de vertu. Marie marchait à son trône de victoires en victoires. Ses armées triomphantes venaient de renverser les projets de l'ambitieux Dudley, lorsque l'Angleterre vit une princesse de la race des Suffolk innocemment portée par le crime d'autrui sur un trône qui ne lui appartenait pas, y montrer l'espace de quelques jours la plus belle des femmes dans tout l'éclat de la jeunesse et des grandeurs : bientôt on la vit, tombée de cette élévation, soutenir sans s'étonner le changement fatal de sa destinée !

O fortune ! ô revers ! sa grande âme s'est

déjà remise de cette chute accablante. Mais toi, son époux, toi l'objet de son chaste amour, toi qu'elle a couronné de ses jeunes mains, Gilfort, à l'aspect de ta ruine, en quel état se trouve ton âme? C'est l'inquiétude la plus cruelle qui tourmente sa jeune épouse. Elle ne l'a point encore vu depuis qu'ils sont malheureux. Elle brûle, elle tremble de le voir. L'impatience et l'amour la précipitent vers son appartement : la porte allait s'ouvrir. Elle s'arrête, elle frémit et revient sur ses pas ; mais un transport la ramène à l'endroit qu'elle redoute. Elle ne peut plus s'abstenir de voir son époux : elle entre; elle l'a trouvé; muette, elle passe près de lui : elle n'ose hasarder une parole ; ses yeux n'osent se lever sur son cher Gilfort, tant elle craint la vue de sa douleur.

Enfin elle se précipite sur son jeune époux, et sans parler le serre entre ses bras. Elle cache, comme elle peut, le trouble de son âme, elle compose ses regards et les traits de son beau visage, elle y montre une paix qui n'est pas dans son cœur, et d'une voix pleine de douceur :

« Cher époux, lui dit-elle, cesse de t'affliger ;
« la fortune, il est vrai, nous enlève une cou-

« ronne; mais il nous reste un courage supé-
« rieur à cette perte. La vertu nous paiera ce
« léger malheur : nous en serons récompensés
« dans ce séjour où l'on ne connaît point de
« différence entre le mortel qui est assis sur
« un trône et celui que le sort en a précipité.
« Eh! quel si grand changement est-il donc
« arrivé dans ma destinée? je ne suis plus
« reine, mais je suis encore ton épouse. J'aime
« mieux obéir à Gilfort que de régner sur l'u-
« nivers. Quand nous serons cachés ensemble
« dans quelque retraite obscure, Marie pourra
« cesser de nous poursuivre, elle pourra nous
« oublier : moi, je te promets ici de te suivre
« dans ton exil, constante et fidèle, jusqu'au
« dernier moment. Je te rendrai en amour ce
« que tu perds en puissance. Ah! je vois que
« nos deux âmes s'entendent : je lis dans tes
« yeux la fermeté de la tienne; nous saurons
« montrer au monde qu'on peut quitter une
« couronne avec indifférence. »

Ainsi cette belle essayait de consoler son époux; mais l'avenir épouvante Gilfort. Il s'alarme, il tremble que des maux plus affreux ne viennent fondre sur elle. Hélas! cet avenir qu'il redoute arrive. Les portes s'ouvrent :

un garde s'avance. Reine barbare, qui l'as envoyé, pardonne-lui de s'être attendri sur le sort de ce couple infortuné. Comment retracer son désespoir, au moment où elle s'y vit séparée du jeune époux qu'elle aimait, et dont elle était si tendrement aimée? Sa douleur fut horrible; mais, rappelant son courage, elle soutint encore cette séparation cruelle.

Gilfort demeuré seul a succombé sous le poids de ce nouveau malheur; sa constance l'abandonne : faible, n'en pouvant plus, il s'assied et, se plongeant dans l'abîme de sa douleur, il roule en son âme ses tristes pensées. Mille horribles images se succèdent devant ses yeux. Souvent, dans un transport, il se lève étendant les bras, comme pour embrasser son épouse, et retombe immobile et mourant. Tantôt il erre en silence le long des spacieux appartemens de son palais désert. L'éclat de leurs ornemens importune sa vue et attriste son âme. Il maudit la destinée, et les jeux cruels où elle s'est amusée à parer un malheureux de cette pompe vaine qui augmente son infortune. Ses regards ont rencontré le lit nuptial : ses yeux s'y attachent, et dans un sombre silence il repaît sa douleur

du souvenir de ses plaisirs passés. O doux transports qu'il éprouva, de quelles peines cruelles vous êtes suivis!

Qu'est devenue cette nuit heureuse où ces deux amans se possédant pour la première fois se prodiguèrent leurs premiers embrassemens? La lune commençait son cours, lorsqu'elle éclaira cette nuit fortunée : sa clarté douce et paisible luisait sur le lit nuptial et invitait à l'amour; elle vit Gilfort, dans les transports de sa tendresse, recevoir sa timide amante, la presser dans ses bras amoureux, toucher, baiser, dévorer ses charmes, enivrer tous ses sens de la jouissance de ses jeunes appas, cachés jusqu'à ce jour aux regards des mortels. Maintenant elle luit tristement sur ce lit abandonné : avant qu'elle eût terminé son cours, elle a vu s'évanouir le bonheur de ces deux amans; tant d'amour et de puissance n'ont été qu'un songe qui n'a duré qu'un jour!

Ainsi dans nos climats inconstans un orage couvre et défigure en un moment la face riante des cieux. Tous les vents à la fois descendent des nuages, fondent ensemble sur les plaines, balayent fleurs et fruits et font gémir les forêts

inclinées : l'hiver vient encore se montrer au milieu des étés, triomphe des feux brûlans du soleil, renverse les saisons et trouble l'ordre de l'année.

Mais en quels lieux cette jeune épouse est-elle donc entraînée loin de son époux et de la lumière du jour ? Que la scène est changée pour elle ! Elle ne trouve autour d'elle que des objets de sinistre présage auxquels ses yeux ne sont pas accoutumés, et qui la remplissent de sentimens d'horreur inconnus à son âme. Au lieu de ce trône, de cette couronne, de cet appareil pompeux dont elle était environnée, de cette garde nombreuse et obéissante, elle se voit seule, abandonnée aux ténèbres d'une prison affreuse. A la place d'un époux, elle ne voit qu'un soldat farouche dont le regard menaçant la glace d'effroi. Le matin, avant que l'aurore se lève autour de son cachot, les noires pensées reviennent tourmenter son cœur sensible, qui avait commencé de goûter l'amour et ses douceurs ; le soir, elle apprend que la nuit est venue par un satellite qui ferme à grand bruit les verroux sur sa captive, et va goûter en paix un sommeil dont elle est privée.

O changement affreux pour quiconque le voit avec des yeux vulgaires ! Mais la fille de Suffolk saura faire servir ses malheurs à sa vertu. C'est dans cet abandon général, dans cette privation totale des secours humains, que la force d'une religion sublime se déploie davantage. Dans ces momens de désespoir, où les calamités sont à leur comble, où la nature épuisée succombe ; c'est alors que la religion se plaît à secourir le malheureux.

Nous contemplons avec un étonnement stupide le degré de hauteur où s'élève un mortel qui soutient avec constance tous les revers dont la fortune l'accable. Nous avons peine à en croire nos yeux, en le voyant, insensible à la perte de ses richesses, de sa gloire et de toutes les grandeurs humaines, conserver au milieu de ses disgrâces un front triomphant et une âme tranquille, sourire encore sous le fardeau de ses malheurs, et consoler ceux qui venaient le consoler.

La jeune princesse oppose à ses revers un courage invincible. Du fond de son cachot ténébreux, elle interrompt l'affreux silence de cette horrible retraite. A genoux, et soulevant ses mains chargées de chaînes, d'un cœur fer-

vent et résigné elle élève sa voix vers son Dieu : « Dieu tout-puissant, lui dit-elle, c'est
« à toi d'élever et d'abaisser. C'est toi qui
« fais passer des ténèbres à la lumière une race
« ignorée , ou qui replonges dans l'oubli une
« famille de rois. Dès l'entrée de ma jeunesse
« et dans l'espace de quelques jours , j'ai
« éprouvé l'une et l'autre fortune. Je sens que
« la nature s'émeut d'une révolution si rapide
« et si terrible; mais je me sens aussi le cou-
« rage de la soutenir avec honneur. Donne-
« moi la force qui fait vaincre les malheurs;
« et si dans le feu de la jeunesse, dans l'ivresse
« de la prospérité , au milieu de l'enchan-
« ment et des prestiges d'une cour brillante,
« je me suis toujours souvenue de toi , ne
« m'abandonne pas dans ma disgrâce. Mais
« c'est surtout pour mon époux que j'implore
« ta clémence. Si c'est un crime à tes yeux
« d'avoir porté la couronne, ce n'est pas lui,
« c'est moi qui l'ai reçue. Si ton bras doit
« frapper l'un de nous , que je sois seule en
« butte à ta vengeance. Mon époux est inno-
« cent : qu'il me survive, qu'il augmente la
« gloire de son pays; et qu'il soit un monu-
« ment de ta bonté dans une terre coupable.

« Rends encore à mon père toute la tendresse
« qu'il a eue pour moi. Si deux têtes si chères
« sont épargnées, je croirai que tu m'auras
« entendue, et je te bénirai, même en voyant
« couler mon sang. »

O constance, vertu céleste, comme tu sais triompher des fureurs d'un ennemi, et tromper sa vengeance! Quand l'homme se révolte avec emportement contre la destinée, et que l'âme s'irrite contre ses maux, ses maux s'irritent contre elle. Elle perd la paix. La plus légère disgrâce s'agrandit et lui fait éprouver les tourmens de mille morts dans une seule. Mais toi, en soumettant l'homme au malheur, tu en affaiblis le sentiment, tu lui ôtes son amertume, et tu sais encore lui faire trouver des douceurs dans son infortune.

C'était la veille du jour où l'inexorable Marie se promettait d'accomplir ses vengeances; de ce jour funeste où la barbare répandit avec plaisir le sang de l'innocence, et changea à force de cruautés les actes de sa justice en forfaits odieux. Le soleil en se couchant voila d'épais nuages son front éclatant et parut s'attrister de la nécessité de son retour. La nuit qui précéda cette sanglante journée fut noire

et profonde : un ciel ténébreux et sans étoiles, les mugissemens sourds des vents qui se mêlaient au bruit mélancolique de la pluie tombante semblaient préparer les scènes funèbres du lendemain.

L'innocence peut dormir chargée de fers. Le sommeil descend sur les yeux de la jeune reine : l'infortunée s'endort. Un songe imposteur vient se jouer de sa misère et la fait remonter sur un trône imaginaire. Le front ceint d'un vain diadème, elle voit ses flottes et ses armées étendre au loin sur la terre et les mers l'ombre de sa puissance. Elle croit marcher au milieu de ses sujets dans l'appareil pompeux de la majesté royale. Une foule de fantômes la précède célébrant sa gloire et ses conquêtes. C'est de sa rivale qu'elle vient de triompher : elle la voit prosternée et suppliante à ses pieds. Enchaînée dans une prison, c'est elle qui s'attendrit sur la destinée de sa captive et lui ordonne de se relever !

Le jour naît. Les rayons de l'aurore se jouent sur l'onde, dorent la cime des coteaux, et chassent vers l'occident les ombres blanchissantes. Le bruit des travaux recommence à retentir dans les villes et annonce la vie pé-

nible et laborieuse de l'homme. Les projets de vengeance se réveillent dans l'âme des tyrans ; l'époux amoureux se tourne vers sa jeune épouse. L'infortunée Suffolk se trouve à son réveil seule et séparée du sien. Elle ne se plaint point du songe qui l'a si cruellement trompée. Elle pardonne à la nuit ces mensonges ; « et ces grandeurs, dit-elle, dont je me voyais environnée, étaient-elles plus qu'un « rêve ? » Calme et tranquille, elle se retourne sur l'autre sens, et fait reprendre à son cœur un état conforme à sa fortune. C'est en ce moment, infortuné Gilfort ! c'est en ce moment qu'on vient lui annoncer que sa mort est prochaine.

Dieu ! qu'il est cruel pour une jeune princesse de périr ainsi dans la fleur des ans, au moment où le temps venait de finir tous ses charmes, d'épanouir tous les trésors de sa beauté, et d'animer dans tous ses sens la vie et l'amour ! Qu'il est affreux pour une épouse adorée de passer des bras de son jeune époux dans les bras de l'horrible mort, presque au sortir du lit nuptial et des premiers transports de l'amour, confuse encore et troublée du nouvel essai de ses douceurs ! Qu'elle dut trou-

ver amère la nécessité de se séparer déjà de son cher Gilfort, de le laisser seul après elle, désespéré, abîmé dans la tristesse et pour jamais inconsolable ! Ce bonheur dont elle s'était flattée, ce bonheur dont elle s'était formé de si riantes images, est évanoui. Cette chaîne de jours fortunés, ces nuits délicieuses dont le charme attache les amans l'un à l'autre ; ces plaisirs tranquilles et purs d'une douce société, et ces plaisirs encore qui naissent des inquiétudes de la tendresse, ces transports ravissans qui suivent les alarmes d'un cœur amoureux et fidèle, elle en connaît les délices, et ne les goûtera plus ! elle ne verra point un jeune rejeton de son amour, doucement pressé contre son sein ou mollement agité sur ses genoux, sourire à sa mère et lui présenter les traits de l'époux chéri d'elle. S'il était né du moins, ce fils, il eût pu quelque jour, lorsque son vieux père reviendra de pleurer sur la tombe de sa fille si tôt enlevée, il eût pu par ses caresses innocentes le forcer à lui sourire au milieu de sa douleur ; ce fils eût pu consoler sa vieillesse et prendre dans son cœur la place de sa mère.

Toutes ces pensées déchirantes viennent

aigrir le sentiment de ses malheurs , et lui font goûter lentement toute l'amertume de la mort ; mais tant de chagrins ne l'ont point accablée. Au travers des horreurs qui l'environnent, ses regards percent les voûtes de sa prison et pénètrent jusqu'aux régions heureuses de l'immortalité : c'est là que son âme s'élançe, respire soulagée, et goûte un moment de paix. Insensible pour elle-même, elle recommande à ses amis, en pleurs, son époux et son père. Ses ennemis s'étonnent et s'indignent du courage tranquille dont elle brave leur haine impuissante. Elle s'est élevée au-dessus d'eux : il n'est plus rien sur la terre qui l'attache à la vie que Gilfort. Mais Gilfort combat encore dans son cœur ; elle ne peut l'en arracher : sans cesse son image importune et chérie vient s'offrir à ses yeux, et s'oppose à son âme qui fait effort pour briser tous ses liens et se réfugier dans les cieux. Semblable à ces flammes inégales qui, faibles et mourantes, sont près de s'éteindre, mais se raniment et se rallument encore autour de l'aliment qu'elles dévorent, tantôt son âme jouit d'un calme céleste, et tantôt elle ressent les secousses et tous les feux de l'amour... Enfin, après bien des com-

bats, la religion l'emporte : « Oui, s'écrie-
« t-elle, ce ciel qui fait ma force et mon espoir,
« sans doute n'abandonnera pas Gilfort, il
« veillera sur ses jours ! » Cette idée la rassure
et l'encourage. Maintenant que la mort se pré-
sente, elle est prête à la recevoir : déjà elle
accuse sa lenteur ; elle ne souffre pas, mais
elle se lasse de l'attendre.

O mortels, dont la vue est si bornée, vous
pensez toujours follement que le malheur qui
vient de passer sera le dernier de vos malheurs.
Hélas ! retenez donc que les alarmes succèdent
sans cesse aux alarmes, et que les chagrins
forment souvent une chaîne aussi longue que
la vie.

Elle croyait n'avoir plus qu'à mourir, et son
âme tranquille se reposait sur l'espérance de
toucher au dernier de ses maux. Mais qu'elle
est loin d'être à la fin de ses cruelles épreuves !
Un malheur plus grand que la mort vient
fondre sur elle. La porte s'ouvre, à ses pieds
roule une tête sanglante et couverte de che-
veux blancs. C'est la tête de son grand-père
que Marie vient d'immoler à sa fureur.

Comment se défendre ici d'être sensible ? Il
lui est impossible : ce coup imprévu l'écrase ;

son courage l'abandonne : elle succombe. Un soupir s'échappe de son cœur oppressé , et trahit sa constance. Des larmes coulent de ses yeux , et lui apprennent qu'elle n'est encore qu'une faible mortelle. La nature n'avait point formé de père plus tendre : plus il vieillissait, plus il aimait sa fille. Ah! qu'elle eût eu de grâces à rendre à son ennemie, si elle lui eût accordé la faveur de mourir la première, et de laisser la destinée de ce vieillard dans un avenir ignoré de sa fille!

Réveillée par ce coup de foudre de sa trompeuse sécurité, son âme se remplit de nouvelles alarmes. Elle songe à tous les maux que la destinée peut encore lui garder en réserve. Elle voit chagrins sur chagrins s'enchaîner l'un à l'autre , sans terme à ses souffrances, tant que la nature pourra recevoir et sentir de nouvelles blessures. Le glaive s'est trempé dans le sang de sa famille. Qui mettra désormais des bornes à la fureur d'une reine implacable? Comment espérer que la clémence puisse entrer dans le cœur d'une rivale offensée, quand le fanatisme s'est emparé d'elle, et que la religion même consacre à ses yeux ses attentats?

M. J. O. U.

Frappée d'affreux pressentimens , elle ne peut retenir ses sanglots. La terreur la saisit , son sang se glace dans ses veines , ses belles joues se décolorent ; une sombre tristesse éteint l'éclat de ses beaux yeux , une pâleur mortelle s'étend sur tout son corps : hélas ! et si Gilfort aussi... Dès que , de pensées en pensées , elle fut arrivée à cette idée effrayante , ce fut comme un précipice où s'abîma son âme. Un tremblement universel agite ses membres ; tout à coup arrêtée et immobile , elle ne peut faire un pas ; elle n'ose baisser ses regards vers la terre : ciel , si ses yeux au travers des ténèbres y rencontraient la tête de Gilfort ! Gilfort se présente à sa vue , vêtu d'habits de deuil , le visage pâle et abattu , la voix muette et glacée par un froid désespoir. Il s'avance vers elle à pas lents , semblable à un fantôme sortant du tombeau. Épouvantée , elle recule , en se meurtrissant le sein. Ses yeux effarés retracent les angoisses de son cœur. Frappée à l'âme , elle chancelle et tombe étendue sur la terre , inanimée et ne respirant plus.

Gilfort jette un cri , se précipite sur son épouse , la serre dans ses bras , et rappelle , par un baiser de feu , son âme prête à s'échapper.

Ainsi le flambeau allumé rend la flamme et la vie au flambeau qu'un souffle vient d'éteindre. Elle soulève avec peine ses yeux nageant dans la mort ; elle revoit la lumière et Gilfort avec elle : ah ! sans Gilfort la lumière lui serait insupportable ! elle avait pu se résoudre à mourir : elle avait encore eu la force de supporter la mort funeste de son grand-père ; mais en voyant Gilfort dans ces lieux d'affreux présage, elle ne peut commander à sa douleur, elle ne peut retenir ses gémissemens. Ah ! Gilfort, s'écrie-t-elle !... Elle voulut continuer, mais les sanglots étouffèrent sa voix. L'amour rentre dans son cœur, y reporte l'agitation et ses troubles cruels, et renverse en un moment l'ouvrage de sa constance.

Pour émouvoir un cœur, est-il un spectacle plus puissant que celui d'une belle en pleurs ? Quelle âme assez forte, assez dure, pour rester insensible à ses larmes ? Le cœur s'attendrit et se sent bientôt pénétré de mille charmes inconcevables qui sortent de sa douleur. Ses soupirs exhalent les feux de l'amour : on oublie ses chagrins, et l'on trouve dans le sentiment même de ses maux une sorte de volupté douce et enivrante.

Gilfort l'éprouve : consumé de peines, enivré de plaisir, dans l'empoiement de son amour, il saisit son épouse, et la serre éplorée entre ses bras. Alors il oublie sa disgrâce ; dans son délire il se croit encore heureux, il ne sent que l'amour et s'abandonne à ses transports ; mais soudain une réflexion cruelle détruit l'enchantement. Il s'arrache avec effroi des bras de son épouse, fuit à l'écart, y demeure, comme s'il eût craint de retomber dans son égarement ; et d'un ton qui dissimulait mal sa douleur : « Arrête, ô ma chère vie, « arrête. Je ne peux endurer tes larmes. Tu as « su adoucir mes chagrins : modère les tiens , « et ne sois pas insensible pour toi seule. Ne « me plains point de mourir, si tu ne dois « plus vivre. La vie est un traité dont la mort « est la condition : tôt ou tard il faut la rem- « plir. Que gagne-t-on à différer d'un jour ? « N'avons-nous pas vu de ton palais les flots « rouler amoncelés du milieu des mers, se « presser, se pousser tumultueusement jus- « qu'au rivage où leur fureur expire ? ne nous « répétions-nous pas que c'était ainsi que les « flots de la race humaine se chassaient l'un « l'autre, et après un moment d'agitation et

« de bruit, disparaissaient ? Pourquoi tant t'affliger de mon sort ? Tu vois le tien sans t'émouvoir ! chère épouse , ta sensibilité m'offense. Ne sais-tu pas que le coup qui doit te frapper me donnera la mort ? Je ne crains plus de mourir ; sans toi je ne peux vivre , et je cours avec joie à la rencontre de ma destinée. Chère épouse , ah ! du moins nous mourrons ensemble , et le même tombeau recevra l'amante et l'époux.... Quoi ! tes larmes recommencent à couler ! Ah je me reproche ma tendresse , puisqu'elle aigrit ta douleur. Ame de ma vie , calme ton cœur. Tu ne fais qu'appesantir sur moi le fardeau de nos malheurs , et tu te joins à notre ennemie pour m'accabler. »

Inutiles efforts ! plus il essayé de la consoler , plus elle devient inconsolable. La pitié d'autrui redouble notre chagrin. Des paroles douces et tendres livrent l'âme à sa faiblesse ; au lieu de ranimer le courage. Elle versait des torrens de larmes : Gilfort les condamne et ne peut retenir les siennes. Hélas ! où est ce sourire plein de grâces , avec lequel elle salua son époux du nom de roi , en l'associant à sa fortune , lorsque les peuples contemplaient avec

respect l'éclat de son trône et de sa gloire? Ce jour revient se présenter à sa pensée, ce jour remplit son âme de désolation et d'amertume.

Cependant arrive un ordre de la reine ; qu'on les fasse sortir de leur prison et passer dans des lieux préparés pour les recevoir. Cette femme ingénieuse dans ses cruautés veut que ces infortunés meurent au milieu de l'appareil des grandeurs. Ce contraste ; avec leur misère, plaît à son âme barbare. Une salle spacieuse est tendue de noir. La lumière du jour n'y saurait pénétrer. Du milieu de sa voûte pend une lampe semblable à celle qui brûle sur les tombeaux. Sa lueur pâle et mélancolique se mêle à l'épaisseur des ombres, et ne sert qu'à rendre visible toute l'horreur de ces lieux. Une hache posée sur une table brille au travers des ténèbres. C'est dans cette demeure effrayante, au milieu de cet appareil de mort, que nos deux amans sont introduits et laissés. Cette scène de terreur eût glacé d'épouvante des cœurs coupables ; et tout innocens qu'ils étaient, ils frissonnèrent. Il fallait s'aimer comme ils s'aimaient ; pour y sentir encore l'amour.

mourir. Dans quel égarement leur âme est tombée ! dans leurs transports ils se jurent de nouveau un amour éternel ; les malheureux oublient qu'ils vont cesser d'être ! Vaine illusion qui ne dure qu'un moment ! Le délire passe, la raison revient, et tous leurs maux avec elle.

Ce n'était pas assez de leur mort pour satisfaire l'impitoyable Marie. Elle leur préparait un nouveau genre de tourment. Elle a résolu de tenter la vertu dans le cœur de sa jeune victime. Un prêtre est envoyé : des bourreaux l'accompagnent, et annoncent à l'infortunée Suffolk que Gilfort doit périr le premier, et qu'il lui faut commencer par mourir dans son époux. Alors le prêtre subtil qui épiait son âme et le moment de sa faiblesse : « Ne vous affligez point, lui dit-il ; il ne « tient qu'à vous de sauver votre époux. » A ces mots, son sein s'agite : elle respire à peine ; un frémissement d'horreur parcourt et glace tout son sang : ses esprits sont arrêtés, et sa vie suspendue ; les yeux fixés et attachés à la bouche du prêtre, elle reste toute tremblante ; comme dans l'attente d'un grand événement. « Madame, continue le prêtre fourbe, em-

« brassez la religion de la reine , et sauvez
« votre époux, votre père, et vous. » Puissances
du ciel, assistez-la ! Les malheurs passés n'é-
taient rien. Ce n'est que de cet instant qu'elle
commence à souffrir. Que fera-t-elle ? Pronon-
cera-t-elle l'arrêt de mort de son père, de
Gilfort ? Le pourra-t-elle?... Ne craignons rien
pour elle. C'est la gloire de la religion d'élever
notre faiblesse au-dessus de ce qui paraît pos-
sible à la nature humaine.

Nos frêles nerfs peuvent à peine communi-
quer un instant de mouvement à la flèche lé-
gère : il suffit d'une bulle d'air corrompu pour
arrêter le cours de la plus robuste jeunesse ;
il ne faut qu'un souffle glacé pour renverser
un héros : rien n'est donc plus faible que
l'homme ; mais l'être qui fait voler l'éclair et
mugir la tempête, et qui donne à la foudre
une force invincible, est-il un être faible ? Hé
bien , sa force devient la nôtre , quand la
prière l'appelle à notre secours. La religion ,
par un effet merveilleux , associe l'homme à
l'Être suprême, et lui fait partager la puissance
du Dieu qui tonne et règne au haut des
cieux.

La belle, l'infortunée Suffolk tombe à ge-

noux, et élève en silence vers le ciel son cœur et ses yeux, où sont peints l'amour de sa religion et la tristesse de son âme. A peine est-elle demeurée quelques instans dans cette attitude, qu'on voit les nuages de son front s'éclaircir par degrés, et son visage devenir éclatant de grâces et de majesté; on eût dit qu'elle respirait déjà une vie immortelle. Alors elle se relève, et d'un ton plein d'assurance et de grandeur : « Si ce sont là, dit-elle, les conditions... » Avant qu'elle eût achevé, Gilfort s'est élancé comme un trait vers elle, et l'accable de tout son désespoir, s'efforçant d'étouffer sur ses lèvres sa vertueuse résolution. (Époux barbare, est-ce ainsi que tu l'aimes ?) Bientôt fondant en larmes, l'air farouche et déterminé, dans l'égarément d'une frayeur qu'il n'éprouvait que pour elle, il se frappe le sein, et donnant un libre cours à l'expression de sa douleur effrénée : « Ah ! rappelle-toi tout le temps de notre « union; dis, peux-tu me montrer un seul ins-
« tant où je ne t'aie pas aimée? Si tu ne m'ai-
« mes plus, oublie tout le passé; mais si tu
« t'en souviens, si tu m'aimes encore, jamais,
« non jamais tu n'auras le courage de pro-
« noncer froidement l'arrêt de mort de l'époux

« qui te fut si cher. O toi qui m'as tant aimé,
« qui me pressais dans tes bras, qui me jurais
« que les empires n'étaient rien à tes yeux au
« prix de ton amant, qui me disais que le des-
« tin ne pouvait plus rien ajouter à ta félicité,
« que tu n'avais plus d'autres vœux à former
« que de voir toujours succéder un avenir
« semblable au présent; ah, si Gilfort n'est
« plus aimé de toi, cruelle, voilà des bour-
« reaux; dis-leur d'enfoncer le poignard dans
« le sein de ton époux, à tes yeux. Ah! tu se-
« rais peut-être assez barbare pour le faire!
« Mais ton père... si près de sa tombe, veux-
« tu l'y faire descendre dans les tourmens?
« Souffriras-tu que ce qui lui reste de sang
« arrose les pieds d'un bourreau, et fume à
« tes yeux sur la terre! Mais ton père ne t'a
« jamais aimée, tu dois l'en punir. »

Alors un vieillard s'avance lentement : fai-
ble, décrépît, soutenant à peine le poids des
ans et des mortels ennuis de son âme : c'était
son père; la tête nue, les vêtemens négligés
et en désordre, il s'approche en chancelant,
et les yeux tristement baissés vers la terre.
Lorsqu'il fut près de sa fille, trois fois il dé-
tourna son visage pour cacher sa douleur, et

d'une voix prête à s'éteindre : « Moi, qui suis
« arrivé au terme de ma carrière, et si près
« de mourir, cette hache ne peut me ravir
« qu'un jour de vie. Mais toi, ma fille, toi
« l'objet de ma tendresse, ne pourrai-je t'en-
« gager à vivre ? Mes larmes, mes dernières
« larmes couleront-elles en vain ? Ah ! si tu
« éprouves jamais la douceur d'être mère, tu
« ne blâmeras plus alors la douleur de ton
« père. » En finissant ces mots, il pousse des
cris aigus ; des ruisseaux de larmes roulent le
long de ses joues flétries et desséchées. Revenant à sa fille, il saisit sa main avec violence, et la pressant contre ses lèvres : « Prends
« donc un poignard : perce-moi le sein, et
« soulage-moi. » Épuisé, il tombe aux pieds
de sa fille, en la nommant cruelle, et souille
dans la poussière ses cheveux blancs.

Hommes cruels et insensibles, n'aurez-vous point pitié d'elle ? Ne vous lasserez-vous point de tourmenter, de désoler son cœur par les excès d'une tendresse insensée : âmes faibles, qui trahissez la vertu et cédez lâchement au malheur ; parens aussi barbares dans votre amour, que l'est son ennemie dans sa haine ? Accablée par un père et un époux chéri qui

s'attachent à elle, et la entraînent vers la terre, comment sa vertu pourra-t-elle se relever, et reprendre son sublime essor vers les cieux?

Tandis que son cœur est agité des plus violentes secousses, et que son courage chancelle, épuisé par tant de combats et d'efforts, de larges portes s'ouvrent à grand bruit, et découvrent à sa vue, gisans sur la terre, trois troncs ensanglantés et sans tête. Elle reconnaît ses plus fidèles amis, ceux qui avaient combattu pour lui conserver le trône. L'instant fatal est proche : les bourreaux s'avancent, la hache est levée, le coup va tomber; ses amis rangés autour d'elle, et pleurant en silence, remplissent cette lugubre enceinte de deuil et d'horreur. Dois-je interrompre ici mon récit funeste, ou dire une vérité que les siècles futurs ne pourront croire?

Non, il n'y a que la religion seule qui puisse inspirer l'héroïsme avec lequel cette jeune princesse soutint ce dernier coup. Calme et décidée à s'immoler, elle s'avance, embrasse son époux et son père, les serre quelques momens dans ses bras, et leur adresse ensuite ces dernières paroles : « Les égaremens de

« votre aveugle tendresse ne m'ont point
« offensée : il m'est doux de vous voir atta-
« cher un si grand prix à ma vie ; mais par-
« donnez, si, ne pouvant sauver la vôtre, je
« me félicite d'avoir eu la force d'offrir au ciel
« le sacrifice de deux têtes plus chères que la
« mienne (en disant ces mots, elle les embrasse
« une seconde fois) ; mais j'ai lieu de croire ,
« reprit-elle, que mon sang satisfera les lois,
« et qu'il restera encore de la clémence pour
« vous. Maintenant la mort n'a plus pour
« moi d'amertume : elle l'a toute laissée dans
« ces derniers embrassemens ; et tout ce qui
« va suivre pour moi n'est plus que paix
« et bonheur. Arrêtez donc des larmes inu-
« tiles et déraisonnables, et ne cherchez pas à
« me priver plus long-temps du repos qui
« m'attend. »

Ensuite se tournant vers ses bourreaux, elle leur dit avec un sourire plein de douceur et de tranquillité : « Dites à votre reine que je
« lui rends grâces de ma mort. Je perds peu
« de chose, en lui laissant le trône de l'An-
« gletterre, puisque je reçois en échange une
« félicité éternelle. C'est à sa vengeance que je
« dois ce bonheur, et la mort était la seule

« vengeance qui fût en son pouvoir : frappez. »

Rome même ne put refuser quelques larmes au tragique récit de sa mort funeste, et l'implacable Marie sentit enfin entrer dans son cœur une pitié tardive et inutile.

Hic pietatis honos? Sic nos in sceptris reponis?

VIRGIL.

PARAPHRASE

D'UNE PARTIE DU LIVRE DE JOB.

LONG-TEMPS Job vécut sur le trône, environné du faste et de la pompe des rois. L'Orient n'avait point vu de monarque plus riche et plus puissant; et sa vertu jetait encore un plus grand éclat que sa fortune. A la fin le malheur eut son tour : les revers s'enchaînent aux revers, les pertes s'accumulent; la mort frappe coup sur coup; la guerre désole ses états; tous les fléaux l'accablent à la fois; la contagion s'étend sur tout son corps : le monarque n'est plus qu'un objet de dégoût et d'horreur, un homme souffrant et couvert de plaies : et pour comble de disgrâce, le mépris, l'injure et le reproche amer viennent encore aigrir ses douleurs. Quel mortel eût pu soutenir un si triste changement? Il ne lui reste plus de maux à craindre : il les souffre tous. Écrasé sous leur poids, et livré au plus affreux désespoir, il se

traîne dans sa fange , arrose la poussière de ses larmes , et se déchire le sein. Ses amis rangés autour de lui déplorent l'excès de son infortune , ressentent tous ses maux , et lui rendent soupirs pour soupirs. Dans les angoisses de leur cœur , ils déchirent leurs vêtemens et passent sept jours entiers dans le morne silence de la douleur. Job le rompit enfin ; ne pouvant plus se contenir , il maudit sa destinée , il maudit le jour de sa naissance , ce jour désastreux qui eût du rester enseveli dans les ombres d'une nuit éternelle , ou être à jamais rayé du nombre des jours de l'année. Il invoque la mort , et lui demande à grands cris le tombeau , cette demeure de paix , cet asile heureux , où les mortels trouvent le repos , où l'on n'entend plus de conseils importuns , où les rois cessent enfin d'être malheureux.

Cet emportement déplut à ses amis ; ils blâment ses vœux imprudens ; il veut se justifier ; la dispute s'engage et s'échauffe ; et dans le combat de leurs opinions opposées , ils en étaient venus à agiter des questions qui touchaient aux bornes de l'esprit humain. Enfin ils avaient fait un moment de silence ,

lorsque le ciel intervint dans leurs débats et termina leurs querelles. Au-dessus de leurs têtes s'élève un noir tourbillon, qui tout-à-coup obscurcit les cieux. Ils le voient et tremblent : aussitôt sort du fond du nuage une voix formidable. C'est la voix du Tout-Puissant.

« Quel est, dit-il, celui qui, donnant carrière à sa langue téméraire, ose blâmer ma conduite, élever contre moi ses pensées du sein de la poussière, et qui prétend dicter des leçons de justice au Créateur de l'univers? Toi qui tout-à-l'heure montrais tant d'audace, ose maintenant m'envisager d'un œil intrépide, soutenir mes questions et me répondre :

« Où étais-tu, le jour que l'univers naquit? Tes yeux ont-ils vu la main qui posa les fondemens de la terre, étendit les lignes de sa surface, arrondit son globe, déterminâ sa grosseur, et lui donna l'air pour base? As-tu parcouru tous ses royaumes; et le cercle de tes connaissances embrasse-t-il sa circonférence? Quelle main a pesé la montagne qui lève son front superbe au-dessus des plaines qu'elle ombrage?

« Connais-tu celui qui étendit son sceptre

« sur les mers , et mit un frein à leur fureur ?
« C'est moi qui ai ouvert le globe , qui ai
« creusé dans ses entrailles un réservoir pour
« les eaux. Ma voix les enchaîna dans leur lit : les
« flots soulevés et bouillonnans sous le souffle
« des tempêtes ont entendu mes ordres. Mer ,
« tu t'avanceras jusqu'ici : ici , tes flots s'arrê-
« teront.

« Es-tu descendu dans ces profondeurs de
« l'océan , où j'ai caché des trésors à jamais
« inaccessibles à la main des mortels ? Dans
« quel abîme éloigné des rayons du jour jaillit
« la grande source d'où coule l'océan ? Tes
« pieds ont-ils marché dans ses sombres re-
« traites , tandis que la masse des eaux roulait
« sur ta tête ?

« La terre obéissante a-t-elle ouvert son sein
« pour te recevoir ? As-tu vu les retraites ca-
« chées de la mort , traversé les sombres ave-
« nues de son palais et heurté à sa porte
« redoutable ? La nuit de son empire est
« profonde ; mais la nuit où j'enferme mes
« desseins est encore plus impénétrable à la
« vue des faibles mortels. Si tu as assisté à la
« création de l'univers , si tu l'as vu sortir du
« néant et se former sous tes yeux , tu dois

« savoir où est placé le palais brillant de la
 « lumière, en quels lieux l'obscurité fixa son
 « séjour.

« Quel est l'artisan des vapeurs? Quelle est
 « la source d'où descendent les perles de la
 « rosée? Quelle main arrête pendant la nuit
 « le cours des fleuves, et blanchit la terre de
 « frimas au lever de l'aurore? Quel souffle
 « puissant, sortant des régions du nord, tou-
 « che les mers et durcit leurs ondes immobi-
 « les, étend un voile de glace sur la face des
 « royaumes et les change en déserts?

« Tu ne connais pas ton Dieu; et ta faible
 « vue ne peut mesurer la distance qui le sé-
 « pare de toi. Peux-tu monter sur les tourbil-
 « lons, et cacher ton front dans l'épaisseur
 « des nuages? Peux-tu, au midi du jour,
 « plonger, en étendant ta main, l'univers dans
 « la nuit?

« Quel est celui qui lance les nuages dans
 « l'air et roule d'un pôle à l'autre des mers
 « suspendues, qui rafraîchit les plaines alté-
 « rées, et éteint les ardeurs de l'été dans un
 « déluge de pluie, qui, dans les sauvages dé-
 « serts, loin des travaux des hommes, féconde
 « les rochers arides, et fait fleurir la rose so-

« litaire, sans autre témoin de ses appas que
« l'œil du jour ?

« Est-ce toi qui arrêtes les torrens de la
« pluie et fermes les réservoirs de l'atmosphère
« épuisée, lorsque la terre ne voit plus ses veines
« entr'ouvertes par la sécheresse, ses monta-
« gnes dépouillées, ses plaines desséchées et
« noircies; mais que, reprenant une vie nou-
« velle, elle offre à l'œil une perspective variée
« de rivières brillantes, de plaines verdoyantes,
« de forêts couvertes de feuilles, de champs
« émaillés de fleurs, et que l'air est embaumé
« des plus doux parfums ?

« Es-tu jamais monté dans les magasins du
« nord, où je forme la grêle et les neiges, et
« tous ces trésors amassés par ma colère pour
« le jour de ma vengeance, où les nues ver-
« sent les orages et le trépas sur une terre
« coupable ? Quel est celui qui donne aux vents
« leurs ailes vigoureuses et ce souffle impé-
« tueux dont la terre est ébranlée ? Qui peut
« verser un déluge d'eaux du sein des cieux,
« effrayer la nature des sons majestueux du ton-
« nerre, lancer la foudre étincelante, lui mar-
« quer les lieux où elle doit tomber, et accom-
« pagner sa chute des feux du rapide éclair ?

« Ce n'est pas celui qui tremble à la vue de sa
« flèche enflammée, tombe de frayeur au bruit,
« et expire dans son éclair.

« Qui forma la masse étonnante de la co-
« mète et déposa sur l'azur des cieux sa queue
« flamboyante? Est-ce toi qui l'as suspendue
« dans ta colère : est-ce de toi qu'elle parle aux
« nations; et son éclat menaçant présage-t-il ta
« vengeance?

« Est-il sur la terre, celui dont la main tient
« les rênes qui guident les pas des astres dans
« les plaines de l'éther, règle leurs révolutions,
« dirige leur course, entretient leur éclat et
« leur force? Peux-tu arrêter l'influence des
« Pléiades, ou lorsqu'Orion étincelle du haut
« de sa sphère, ranimer l'univers engourdi,
« et dénouer les liens de glace qui enchaînent
« l'année? Qui enseigne à Masaroth à recon-
« naître son poste, et à Arcture en quels lieux
« il doit briller? La nuit et toutes ses étoiles
« sont à moi : j'en sème des milliers dans les
« cieux, et j'en garde d'autres milliers en ré-
« serve.

« Est-ce toi qui décides en quels lieux le
« jour doit naître, qui ouvres les rideaux de
« pourpre de l'aurore, qui éveilles le soleil,

« lui ordonnes de se lever et d'aller éclairer
« le monde? Est-ce toi qui l'as placé triom-
« phant sur un char de feu, et l'envoies par-
« courir sa vaste carrière? Est-ce toi qui lances
« les torrens de sa lumière assez loin pour que
« la terre éloignée nage dans ses rayons?

« Ton bras peut-il se mesurer contre le
« bras de Dieu? Ta voix a-t-elle comme la
« mienne la force du tonnerre? Peux-tu en-
« fermer dans ta main la masse des eaux de
« l'océan, lorsque la tempête soulève tous ses
« flots, et les lance furieux jusqu'au sein des
« nuages.

« Parais dans toute ta grandeur; rassemble
« toutes tes forces, déploie toute ta puissance,
« et d'un regard irrité ébranle les fondemens
« de l'univers. Envoie ta vengeance; dis-lui
« d'abaisser le vice triomphant; de renverser
« les tyrans de leur trône dans la poussière:
« quand tu auras fait ces preuves, alors j'a-
« vouerai que ta sûreté dépend de toi seul;
« que ton être t'appartient, et que tu peux te
« reposer sur ta force.

« Homme insensé! fantôme d'un moment,
« plus vain que l'ombre d'un songe; quels
« mondes as-tu créés; quelles créatures as-tu

« formées; quels insectes as-tu nourris, pour
« oser blâmer ton Dieu? Quand les jeunes
« corbeaux, pressés par la faim, demandent
« leur pâture, quel est celui qui entend leurs
« cris importuns, exauce leur prière et apaise
« leurs clameurs?

« Qui est-ce qui a pu étouffer dans le cœur
« de l'autruche la tendresse et l'inquiétude
« maternelle? Elle fuit; elle laisse ses œufs
« dispersés sur le sable, abandonnés à la merci
« du sort; il reçoivent la vie de l'influence des
« cieux; le soleil les adopte, les féconde, et
« les fait éclore à la chaleur de ses rayons. La
« mère insensible oublie que le pied du voya-
« geur peut écraser sa jeune famille, pendant
« qu'elle vole le long de la plaine, et qu'elle
« devance la course du cavalier?

« Tes mains ont-elle tissu la parure dont s'en-
« orgueillit le paon superbe? Quelle richesse
« dans les nuances que réfléchissent les ondes
« changeantes de son plumage, lorsqu'il étale
« toutes ses couleurs aux rayons du soleil,
« lorsque, plein de lui-même et fier de sa
« beauté, il déploie l'éventail de sa queue
« dorée, et s'avance à pas lents environné de
« sa gloire!

« Quel maître enseigne à l'hirondelle pré-
« voyante à distinguer la différence des saisons,
« et à trouver un été continu en changeant
« de ciel ? Dès que les nuages viennent attrister
« l'année, elle monte sur les vents, vole à tire
« d'aile vers le midi, et ne craint plus l'orage
« qu'elle laisse derrière elle. Au retour du prin-
« temps elle revient jouir de sa douceur, et
« suivant en liberté la marche du soleil, elle
« laisse l'homme emprisonné dans son climat,
« subir, sans pouvoir échapper, l'inclémence
« des saisons et la rigueur des hivers.

« Mais elle ne fait que ramper dans les
« cieux, bien au-dessous de l'espace où plane
« l'aigle superbe. Dans son vol infatigable,
« cette reine des airs se dérobe à la vue des
« mortels, et semble chercher l'astre du jour.
« Est-ce toi qui étends et soutiens à cette hau-
« teur le volume de ses vastes ailes ? Est-ce
« par ton ordre qu'elle vient se reposer sur la
« pointe des rochers inaccessibles ? Là seule et
« dominant sur l'étendue des plaines, ses yeux
« percent les espaces de l'air, et marquent d'un
« regard sa proie rampante sur la terre. Elle
« nourrit de sang ses jeunes aiglons, et s'éle-
« vant au-dessus des armées rangées en ba-

« taille, elle se réjouit à la vue du riche festin
« qu'elles lui préparent.

« As-tu réglé quel nombre de mois la chèvre
« des montagnes et la biche des forêts doivent
« porter leur fardeau maternel ? Courbées
« dans les douleurs, elles le déposent sur la
« terre. Leurs enfans, exempts des misères
« humaines, marchent sans appui dès leur
« naissance, et savent se nourrir sans se-
« cours étranger. Dès qu'ils sont nés, ils vi-
« vent, ils abandonnent le sein de leur mère ;
« sans autre guide que la nature, ils errent
« en liberté dans nos champs, bondissent sur
« le gazon, s'enfoncent dans les forêts, et vont
« d'eux-mêmes chercher un abri délicieux
« sous la fraîcheur de leur ombrage.

« Le bœuf sauvage, qui ne connaît de maître
« que moi, va-t-il mugir dans tes étables et te
« demander sa subsistance, soumettre au joug
« sa tête indocile, briser la terre endurcie de
« ton champ, et fumant de travaux et de
« sueur, tracer tes pénibles sillons ? Sa force
« te serait d'un grand secours ; ose donc l'a-
« border sans crainte, et l'assujettir à tes be-
« soins : ose le charger des travaux de l'année,
« lui ordonner d'apporter tes moissons dans

« tes greniers, et de décharger à ta porte les
« trésors de l'automne.

« As-tu dispensé le zèbre de la loi du travail?
« As-tu brisé ses liens pour l'envoyer libre
« errer au milieu des déserts, et s'égarer lui-
« même dans l'immense étendue de ses do-
« maines? C'est la main de la nature qui le
« nourrit avec magnificence, et fait croître sa
« nourriture sur la pente des montagnes. Il
« bondit sur leurs précipices, et paraît voler
« dans l'air : il voit les villes fumer dans l'éloi-
« gnement : fier du sentiment de sa liberté, il
« dédaigne l'attelage malheureux qui tremble
« sous la main menaçante de l'homme, et obéit
« en esclave à des rênes fragiles.

« Vois le cheval guerrier. As-tu tendu ses
« muscles, ses flancs robustes? Son âme in-
« domptable ne connaît point la crainte. Vois
« le feu jaillir de ses narines fumantes. Il se
« plaît à frapper la terre de son pied superbe,
« et se réjouit de sa force. La tête levée, il ap-
« pelle par ses hennissemens les combats éloi-
« gnés, et brûle de se précipiter au milieu du
« carnage. Il se rit du trépas, couvre son mors
« d'écume, et dans ses transports furieux il
« enfonce la terre. Comme son cœur s'enfle

« et s'agite à la vue de l'épée étincelante ;
« comme il s'avance fièrement sur la pointe
« des lances, tandis que ses yeux se fixent sur
« l'éclat du bouclier, et réfléchissent ses éclairs !
« Par un orgueil généreux, il étouffe le senti-
« ment de sa douleur, et se rend sensible au
« trait qui tremble dans ses flancs. Il répond
« par ses hennissemens aux sons éclatans de
« la trompette, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé
« de blessures, et son dernier soupir est le
« seul qu'il ait poussé.

« Vois la démarche encore plus fière du roi
« des animaux, lorsqu'il s'avance à pas lents
« dans sa majesté terrible. A son aspect, tout
« ce qui respire, fuit : sa présence dépeuple
« les forêts. Homme, est-ce à ta voix qu'il
« s'éveille, est-ce à toi que s'adressent ses ru-
« gissemens ? Prend-il sa nourriture dans tes
« mains ? Est-ce pour lui que tu bandes l'arc ;
« et lui jettes-tu sa proie aux bords de sa som-
« bre tanière ? Couché dans sa profondeur, au
« milieu de ses jeunes lionceaux, il respire le
« sang et attend l'occasion de détruire : ou bien,
« étendu sur des membres à demi dévorés, il
« passe le jour dans les ténèbres de son antre,
« et sommeille sur les débris de ses victimes.

« Mais dès que la lune blanchit les airs de sa
« pâle lumière, le père et les enfans commencent leur ronde terrible, battent leurs flancs
« de leur queue recourbée, et déchirent avec
« fureur le sein de la terre. Bientôt la forêt retentit des cris et des gémissemens des mourans.
« Ils égorgent, ils déchirent. Quand leur faim
« est assouvie, ils regagnent leur caverne, et
« le sang mêlé d'écume qui découle de leurs
« dents meurtrières marque la route de leur
« passage. Le berger fuit épouvanté, et frissonne
« en rencontrant les traces de leurs pieds empreintes dans la poussière. .

« Ne crains point le cheval que je fais vivre
« au milieu des eaux. Sa grandeur extraordinaire pourrait t'effrayer : mais son caractère
« est paisible et plein de douceur. Il ne fait
« sentir sa force et sa colère que pour repousser l'agresseur et venger son injure. Ce
« noble enfant des fleuves lève ses larges
« pieds et les pose sur le rivage pour aller se
« mêler et paître avec la foule des animaux.
« La terre tremble et s'enfonce sous ses pas.
« Vois quelle force unit et bande ses muscles.
« Le fer ne peut l'entamer, et toutes les avenues de sa vie sont fermées aux blessures ;

« sa queue en se dressant paraît un cèdre des
 « montagnes , et ses robustes ressorts ne se
 « relâchent jamais. Vaste édifice de chair , ses
 « ossemens solides et ses larges côtes sont
 « aussi durs que le bronze et l'acier. Sa dé-
 « marche pleine de majesté , et sa bouche
 « armée de défenses lui assurent l'empire des
 « montagnes et des bois. Les montagnes le
 « nourrissent. A la première vue de ce puis-
 « sant étranger, les animaux sont saisis d'ad-
 « miration et d'effroi. Sa douceur les rassure ;
 « ils osent s'approcher ; bannissant enfin toute
 « crainte, ils paissent avec respect à l'abri de
 « son ombre, et obéissent au signal de ses
 « yeux. Les marais sont la retraite où il va
 « chercher le frais dans la chaleur du jour.
 « Leurs joncs épais forment sa couche, et les
 « saules le couvrent de leur ombrage. Quand
 « la soif brûlante le conduit au bord du Jour-
 « dain , le torrent détourné coule dans ses
 « entrailles ; il n'en reste plus qu'un faible
 « ruisseau dont les ondes serpentent le long
 « de la plaine.

« Va sur les bords du Nil et de ses rives
 « fécondes, jette ta ligne au milieu de ses flots ;
 « suspends à ton hameçon le puissant croco-

« dile, et étends sur le sable sa longue masse :
« deviendra-t-il ton esclave ? T'avouera-t-il
« pour son maître ; et tremblera-t-il à ta me-
« nace ? Amusera-t-il tes loisirs de ses jeux ; et
« retenu par des lesses de soie, bondira-t-il
« autour de ses jeunes enfans ? Fera-t-il l'orne-
« ment de tes tables somptueuses, et la coupe
« remplie d'un jus enivrant tournera-t-elle au-
« tour de sa grosseur ? Les marchands se par-
« tageront-ils cette riche proie, et porteront-ils
« dans différens marchés ses membres divisés ?
« Quel acier peut pénétrer ses dures écailles ; et
« triompher de sa résistance ? Fuis, si tu aimes
« la vie ; n'irrite pas sa force indomptable : le
« plus brave se change en lâche en sa présence :
« le plus téméraire n'ose l'éveiller *quand* il som-
« meille : quel est donc le mortel qui osera se
« révolter contre moi ?

« Mais s'il se lève dans sa force ; s'il déploie
« sur les eaux sa longueur immense, quel est
« le guerrier intrépide qui l'a jamais dépouillé
« de son armure brillante, qui a jamais orné
« ses trophées d'une seule de ses écailles ? Quel
« mortel oserait en approcher ? Vois ses larges
« mâchoires ouvrir un abîme, et montrer deux
« armées de dents aiguës par la mort : quelle

« double rangée de glaives tranchans ! Quel
« gouffre ouvert au milieu d'elles ! Mesure
« avec ta lance la longueur des uns, avec ta
« sonde la profondeur de l'autre.

« Lorsqu'il respire, des tourbillons de fu-
« mée sortent comme d'une fournaise de ses
« vastes naseaux; et s'il est irrité, la mort
« roule en torrens de feu de sa gueule inflam-
« mée. La fureur des tempêtes et les mugisse-
« mens des flots, qui te remplissent d'épou-
« vante, sont un charme pour son oreille : son
« large dos est le trône de la force; ses mem-
« bres et ses muscles ne peuvent être désunis
« par aucune force humaine : ses nerfs sont
« des ressorts d'acier; son cœur est dur comme
« le diamant.

« Quand à son réveil il s'élève au dessus des
« flots, et que se dressant dans sa longueur, sa
« tête semble toucher aux nues, ses écailles,
« frappées des rayons du soleil, réfléchissent
« sur les collines une lumière fugitive. La ter-
« reur se répand au loin, et les mortels cons-
« ternés ne rougissent point d'avouer leur
« frayeur.

« En vain la mort l'attaque sous toutes les
« formes : son poitrail nu brave la flèche ai-

« lée, et le tranchant du glaive : la flèche rejailit ;
 « le glaive vole en éclats. Au milieu de la grêle
 « de traits qui pleuvent sur lui, environné de
 « sa force et renfermé en lui-même, il entend
 « sans s'alarmer le vain bruit des coups qui
 « retentissent sur lui : le sable est jonché de
 « flèches brisées : tranquille, il se rit des efforts
 « et des fureurs des hommes qui s'agitent et se
 « tourmentent vainement autour de sa masse
 « impénétrable.

« Quand il se joue sur les mers, les flots
 « bouillonnent ; le limon s'élève du fond des
 « sables et noircit la face des eaux : les vagues
 « affaissées sentent son passage : les traces d'é-
 « cume blanchissent le vert transparent de
 « l'onde ; et les matelots se montrent de loin
 « les lieux où la mort a passé.

« La terre ne porte point d'animal sem-
 « blable à lui : son espèce est la seule dans la
 « nature dont le cœur indomptable ne con-
 « naisse point le sentiment de la crainte. Dans
 « sa fureur, il roule ses yeux farouches, glacé
 « d'effroi les cœurs les plus intrépides, et règne
 « sur eux.

« Est-ce toi qui as enrichi l'âme de ses fa-
 « cultés merveilleuses, qui as allumé dans le

« sein de l'homme le flambeau de la raison , et
 « qui le fais briller de son plus grand éclat ,
 « lorsque le soleil et les astres sont plongés
 « dans la nuit ?

« Est-ce moi qui donne les biens ou qui les
 « reçois d'un autre ? As-tu jamais entendu
 « quelqu'un se vanter d'avoir été mon bienfai-
 « teur ? Les vallées fécondes sont chargées de
 « mes fruits : tous les troupeaux qui paissent
 « sur les coteaux sont à moi : les mers , la terre
 « et l'air m'appartiennent. Les étoiles et le soleil
 « sont la poussière que j'ai semée au-dessous
 « de mon trône ; et tu voudrais te mesurer avec
 « Je Créateur de l'univers , toi que le regard
 « d'une de mes créatures fait trembler ! Réponds
 « à ces questions. »

Ainsi parla le Tout-Puissant , et les cieux
 s'ébranlèrent au son de sa voix.

Job saisi d'effroi n'osait lever les yeux ; con-
 vaincu , il sentait sa faute , et d'un cœur rési-
 gné : « Grand Dieu , dit-il , rien n'est impos-
 « sible à ta volonté souveraine. Mon cœur est
 « nu devant tes regards , et tu lis toutes mes
 « pensées : mais tes desseins et tes décrets
 « merveilleux passent la portée de la faible
 « vue des mortels. J'avais souvent ouï parler

« de ta puissance; mais je ne t'avais jamais vu
« jusqu'à cette heure où ta présence m'a rem-
« pli de terreur. Couvert de honte, je vois le
« maître de ma vie, je me hais moi-même, et
« je t'abandonne mon âme. Pardonne à ma
« langue téméraire : elle n'aura jamais tant
« d'audace, et ma faiblesse ne tentera plus ta
« colère. Je condamne ma voix à un silence
« éternel, et le front dans la poussière, j'im-
« plore ta clémence. L'homme n'est pas fait
« pour t'interroger, mais pour t'adorer et se
« taire. »

ÉPITRE

A VOLTAIRE.

C'EST toi, Voltaire, qu'implore ma muse. Prenant son vol au-dessus des mers, elle quitte les contrées glacées qui l'ont vue naître, et te cherche dans les climats plus doux que ton génie éclaire. Elle sent sa faiblesse, elle veut s'étayer de ta grandeur, et cacher ses fautes dans l'éclat de ta gloire. Ne lui refuse pas une faveur qu'elle ne peut trouver dans sa patrie.

C'est à toi de porter le flambeau de l'histoire dans la nuit des siècles, d'étonner le nôtre par le récit des actions des héros, et d'agrandir les rois. Qui pourra comme toi étaler sur la scène leurs tragiques aventures ? C'est encore à toi qu'appartient la gloire d'emboucher la trompette épique, et d'en tirer des sons immortels : mais laisse-moi l'honneur de répéter sur ma harpe maritime les chants d'Arion. Sois le protecteur de mes vers, et ma muse, enchaînée à ta gloire, sera préservée du tombeau.

Quelle est, diras-tu, cette muse étrangère qui s'écarte de son île et vient briguer mon sourire? Voltaire, cette muse, quoique née dans d'autres climats, ne t'est point étrangère. Souviens-toi de celle dont les vers adoucirent l'arrêt trop sévère que tu prononças contre Milton, lorsque, mollement assis sur le duvet de Dorset, tu repoussais avec colère les fantômes de la mort et du péché, ces enfans de son génie, qui offensèrent ton goût délicat.

Souviens-toi de celui qui dessilla les yeux du censeur de Milton, te montra qu'une raison sage régla toujours la fougue de son imagination, et te fit presque avouer que son génie n'était pas aveugle comme ses yeux.

Mais qu'ils sont déjà loin de nous ces jours de nos disputes innocentes! Ils ont disparu pour ne jamais renaître, ces soleils qui éclairaient nos amusemens légers; hélas, nos cheveux alors n'étaient point blanchis par les années! Qu'il est près de nous le jour où nous oublierons tout deux, moi, la reconnaissance que je dois à mon protecteur, toi, la clef d'or dont la Prusse honora tes savantes mains!

Bientôt le présent dormira dans le silence, dans l'oubli profond ou dort le passé. Bientôt

s'évanouiront pour nous toutes les différences que nous mettions entre les menaces, et les faveurs des grands; entre la gloire des succès, et la honte des revers; entre la gaieté française et l'humeur mélancolique de l'Anglais.

Arrêtez-vous, momens rapides, arrêtez-vous. O mon ami, ils sont insensibles à nos cris. Le drame si court de notre vie tire à sa fin, et la toile s'ébranle déjà pour tomber: n'entends-tu pas le cri des années, et la voix de l'Éternel qui nous appelle?

Cette voix nous inspire bien d'autres pensées et bien d'autres désirs que ceux qui nous ont agités. Nous voici tous deux arrivés à un point de vue bien plus élevé. Que les objets que nous découvrons sont nouveaux! Un autre hat se présente à nos regards. Une ardeur nouvelle s'empare de notre âme: nous sentons naître une autre ambition; et de vains lauriers que le temps peut flétrir ne sont plus capables de nous satisfaire.

REVUE DE LA VIE.

L'HOMME ne peut se bien voir que dans l'image que lui réfléchit le passé. Tant qu'il est dans la chaleur de l'action, il ne peut juger sainement ni des autres, ni de lui-même. Les préjugés, les passions qu'excite la présence des objets qu'il a en vue, aveuglent sa raison; mais lorsqu'il est de sang-froid, et qu'il revient sur ce qu'il a fait, alors il est spectateur désintéressé, il souffre la vérité : ceux qui étaient ses rivaux ont cessé de l'être, et il peut prononcer avec impartialité sur lui-même et sur les autres,

La sagesse est le fruit de l'expérience : l'expérience s'acquiert non pas à force d'agir, mais à force de réfléchir sur ses actions. Une vie active répand les semences de la sagesse. Mais celui qui ne réfléchit point, n'en recueille point la moisson; il traîne le fardeau des années, perd sa vie, et ne s'aperçoit qu'il a vieilli que par ses infirmités, par la date de son extrait de baptême, et par le mépris du genre humain. Eh! quel bien reste au vieillard, s'il n'a pas acquis l'estime publique? Aucun.

Mon ami, nous sommes partis ensemble du même terme : séparés par les routes différentes que la fortune, plutôt que notre inclination, nous a fait prendre, nous avons parcouru notre carrière : maintenant nous approchons du but. Fatigués de notre long voyage, ne sentant plus l'aiguillon de l'ambition, à présent que la vitesse de nos esprits animaux s'est ralentie, nous n'aspérons qu'au repos. Dans cet état d'inaction et de loisir, il est utile, il est naturel de réfléchir sur le passé. Vois cette mer orageuse dont les vagues s'élancent jusqu'aux nues. Vois la surface de ce lac tranquille, où la feuille légère repose immobile. L'une est l'image du midi de notre âge, et l'autre de la soirée paisible de notre vie. La jeunesse est la saison de l'action : la vieillesse est celle de la réflexion. L'homme est un être aussi changeant que ces insectes dont nous admirons les métamorphoses variées. Au matin de sa vie il rampe : bientôt il essaie ses forces, il voltige. Il vole à son midi : le soir, engourdi et glacé, il se traîne dans les coins obscurs, s'y cache et s'y assoupit ; ou, s'il s'éveille par intervalles, voyant le peu d'espace qui reste devant lui, ses regards se tournent d'eux-

mêmes sur celui qu'il a traversé. Il passe la soirée de ses jours à se conter l'histoire de sa vie. Quelque stérile, quelque frivole que soit le fond de cette histoire, s'il en peut tirer quelque réflexion morale, c'est toujours de quoi lui donner quelque valeur, c'est de quoi s'aider à être plus sage pour l'avenir.

Et la matière ne peut jamais manquer d'être féconde: Que d'amitiés stériles, que de haines injustes, que de présomptions téméraires, que de lâches faiblesses, que de basses flatteries, que d'écarts indécens, que de projets insensés, que d'espérances vaines, que de ressources ignorées, que d'occasions échappées, que de maux et de biens perdus, que de bagatelles admirées, que de misères et d'infirmités peuvent être l'objet de nos méditations! Que d'ambition nous avons porté dans toutes nos liaisons, sans faire attention que nous pouvions nous donner nous-mêmes le bonheur que nous allions mendier chez les autres! Que de fois nous avons craint de nous ruiner par trop de générosité, sans songer que l'argent ne devient richesse que de l'instant où il s'échappe de nos mains pour aller servir à quelque prudent usage, et qu'il ne devient vrai-

ment notre bien qu'en se séparant de son maître! Avec quelle ardeur nous avons brigué l'estime des hommes, sans penser que leur estime seule, si celle de l'Être suprême n'est méritée, est la plus grande comme la plus ordinaire vanité de la vie! Comme il m'est démontré maintenant qu'il n'est rien de plus dangereux qu'une trop grande passion pour les applaudissemens des hommes, si ce n'est peut-être un mépris impudent de leur opinion!

Que je vois clairement tout l'excès de notre ignorance! Quelle folie de nous plaindre amèrement de nos besoins! C'était nous plaindre de la faculté d'être heureux : sans besoins, il n'est point de désirs; sans désirs, il n'est plus de jouissances; et sans jouissances il n'est plus de bonheur pour l'homme : car il n'y a point d'autre source du bonheur des êtres créés. Mais ce qui me prouve le plus notre faiblesse, c'est cet étrange ascendant que les désirs ont sur la raison. Combien de fois nous avons pris la violence de nos désirs pour la preuve infailible de la certitude du succès; tandis que les autres voyaient clairement que le succès nous était impossible? Si le désir nous aveugle à ce

point, il ne faut plus s'étonner que l'homme expirant se flatte encore de vivre. Nous sommes mûrs et flétris comme les feuilles jaunies de l'automne, que la plus légère haleine va détacher de la branche; et nous croyons tenir encore plus fortement à la vie, que le bouton naissant, et dans sa première verdure, ne tient à sa tige.

De tous les nœuds qui nous attachent à la vie, les plus doux et les plus forts sont ceux de l'amitié. Quand une fois la mort a coupé ces nœuds, quelle folie de vouloir en former de nouveaux, et de livrer encore à cette illusion nos cœurs désenchantés par le trépas de nos amis! Dans la revue de l'espace que j'ai parcouru, quels objets s'offrent plus fréquemment à mes yeux, que la multitude des trophées de la mort? Comme la cruelle triomphe! Que de tombeaux pressent le sein glacé des amis que nous pressions contre le nôtre, qui partageaient nos demeures, nos goûts, nos plaisirs et nos cœurs! Leurs épitaphes rassemblées formeraient presque un volume: qu'il serait instructif, s'il était bien lu! Ces leçons sont le legs le plus précieux que nos amis puissent nous laisser en mourant. Hélas! la sagesse

humaine n'est guère que le triste fruit de nos douleurs.

O mon ami, que notre course est rapide! Avec quelle vitesse les hommes se chassent successivement du théâtre de la vie! Où sont tous ces grands hommes, tous ces astres de l'espèce humaine qu'on voyait briller dans les routes diverses de la gloire et de la renommée, et dont l'éclat excitait notre émulation et notre jalousie? N'ont-ils pas passé aussi rapidement que passent sur la plaine les ombres fugitives du soleil inconstant du mois d'avril, ou le conte dont le vieillard charme les soirées d'hiver au coin de ses foyers? Ne les avons-nous pas vus s'éteindre l'un après l'autre dans l'éloignement, comme les faibles étincelles d'un feu allumé dans un amas de feuilles, et ne laisser après eux que des cendres? . . .

.....

Nous sommes jaloux de l'estime publique : mais nous ne voulons pas la payer ce qu'elle vaut. Nous espérons obtenir son amitié à meilleur compte; et en ne cherchant qu'elle, nous risquons souvent de perdre l'une et l'autre. Le monde est avare et réservé dans ses dons; il ne donne que ce qu'il ne peut refuser. Nous

ne pouvons le forcer à nous aimer, mais arrachons-lui son estime, et quand une fois nous nous en serons saisis, nous pourrons alors prétendre à son amour, et à un amour durable.

En réfléchissant sur ma vie passée, je trouve une sorte d'amitié vaine et passagère dont les hommes sont trop jaloux. Je parle de l'amitié des grands. Que j'étais insensé ! Pour de vaines marques de leur affection, je leur donnais en retour de l'amour véritable : mais je ne m'en repens pas ; je ne peux me repentir d'avoir été vertueux. Car, mon ami, il y a deux espèces de charité ; et il n'est pas aisé de décider laquelle est la plus méritoire.

La pitié a deux devoirs à remplir ; l'un nous oblige à aider le pauvre à vivre, l'autre à aider le riche à jouir. Les riches ont une peine de plus que les autres hommes, c'est celle de se voir trompés par leurs richesses, qui leur refusent constamment le bonheur qu'ils en attendaient. Qu'ils sont à plaindre ! Ils croyaient qu'en emplissant leurs bourses, la coupe du bonheur allait se remplir pour eux au même degré. Au reste, tout ce que m'apprennent ces riches si prodigues d'amour,

c'est qu'il est dangereux de creuser l'homme au-delà de sa surface : il est à craindre que notre indiscrete curiosité ne nous fasse perdre la bonne opinion que nous avons conçue d'eux. Beaucoup d'égards extérieurs, très-peu d'hommages du cœur, voilà ce qu'il faut dans la société. Toute ma vie m'apprend que la prétention à l'estime, quand elle est juste, est un droit sacré, mais que ce droit est bien rare. Quand l'estime est due, il faut la payer : si elle ne l'est pas, ce n'est pas une raison de retirer son amour : l'amour de tous les hommes sans distinction est un précepte qui nous est ordonné comme un antidote contre la maladie funeste du mépris réciproque. Malgré notre orgueil, il nous faut aimer les hommes avec tous leurs défauts et leurs faiblesses. Et ce n'est pas seulement devoir, c'est prudence. Autrement, de quel droit pourrions-nous exiger qu'on fût indulgent pour nos propres fautes ? Ce sont nos fautes qui nous éclairent sur celles des autres et nous commandent l'indulgence : car le plus souvent nos soupçons sur les sentimens intérieurs des autres hommes ne viennent que du parallèle secret que nous faisons d'eux et de nous au fond de

notre âme. Ce serait donc nous condamner, que de ne pas leur pardonner. Je remercie le ciel de cette pensée.

Voici une réflexion qui me déplaît, parce que je crains qu'elle ne me convienne : je trouve que les vieillards sont trop enclins à bien penser d'eux-mêmes ; non pas qu'ils soient plus prudents et plus soigneux d'éviter le vice ; mais parce que le vice les a abandonnés. Ils se croient vertueux, parce qu'ils n'ont plus les défauts des jeunes gens : ils prennent leur impuissance pour victoire ; ils triomphent de ce qu'ils n'ont pas combattu ni rencontré d'ennemi. On en voit d'autres qui, après une jeunesse sans reproche, semblent avoir attendu la vieillesse pour faire des folies. C'est le spectacle le plus digne de pitié. Il est des fautes naturellement attachées à chaque âge de la vie, comme à leur saison : celles-là méritent quelque tolérance ; mais des vices hors de saison sont une production monstrueuse qui n'est épargnée de personne.

Dès notre enfance, dans cet âge qu'il plaît d'appeler l'âge de l'innocence, nous n'étions pas entièrement irréprochables ; nos vices commençaient à naître : bientôt ils grandissent

en quelque sorte avec nous ; ils devancent les années et se développent plus rapidement que l'homme. Nous désirions bien la sagesse ; mais ce qu'elle eût rejeté, nous l'aimions de préférence : et ce qu'elle eût choisi, nous le remettions à un autre temps. Nous avons souvent querellé nos vices ; mais ces querelles ne vont jamais jusqu'à une rupture ouverte.



PENSÉES

SUR DIFFÉRENS SUJETS.

LA VIEILLESSE.

LE ciel nous favorise-t-il en nous laissant passer le terme ordinaire de la vie? Devons-nous nous applaudir de rester encore debout sur des jambes débiles et fatiguées de nous porter, après l'heure où le genre humain a coutume d'aller se reposer? Peut-être le ciel ne laisse-t-il vivre si long-temps que ceux qui le méritent le moins.

Le monde est usé pour le vieillard : le vieillard est usé pour le monde. Le monde le quitte, comme on voit les souris désertir une maison qui tombe en ruine. Si nous entendions nos intérêts, nous nous retirerions du monde, comme les abeilles quittent la fleur dont elles ont épuisé les sucs. Au lieu d'attrister les places publiques de notre présence importune et fâcheuse, renfermons-nous et de-

venons inaccessibles. Par amour-propre, il faut nous anéantir d'avance. Plus nous oublions notre âge, plus les autres le remarquent. Nous paraissions plus vieux encore aux yeux du jeune homme, quand nous voulons l'imiter.

A quoi bon chercher de nouveaux amis dans la vieillesse? La triste amitié que celle qui se forme aux bords de la tombe qui va l'engloutir! Quelle douceur y a-t-il dans les déplorables embrassemens de deux êtres qui vont périr? C'est se rendre la mort plus amère, et se préparer les douleurs d'une double séparation : celle de l'âme et du corps n'est pas plus cruelle. Vous prétendez en vain à l'amitié des jeunes gens. S'ils vous recherchent, c'est pour s'amuser de vous ; ou bien, ils s'adressent à vous comme à des tables chronologiques qui leur apprennent les dates des événemens du temps passé. Cherchez vos amis dans des vieillards de votre âge, ou désespérez d'en trouver.

L'espérance est le soutien de la vie. Elle fait des prodiges. Sans bonheur elle rend l'homme heureux. Les plaisirs de nos pro-

mières années étaient-ils quelque chose de plus réel que de vaines promesses de bonheur qu'elle nous faisait hardiment au nom du lendemain ? L'espérance meurt dans la vieillesse.

Comme la colombe de Noé, les vains désirs que le vieillard envoie hors de lui chercher le bonheur, ne trouvent point de lieu dans le monde où se reposer : il faut qu'ils rentrent dans son cœur.

Quand les infirmités chassent le monde loin de nous, ou que la maladie nous relegue dans notre demeure, ne pourrions-nous avoir le courage d'y rester seuls ? N'est-il pas temps de nous préparer à mourir, à soutenir l'entrevue de Dieu ? La sagesse ne peut ajouter un seul jour à notre vie ; mais elle peut en alléger le fardeau, et diminuer les terreurs de la mort.

Ne fût-ce que pour soutenir avec décence la dignité de la nature humaine, dont il ne convient pas d'exposer en public les faiblesses et la décadence, les vieillards devraient se cacher dans la retraite, s'en envelopper comme

d'un voile, et disparaître du monde avant de descendre dans la terre. Le vieillard décrépît ne peut plus, sans se compromettre, se familiariser trop avec le public. Quels liens d'intérêt ou de cœur peut-il avoir avec ceux qui sont dans la jeunesse ou dans la force de l'âge? Aucun; et dès-lors quelles douceurs peut-il trouver dans leur commerce? C'est vouloir, comme Mézence, unir les morts aux vivans.

Un vieillard qui se croit encore du monde, et faire partie de la société, est aussi ridicule qu'un homme, qui, après avoir fait débauche toute la journée, sort ivre sur le soir, voit le soleil à son couchant, et s' imagine qu'il se lève.

Le cadran ignore l'heure qu'il nous montre: ainsi le vieillard, par ses infirmités, montre à tous les autres, excepté à lui seul, à quelle heure en est la journée de sa vie. Un homme célèbre parmi les modernes tomba en démence dans sa vieillesse, et quand il passait devant une glace, il s'écriait d'un ton de pitié: « le pauvre vieillard! » Il ne savait pas que

c'était lui qu'il voyait. Voilà notre histoire.

Demandez aux billets funéraires ce que c'est que la vie humaine. La connaissance du monde nous fait aimer la retraite : l'expérience de la vie nous réconcilie avec le tombeau. Mon cœur est dégagé de ses liens, comme le vaisseau, qui, dès que le câble est coupé, ne demande plus qu'un heureux passage et un vent favorable; prêt à cingler vers le port d'où nul mortel ne revient, j'attends le signal du maître de mes jours. O toi, vieillard de mon âge, mon ami, mon parent (car il ne m'en reste plus de ceux que la nature m'avait donnés), viens dans mes bras : en quelque lieu que tu sois, je te serre contre mon sein. Les lieux ni la matière ne peuvent séparer les esprits : c'est en vain que de vastes mers roulent entre nous; nos âmes sont unies et se touchent. Je t'embrasse pour la dernière fois. Adieu : adieu pour des siècles.

LE PLAISIR.

LA nature nous offre une foule d'innocens plaisirs que nous pouvons goûter sans remords. Epicure aimait ses jardins; et ce goût

fut toujours celui des sages. En effet, que faut-il à l'homme pour le rendre heureux, que la réflexion et la paix? Ces deux biens sont les productions naturelles d'un jardin qu'on aime à cultiver. Comparez sa simple symétrie, sa culture, sa fécondité, la tranquillité dont on y jouit, au terrain sauvage, aride et épineux d'une campagne commune, vous aurez un emblème assez juste de l'homme de bien comparé à la multitude. Tout ce que nous voyons dans un jardin réveille notre reconnaissance pour l'Être suprême. C'est un paradis terrestre qui reste encore à l'homme vertueux.

Quel riche présent des cieux, que ces doux parfums que le zéphyr secoue du calice des fleurs et porte à nos sens! Quel charme pour la vue dans ce groupe de fleurs sur qui l'arc-en-ciel semble avoir versé toutes ses couleurs dans les douces pluies dont il les arrose! On n'y rencontre point d'objets qui portent dans l'âme le trouble des passions. Tout y instruit la raison : tout y charme le cœur et les sens. Mais pour les gens du monde, la tulipe est sans couleur, et la rose est sans odeur. Leur goût est mort à ces plaisirs simples : des goûts

violens et dépravés ont usé toute leur sensibilité; il ne leur en reste plus pour ces impressions douces. Comment en auraient-ils pour ces idées philosophiques, pour ces sentimens délicieux et purs qu'inspirent une promenade faite sur la verdure, le murmure d'un clair ruisseau, l'ombrage d'un berceau vert, la vue d'un fruit qui pend de sa branche abaissée, ou d'une fleur qui commence à s'élever sur sa tige?

L'ESPRIT.

N'ESPÉREZ pas plus convaincre un bel esprit par la force des raisons, que faire taire un écho, en augmentant le volume de la voix. L'un et l'autre auront toujours le dernier mot.

Quand l'esprit veut usurper le premier rang et jouer dans l'homme le rôle principal, c'est moins un talent qu'une folie qui mérite notre mépris ou notre pitié. Combien de gens seraient plus estimés, s'ils avaient un peu moins d'esprit?

LA MORT.

Nous avançons vers la tombe les yeux fermés, comme les Lacédémoniens allaient à leur lit dans les ténèbres.

Il est des vieillards qui, à l'âge de Nestor, sont encore galans comme Pâris : il en est qui voient du même œil un billet de spectacle et un billet d'enterrement, et le lisent avec la même sensation, qui s'amuse de l'appareil d'une pompe funèbre, et vont par passe-temps enterrer leur ami.

L'AMITIÉ.

L'AMITIÉ des méchants se forme dans les ténèbres, et craint de montrer au jour sa source impure : ainsi les fleuves d'Alphée et d'Aréthuse mêlent leurs eaux sous la terre, loin des yeux et de la lumière.

Celui qui n'a pas goûté les plaisirs d'un chaste amour, est encore à savoir tout le bonheur que peut donner une belle. Celui qui n'a jamais senti le charme d'une amitié franche et désintéressée, ignore tout le bon-

heur qu'un homme peut recevoir d'un autre homme.

Beaucoup de gens prennent des amis comme un joueur prend un jeu de cartes. Ils s'en servent tant qu'ils espèrent gagner. Quand leur partie est faite, ils les jettent au rebut, et en veulent de nouveaux qu'ils traitent de même.

LA BIENFAISANCE.

Les riches qui ont un cœur peuvent-ils engoutir tant de trésors dans des plaisirs frivoles, dont ils sont dégoûtés eux-mêmes, tandis qu'une multitude d'infortunés périssent de froid et de faim? Quand nous réformons nos maisons, et que nous visons à l'épargne, nous croyons devenir économes : nous ne faisons que contracter de nouvelles dettes avec les malheureux. Que d'arrérages nous laissons accumuler, dont nous leur devons compte ! Les malheureux ont à notre superflu un droit égal à celui que la loi nous donne sur les fermiers de nos revenus. Mais cette dette n'est pas une dette du jeu ; et l'on peut sans déshonneur se dispenser de l'acquitter.

LA CONSCIENCE.

L'ivresse de la prospérité étourdit l'homme : elle peut adoucir les remords et assoupir la conscience ; mais dans l'adversité , un mauvais cœur doit être un fardeau insupportable.

LA VANITÉ.

La vanité peut se rencontrer avec un bon naturel ; mais l'envie suppose toujours de la méchanceté dans le cœur.

LE LUXE.

Si nos ancêtres se levaient de leurs tombeaux et revenaient parmi nous , ils croiraient s'être rencontrés dans un jour de fête publique. Ils ne pourraient se persuader que toutes ces folies sont la maladie de tous les jours.

LA RELIGION.

AJOUTER à la révélation, sous prétexte de l'embellir et de la perfectionner, c'est faire comme cet empereur romain, qui fit ôter la tête de la statue de Jupiter, pour y placer la sienne.

Le ciel aveugle l'homme qu'il veut détruire.

La religion est la chaîne d'or qui unit la terre et les cieux.

LA VIE.

Si l'homme, en naissant, pouvait voir rassemblés en masse tous les maux qu'il souffre en détail le long de la vie, il la rejeterait avec horreur.

Tout homme peut sentir la folie de ses plaisirs passés; mais il faut être plus sage que Salomon pour apercevoir la folie des plaisirs qu'on se promet dans l'avenir.

EUSÈBE,

OU

LE RICHE VERTUEUX.

EUSÈBE a de l'esprit : il connaît l'art de varier les plaisirs de l'imagination et des sens : il a tous les goûts qui peuvent conduire au libertinage , et il sait s'arrêter. Eusèbe est riche , il est jeune , il est gai , il aime à dépenser ; voilà tout ce qu'il a de commun avec les riches ordinaires. Il fait servir ses richesses à ses vertus. Il accorde libéralement à la nature , à son rang , à ses devoirs , tout ce qu'ils exigent de lui ; mais il refuse tout au vice , au caprice , à la folie. Il a aussi ses amusemens ; sa vertu n'est point austère. La vue d'un bal ne lui fait point horreur ; il ne croit point que les cartes soient une invention du démon ; mais il choisit des récréations qui le délassent ; il connaît et prévient le moment où elles allaient le fatiguer ; il pense qu'il en est des plaisirs comme des gros livres , qui gagnent presque toujours à être abrégés.

Il a, comme les autres, ses parcs, ses jardins, ses grottes, ses cascades, ses statues, ses tableaux, mais il en sait mieux jouir ; non pas qu'ils soient plus beaux et d'un plus grand prix, mais parce que le maître vaut mieux. Ses tableaux ont des beautés qu'ils ne doivent point au pinceau du peintre ; si le marbre de ses statues s'anime et vit sous ses yeux, c'est la joie pure de son âme qui donne des grâces nouvelles au chef-d'œuvre de l'art, et qui lui fait découvrir dans la nature des beautés invisibles pour des yeux vulgaires. Tous les objets de l'imagination et des sens doivent à la bonté du cœur de l'homme la plus grande partie de leur effet et de leur charme : le soleil est le plus beau des objets qu'il fait voir et briller : ainsi la vertu rend les plaisirs plus piquans : elle est elle-même le plus grand de tous. Pour bien goûter les plaisirs du corps, il faut entretenir et cultiver les facultés de l'âme ; et une raison saine aide aux sens à jouir.

Eusèbe regarde une grande fortune comme une obligation de faire plus de bien. S'il fait bâtir un palais superbe, c'est moins pour satisfaire son orgueil que pour exercer sa bienfaisance : il compte avec joie tous les

malheureux qu'il nourrit en les occupant, et s'applaudit de pouvoir changer pour eux les pierres en pain. Il sent qu'ayant plus reçu du ciel, le public attend davantage de lui, et que s'il est plus grand que les autres, il doit être aussi plus vertueux. Ses richesses coulent dans le sein du malheureux par des canaux souterrains. Il cache au pauvre la main qui le nourrit. Invisible, elle ouvre les prisons, brise les fers de l'innocence, essuie les pleurs de l'infortuné; et ceux qu'elle oblige n'ont point à rougir devant un bienfaiteur qui se laisse ignorer. Il sait qu'on ne possède les grandeurs qu'à ses périls et risques; qu'elles dégradent l'homme, dès qu'elles ne l'élèvent pas; qu'en dépit de toutes les distinctions inventées par la vanité, le ciel égale le bonheur de toutes les conditions; que c'est en vain que les riches méchants ou inutiles se logent comme des dieux dans des temples superbes; qu'ils n'y seront point adorés, s'ils ne s'y montrent bienfaisans; et qu'ils n'y paraissent que des Dieux ridicules ou malfaisans, comme les singes ou les crocodiles de la superstitieuse Egypte. Les hommes ne sont heureux qu'à proportion de leur penchant à faire du bien; et la nature équitable récompense le

plus grand des devoirs par le plus grand des plaisirs.

Eusèbe aime les plaisirs ; mais cet amour est éclairé par sa raison. Il sait les choisir ; il en est qu'il accueille avec transport ; il en est qu'il n'admet qu'avec réserve : il rejette les autres avec horreur. Les plaisirs des hommes corrompus expirent dans la jouissance ; et ne laissent que des regrets dans leur mémoire ; les siens durent encore après la sensation , et le souvenir en est aussi doux que le sentiment.

EXTRAIT DU POÈME

INTITULÉ ¹

LA RÉSIGNATION.

JE vous écris du bord de ma tombe : la vieillesse m'assoupit sur ma plume; l'hiver de l'âge a glacé ma muse, et mes vers cessent de couler. Un nuage épais offusque ma vue. Ma main débile désobéit à mon désir et tremble en écrivant ce qu'elle écrit, et le soin de ma gloire m'oblige encore à l'effacer. Déjà la mort a appliqué sa dent meurtrière sur mon corps languissant. Que n'achève-t-elle sa victime? La cruelle épargne mes jours, et me condamne à vivre encore! Comme le patriarche

¹ Ce poème, adressé à une femme pour la consoler de la perte de son époux, a deux parties. Il ne laisse pas d'être long. L'auteur le composa en 1762, trois ans avant sa mort. C'est le dernier ouvrage qu'il ait livré au public. Le journal anglais, appelé la *Revue du mois*, dit que c'est la plus mauvaise de toutes ses productions; et le journal anglais a raison. L'extrait que j'en donne ici est tout ce que j'y ai trouvé qui pût ne pas être tout-à-fait indigne d'être traduit.

Noé, qui vit périr un monde et un autre succéder, j'ai vu le monde où j'étais né changer sous mes yeux ; mais le nouveau n'a pas plus de charmes pour moi.

L'homme qui a du courage arrache au malheur ce masque effrayant dont il nous épouvante.

Voilà que j'ai besoin moi-même de consolation, au moment où j'essayais de vous consoler. O nouvelle funeste ! ô Richardson ¹, depuis long-temps chéri de moi ! Mais je me suis défendu le chagrin et les pleurs. Ah ! puis-je étouffer mes soupirs en perdant un tel ami ? Grand Dieu, secoure ma faiblesse, et que cette larme qui tombe épuise toute ma douleur ! Hélas, combien de fois il m'a consolé dans mes chagrins ! Combien de fois son génie éclaira mes écrits, et sut embellir jusqu'à mes fautes ! Qui connut mieux que lui l'art heureux d'émouvoir nos passions, et de lire dans l'âme des belles ! La nature lui fit don à sa naissance de la clef du cœur humain. Mais je ne le crois point perdu pour moi. Des mondes

¹ L'auteur écrivait ce poème, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de M. Richardson, son ami.

éloignés qui nous séparent, nous nous entendons encore.

Laissons le ciel choisir pour nous les événements de notre vie : son choix est plus sûr que le nôtre. Interrogeons le passé : combien de fois n'avons-nous pas rencontré nos malheurs dans le succès même de nos désirs ? Combien de fois aussi nous avons gémi sur des événements qui ont fait notre plus grand avantage ?

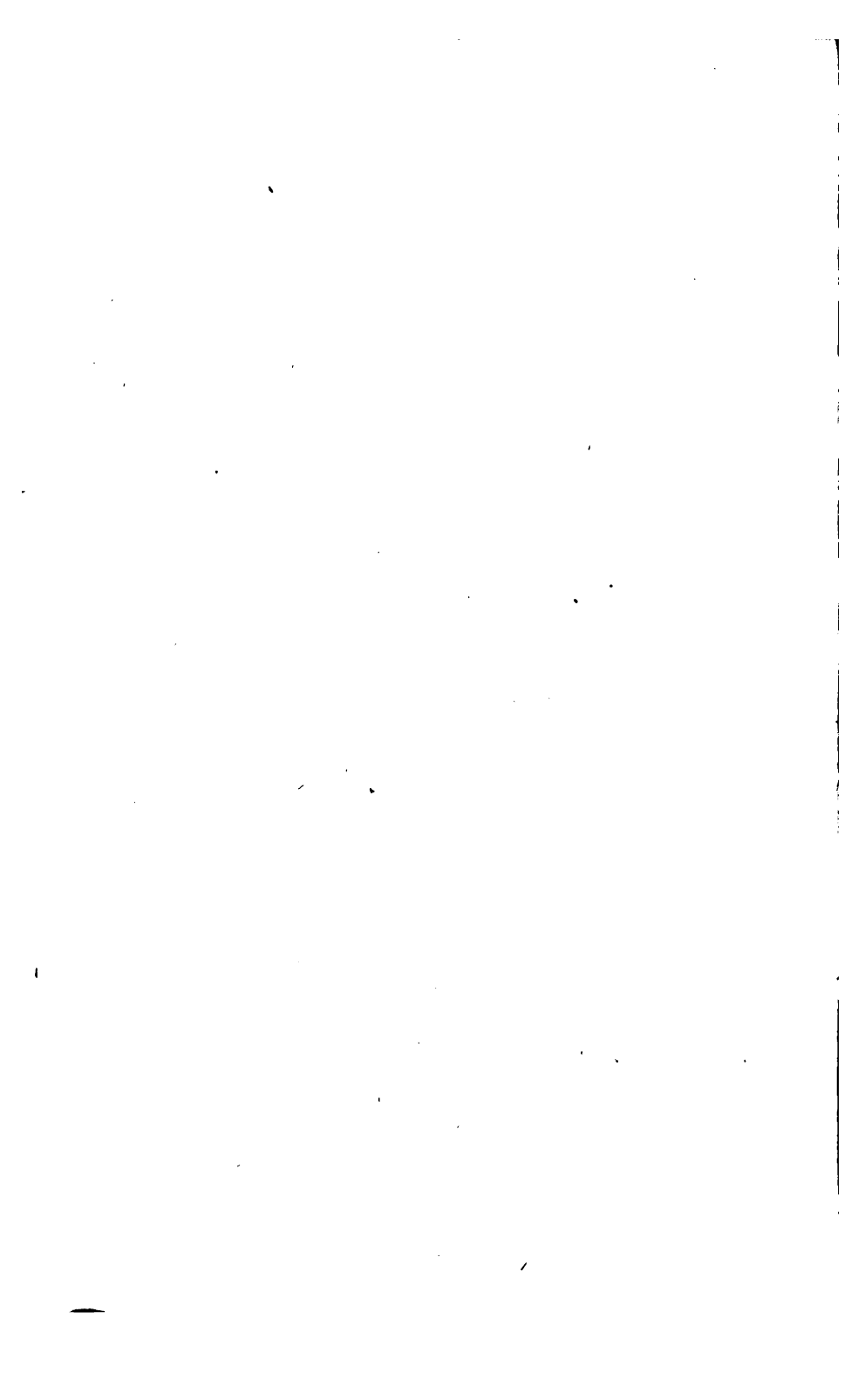
Quand nous sommes vieux, notre gloire alors est d'être ignorés, et l'oubli des hommes fait notre éloge. Le sage imite les fleurs qui épanouissent tous leurs trésors au midi du jour, et se referment sur le soir.

Vouloir juger, par le peu que nous connaissons, de la grandeur du pouvoir ou de l'amour de l'Être suprême, c'est interroger une goutte d'eau sur la profondeur de l'Océan, un grain de sable sur l'étendue de ses rivages.

L'homme sans vertu est un homme mort : fût-il roi, sa robe royale n'est qu'un drap funéraire sous lequel il est enseveli.

J'écris encore dans un âge où nul mortel n'ose écrire. Mais il est grand temps que je finisse aussi ; et je ne dois plus rien écrire qu'une épitaphe pour mon tombeau.

LES
TOMBEAUX D'HERVEY.



NOTICE SUR HERVEY.

JAMES HERVEY, contemporain d'Young, et l'un de ses plus célèbres imitateurs, naquit à Hardington, en Angleterre, en 1714. Après des progrès rapides dans les langues vivantes, il prit les ordres et succéda à son père dans la cure de Weston-Favel, village de la province de Northampton. Devenu père lui-même d'une nombreuse famille, il consacra tous ses instans aux augustes mais obscures fonctions de son état, et il serait mort inconnu, sans quelques ouvrages qui attirèrent sur lui l'attention de ses compatriotes. Ce sont ses talens qui ont sauvé de l'oubli ses vertus évangéliques. Tandis que l'Angleterre admirait ses *Méditations*, lui dans sa retraite distribuait aux pauvres les sommes considérables qu'il en retirait.

Si Hervey n'a pas tout le feu et le génie d'Young, il s'en fait bien qu'il soit dénué d'imagination, de sentiment et même d'énergie. Ses *Tombeaux* respirent une sensibilité douce qui pénètre et attendrit par degrés. De temps en temps il lui échappe des mouvemens et des traits sublimes. Plus généralement, c'est un charme invincible et naturel qui attire l'âme du lecteur à la suite de la sienne. Aussi, plus d'une mère, plus d'un fils, lui paieront le tribut de leurs larmes.

Ses *Méditations* sur divers sujets, le plus célèbre de ses ouvrages, sont d'un genre beaucoup moins grave que les *Tombeaux*. Elles ont de l'élévation, de la douceur, et obtinrent un succès prodigieux en Angleterre.

Ces deux ouvrages sont ici en abrégé. Sans vouloir rabaisser le mérite de certains morceaux, on n'a pas jugé convenable de les laisser subsister. A quoi bon, par exemple, conserver des passages dévots et une foule de citations de la Bible? Nous possédons assez de livres édifiants et pieux sans avoir besoin d'en emprunter aux protestans. Il faut souvent rendre aux auteurs anglais le service de corriger leur abondance : les pertes les enrichissent, et la traduction devient quelquefois pour leurs ouvrages un miroir qui recueille et concentre dans un foyer brûlant mille traits de lumières qui, auparavant dispersés et enveloppés de nuages, restaient sans chaleur et sans effet.

Hervey s'éteignit à l'âge de quarante-cinq ans, emportant au tombeau les regrets de sa famille et des nombreux indigens dont il avait été le soutien et la consolation.

LES TOMBEAUX D'HERVEY.

Plurima mortis imago.

VIRGIL.

JE voyageais sans affaires dans la province de Cornouaille : ma route me conduisit dans un de ses villages les plus peuplés, et je m'y arrêtai.

Il est dans la vie certains jours où l'homme sent plus de penchant pour méditer que pour agir. Nous étions dans la saison de l'automne, saison qui excite à la rêverie, et qui plus que les autres porte les âmes sensibles à la douce mélancolie. La beauté extérieure de l'église avait attiré mes regards; cette disposition de mon âme y conduisit mes pas.

Ses portes, comme celle des cieux, étaient ouvertes à tout le monde, et ne refusaient personne. J'entre, et bientôt sous ces voûtes sombres, dans leur paix profonde, mon âme se remplit d'une foule de pensées sérieuses et

teintes d'une tristesse qui avait sa douceur; je me plongeai dans la méditation.

Son vaisseau était antique. Que de siècles écoulés déjà, depuis que les mains qui l'ont bâti sont en poussière! Il s'élevait au milieu d'un cimetière vaste, isolé, loin du tumulte et du bruit. L'édifice était spacieux et d'une belle structure; tout son ensemble respirait une noble simplicité. Un rang de colonnes régulières partageait sa longueur, et soutenait sa voûte avec majesté. La lumière, affaiblie dans son passage, n'introduisait qu'un demi-jour qui donnait aux objets un air plus grave et plus sérieux. Le silence, la solitude du lieu, redoublaient mon émotion, et rendaient son aspect plus solennel et plus auguste. Une terreur religieuse s'emparait insensiblement de mon âme. A mesure que j'avais morne et pensif dans sa profondeur, je sentais dans mon cœur toutes mes passions se calmer et s'éteindre; je voyais les riantes images du monde s'effacer de ma mémoire, comme les songes légers à l'instant du réveil.

Je me prosterne, j'adore l'éternelle majesté qui remplit l'immensité des cieux, et que ne peut enfermer l'enceinte des temples que nos

faibles mains élèvent sur la terre... Ensuite, mes regards tombèrent sur une inscription que grava sans doute l'architecte qui, satisfait d'avoir conduit son ouvrage à sa perfection, en exprima sur la pierre sa reconnaissance.

Oh! que la reconnaissance est estimable, surtout quand elle a pour objet le bienfaiteur suprême! c'est le sentiment le plus pur qui puisse entrer dans le cœur de l'homme; c'est le principe le plus noble qu'il puisse donner à ses actions. Le repentir suppose le crime, la prière marque l'impuissance; mais la reconnaissance est une vertu désintéressée, généreuse, céleste. Oui, ce sentiment sublime est le seul qui suive l'homme dans les cieux, où il n'y a plus ni pardon ni grâces à demander.

Un objet plus sérieux s'empara bientôt de toute mon attention. J'aperçois le pavé du temple couvert d'un bout à l'autre de caractères et d'épithètes pressées. Je crus voir en ce moment déployé devant moi le terrible rouleau d'Ézéchiël, dont les pages lugubres ne renfermaient que deuil, lamentations et malheurs. Ces fatales écritures importunaient mes yeux,

et semblaient les solliciter de lire leur muet langage. Eh! que veulent-ils m'apprendre, ces tristes interprètes? Hélas! ils veulent me dire que sous leur étroite surface furent déposées quelques portions d'argile, qui, maintenant insensibles, mais autrefois animées, eurent le mouvement, la vie et la parole. « Nous sommes « chargées, me disent-elles, d'en conserver les « noms. Sans nous, sans cette pierre fidèle « qui parle d'eux encore, leurs noms et leur « mémoire seraient déjà tombés dans un oubli « éternel. »

Grand Dieu! me dis-je alors à moi-même, dans quelle position me trouvé-je! Autour de moi la majesté du Créateur! Sous mes pieds les ossemens de mes semblables! C'est bien en ce moment que je peux m'écrier : Oh! que ce lieu est auguste et terrible! C'est bien ici qu'il convient à l'homme d'être sérieux, et de tenir son âme ouverte aux inspirations de la sagesse! Mortels; c'est sur les tombeaux qu'il faut venir étudier ce qu'il vous importe de connaître. Au milieu d'un monde bruyant et du tumulte des affaires, vous ne pouvez entendre cette grande leçon. Venez dans ces demeures silencieuses, et votre âme, alors tranquille,

sera frappée de la voix qui s'élève du fond de ces urnes. C'est ici que le plus grand des maîtres, le tombeau, tient son école de vérité. Viens donc, attention calme, viens recueillir mes pensées. Et toi, esprit céleste, éclaire mon âme d'un de tes rayons, afin que je lise utilement ces pages instructives, et que j'apprenne à mourir.

En examinant ce dépôt de la mort, j'y vois l'amas d'une foule d'hommes entassés pêle-mêle sans distinction et sans ordre. Comme ils dorment ensemble, tous en paix, tous amis ! Ni le rang, ni la place ne sont plus disputés dans cette maison de deuil. Nul n'y paraît empressé d'être salué le premier, et la poussière de l'homme du peuple est sans respect pour la poussière des grands. Le vieillard plein d'années et d'expérience, qui vivant était regardé comme l'oracle de son siècle, ne se plaint point d'être étendu aux pieds d'un enfant. Ici le serviteur et le maître portent la même livrée; ici l'indigent repose d'un sommeil aussi doux que le plus riche propriétaire. Une tombe de gazon pour le pauvre; un sépulcre de pierre, orné de vaines figures, pour le riche, voilà tout ce qui les distingue.

Pourquoi donc, me disaient mes pensées, pourquoi faire tant de bruit pour la supériorité ou la préséance, puisque la mort doit si tôt nous rendre tous égaux ? Pourquoi chercher à nous élever en abaissant les autres, puisque, dans peu de jours, nous serons tous rangés de niveau dans la tombe, et ne formant qu'une même poussière ? Ah ! puisse cette réflexion humilier mon orgueil, et l'abaisser aussi bas que le sera dans peu ma demeure !

Sans doute parmi ces débris confus de l'humanité, il se trouve des hommes qui vécurent ennemis. La mort, cet arbitre qui juge sans appel, a étendu sa main sur les deux parties, et a terminé les querelles de la vie. Le tombeau les a réconciliés. Peut-être que leurs ossemens, à mesure que le temps les brise et les dissout, se rapprochent, s'embrassent et mêlent ensemble leur poussière. Oh ! puissions-nous apprendre de ces cendres réconciliées à ne pas éterniser le souvenir des injures, à calmer la fièvre de nos ressentimens, et à étouffer tout esprit de vengeance ! Ah ! que ne voit-on régner parmi les vivans cette union, cette paix, qui règnent dans la société des morts !

Mais quel est celui que couvre cette pierre dont la blancheur pure paraît être l'emblème de l'innocence? Approchons. C'est un enfant qui reçut et rendit presque au même instant son âme tendre et fugitive. Il n'a point connu la peine et la douleur; il ne s'est arrêté qu'un moment aux portes de la vie, et aussitôt il a dit un adieu rapide au temps et à la terre, et s'est élancé du berceau dans la tombe. Qu'a-t-il donc entrevu dans notre monde de si rebutant et de si insupportable, pour en sortir si brusquement? serait-ce que ce jeune étranger, lorsqu'il goûta la vie, trouva la coupe trop amère, et, détournant la tête, refusa d'en boire davantage? Dégouté par ce premier essai, il aura fui du monde pour se sauver dans la paix du tombeau, qui lui sembla plus douce et plus tranquille.

Heureux et rapide passager, à peine tu quittas le rivage, que tu te vis entrer dans le port! Plus que toi pourtant ils méritent d'être heureux, ceux qui ont surmonté les flots et les tempêtes d'un long et dangereux trajet, qui ont soulagé dans la route les compagnons de leurs travaux, et laissé l'exemple de leur courage aux voyageurs qui les suivent.

Mais n'en sois point jaloux. Novice accepté sans avoir subi d'épreuve, tu fus exempté de sentir la plus légère atteinte de tous ces maux dont sont accablés tes parens qui te survivent. Heureux enfant, tu ne les as point connus, ces maux cruels qui arrachent de fréquens soupirs au courage le plus constant ! Tu n'as point senti ces traits déchirans que laissent si souvent dans nos cœurs les plus doux plaisirs, alors qu'ils expirent.

Tristes parens, quittez ce deuil, et séchez vos pleurs. Pourquoi vous affliger de ce que votre enfant est couronné par la victoire, avant même d'avoir combattu ? Peut-être que le suprême Arbitre des événemens prévoyait dans l'avenir quelque piège inévitable où succomberait sa jeunesse, ou qu'il a voulu le sauver de quelque affreux revers que lui réservait la vie. Pourquoi vous plaindre de sa tendre prévoyance ? Que lui reprochez-vous ? C'est une jeune fleur qu'il a pris soin de renfermer dans la serre et de sauver, avant que le tonnerre commençât à gronder, et que la saison des orages fût arrivée. Ah ! souvenez-vous que cet enfant si cher n'est pas perdu, mais qu'il est seulement soustrait au mal futur.

Et nous, qui sommes condamnés à supporter le poids du jour et de la chaleur, ne soyons pas découragés ; songeons qu'il est plus glorieux d'être entrés dans la lice, et qu'un combat plus long donne un plus grand prix à la victoire. Le maître qui doit nous payer nos travaux sait les apprécier. Remplissons notre tâche, et reposons-nous sur lui du salaire.

Ici sont ensevelis les délices d'une mère passionnée, et l'espoir évanoui d'un tendre père. Ce jeune homme croissait heureusement, comme une plante arrosée avec soin. Mais lorsque le cèdre altier commence à alonger sa cime, dans l'âge où il allait devenir l'orgueil de la forêt et le roi des arbres qui l'environnaient, la hache, hélas ! s'attache à sa racine. Le coup fatal est porté ; il tombe, et ses rameaux superbes sont étendus et souillés dans la poussière. Ainsi tomba ce jeune homme au printemps de ses jours, entraînant dans sa chute et les flatteuses espérances d'un père, et les projets ambitieux de la mère qui le porta dans son sein.

Ah ! ce dut être un spectacle déchirant , de voir ces tristes parens conduire au tombeau le corps inanimé de leur fils ! Il me semble que je les vois encore abîmés dans la tristesse , debout sur les bords de cette tombe , immobiles et ressemblant à des statues qui versent des pleurs. Oh ! quels énergiques tableaux de douleurs ! Non , ce n'est point une illusion , je suis mêlé dans la foule qui suit ce convoi funèbre ; j'entends les cris de cette mère désolée ; j'entends ses derniers adieux à ce fils tant chéri d'elle. Tandis que la triste cérémonie s'achève , je la vois muette et stupide , appuyée , abandonnée dans les bras de l'époux qui partage ses maux. Mais bientôt son cœur ne peut plus soutenir le poids qui l'opprime. Ce silence la tue ; la tendresse l'entraîne au bord de la tombe ; toute son âme est dans ses yeux ; elle plonge ses regards sur le cercueil. Penchée sur la fosse , elle veut voir encore une fois son fils , avant que la tombe se ferme sur lui ; elle le voit , et s'écrie , dans des accens qu'interrompent mille fois ses sanglots : « Adieu , mon fils ! mon fils ! mon cher enfant ! Ah ! plût à Dieu que je fusse morte au lieu de toi ! Cher fils , adieu ; adieu pour ja-

« mais avec toi tout mon bonheur sur la terre.
« Rien ne pourra me consoler; j'irai pleurant
« tous les jours de ma vie, jusqu'à ce que la
« douleur m'entraîne dans la tombe. »

Pères et mères, si vous aimez vos enfans, si vos entrailles s'émeuvent à la vue de ces gages de vos tendresses conjugales, je vous en conjure, n'épargnez rien pour les former à la vertu. Alors, s'ils vivent, vous goûterez de la joie, et vous ne resterez point sans consolations, s'il vous faut les perdre. Si la durée de leurs jours est prolongée, ils seront l'appui de votre vieillesse, et leur société sera comme un laume qui adoucira l'amertume de vos derniers ans. Si la mort tranche le fil de leur vie, vous pourrez sans désespoir les confier à la terre, et vous remporterez l'espérance de les revoir un jour heureux et immortels.

Ah! je sens avec vous combien il est cruel pour une mère de se voir séparée d'un fils qui tenait à son cœur par tous les liens les plus tendres, d'un fils qu'elle avait tant de fois pressé de ses bras caressans, qui faisait le plaisir de ses yeux, et le soutien de sa famille, de le voir tout à coup arraché de son sein, et précipité dès sa jeunesse dans l'affreux séjour de la mort.

Voici un monument qui m'annonce un événement bien tragique. Quatre figures, dans l'attitude de la douleur, l'air morne et chagrin, penchent sur la tombe leurs têtes affligées. Il n'est pas possible de les contempler sans que la tristesse qui respire sur ces marbres insensibles ne se communique au cœur. Lisons... Hélas! c'est un jeune homme de vingt-huit ans. Dans la vigueur de la santé, dans la force de la jeunesse, une mort soudaine l'a terrassé. Ah! sans doute il était loin de songer alors que son heure fatale fût si proche. Et en effet, qui eût pu soupçonner que cet astre brillant dût s'éclipser pour jamais au milieu de sa course? Il avait la démarche de la force, le visage fleuri de la santé; tout annonçait aux yeux des mortels le présage certain d'une longue suite d'années. Lui-même il envisageait avec complaisance la longue perspective des plaisirs qui allaient se succéder pour lui sur la terre, lorsqu'un coup inattendu l'écrase comme le frêle vermisseau qui meurt entre nos doigts.

O désespoir! il touchait à son heure nuptiale. Plein de l'idée de son bonheur, son cœur

disait, en soupirant d'amour : « Encore quelques jours, et je vais posséder l'objet de mes vœux. Je pourrai dire enfin, elle est à moi la beauté qui me charme : je pourrai jouir en elle de tout ce que mon cœur désire. »

Si dans le délire où l'égarait ce songe enchanteur, un ami fidèle lui eût seulement montré le tombeau de loin, lui eût parlé du terme où tout finit, qu'il eût été choqué de sa réflexion importune, qu'il eût trouvé sa voix sinistre ! Eh bien, tandis qu'il sentait ses veines animées de tout le feu de la vie, que sa tête était enivrée des illusion d'une félicité imaginaire, il chancelait sur le bord de l'abîme : il fait un pas de plus dans l'avenir, il y tombe ! O vicissitude affreuse ! la fête de ses noces s'est changée en lugubres funérailles ! O infortune à jamais déplorable ! faire naufrage au port, périr à la vue du bonheur ! Quel monument frappant j'ai là sous mes yeux de l'humaine fragilité ! O vous que la jeunesse enivre, et qui vivez sans soin de l'avenir, approchez, lisez cette date, et ne vous répondez plus du lendemain.

Tandis que sa jeune épouse préparait le lit nuptial, qu'elle formait de ses plus riches pa-

rures, qu'elle arrangeait de ses mains le duvet où son bien-aimé devait reposer sa tête, l'impitoyable mort... Ah! ne vous fiez point à la jeunesse, à la santé : il n'est de certain et d'immuable que le Dieu qui ne change point : la mort lui préparait un autre lit dans la terre : c'est à celui-là qu'il est porté, non pas au milieu d'un cortège d'amis joyeux et folâtres, mais dans un froid cercueil, suivi d'une longue file de visages en deuil et dans un morne silence : c'est dans ce lit de terre qu'il doit passer seul une longue, une éternelle nuit!

Peut-être qu'en ce moment sa jeune amante achève sa parure, dans l'attente de son bien-aimé; peut-être que dans l'impatience dont son cœur est pressé, elle porte sur la plaine des regards inquiets, murmure de ses lenteurs, et s'étonne de ne pas voir son char voler vers elle. Elle est loin de penser que son amant n'a plus rien de commun avec les choses de la terre, et qu'il ne lui reste pas même un souvenir de sa tendre Lucinde. Va, vierge infortunée et cruellement déçue, va pleurer l'instabilité des choses humaines; apprends à ton cœur à n'aspirer désormais qu'après des biens immuables et sûrs. Ton aimable, ton cher Fidelio dort

maintenant dans d'autres embrassemens ; il ne sera point amoureusement pressé de tes bras ; il est étreint des bras glacés de la mort, dans l'oubli, dans l'éternel oubli de ce monde et de toi.

A ce spectacle, l'homme est tenté d'élever la voix, d'insulter la mort de ses cris, et de reprocher à ce tyran sa cruauté bizarre. Elle se plaît à renverser l'ordre de la nature ; et lorsqu'elle cherche des victimes, elle se fait un jeu barbare de prendre par la fin le registre des vivans. La cruelle passera, la faux suspendue et sans frapper, sur la couche d'un vieillard décrépît qu'elle y laisse languir, pour courir moissonner l'enfance qui ne fait que d'éclorre à la vie, la jeunesse dans sa fleur épanouie, l'adulte dans la vigueur et la pleine maturité de l'âge.

« O enfans des hommes, au milieu de la vie,
« vous êtes dans la mort ; nul ne peut échapper
« à ses coups. Soudain et rapide comme la
« foudre, le trait nous atteint et nous renverse
« en un clin d'œil. Il n'est point d'autre sûreté
« que d'être toujours prêts ; nul ne peut de-
« viner la victime qui sera frappée la première.
« Encore une fois, soyez toujours prêts. » O

avertissement terrible! il me semble l'entendre retentir de tombe en tombe comme un tonnerre, et porter l'effroi dans mon âme.

Eh! voici encore un tombeau qui me le répète. C'est un homme enlevé de la vie, sans qu'il ait eu le loisir de prendre congé de ses amis, étonnés de pleurer sa mort imprévue. Cet infortuné fut tué par un coup du hasard.

Un coup du hasard! Mortels aveugles, ce coup est parti d'une main bien sûre, mais invisible. C'est Dieu qui conduit ce que vous appelez hasard. Rien n'arrive par l'effet d'une aveugle fatalité; il n'est point d'événemens que n'ait prévus, que n'ait fait naître la sagesse éternelle. Le Dieu qu'entourent les messagers de la mort signe l'ordre, et l'envoie exécuter. L'accident qui nous semble fortuit n'est que l'agent de ses décrets suprêmes. Un homme bande l'arc, et tire une flèche à l'aventure, disait le monarque impie qui en fut atteint et blessé à mort. Il le croyait; il se trompait. Nous ne voyons que l'événement, et le Dieu qui en est l'auteur se dérobe à nos yeux. Doctrine consolante qui doit sécher les pleurs que nous

versons sur la perte de nos amis, qui doit aussi nous inspirer une calme intrépidité au milieu des plus grands périls.

Qu'il est court le passage du temps à l'éternité ! Le pauvre Chrémile ! hélas ! je m'en souviens encore ; il se lève d'une table de jeu, et il tombe dans la nuit de la mort. Hier, Corinne se livrait à la joie dans un bal brillant ; sa gaité folâtre animait toute l'assemblée ; ses grâces et sa parure charmaient tous les yeux ; aujourd'hui, pâle et défigurée, son corps est étendu sans mouvement dans un cercueil, et va grossir la poussière des morts. Le jeune Attieus ne vivait que dans l'espoir de jouir du palais qu'il venait de faire construire ; impatient de s'y voir établi, il hâtait la fin de l'ouvrage ; il n'en jouira pas une heure ! Le plus beau jour en éclaire les superbes appartemens ; mais les yeux du maître sont déjà fermés à la lumière. Il n'ira point rêver sous l'ombrage de ses jardins si magnifiquement plantés ; il est descendu dans les sombres vallées de la mort.

Tandis que je médite au milieu de ces tombeaux, une foule de mortels périssent en cet instant d'une mort aussi tragique. L'œil de l'Être qui plonge sur ce globe, et d'un regard

embrasse tous ses habitans, y voit à cette heure même une foule de désastres et de deuils ! L'un sans vie tombe de son siège, et ne répond plus aux cris de ses parens consternés. L'autre expire sous l'arbre même où il était venu se reposer et jouir de la vue d'un paysage agréable. D'autres sont frappés, retournant pleins d'impatience et de joie dans leur patrie, dans leurs foyers, qu'ils ne reverront plus. Ceux-là sont arrêtés avec le gain de l'injustice entre les mains ; ceux-ci dans l'acte même de la débauche ou de la cruauté.

Ah ! quelle foule de dangers et d'écueils imprévus, inévitables, assiègent notre frêle existence ? Un coursier fougueux renverse son cavalier, et l'écrase sur la pierre. Un édifice s'écroule, et ensevelit les passans sous ses ruines ; une ardoise fatale se détache du toit, tombe et nous tue. L'atome le plus léger peut détruire la constitution la plus robuste : que dis-je ? la mort est dans l'air que nous respirons, dans l'aliment qui nous nourrit, dans le sang qui nous anime. Le repos nous est mortel comme le travail ; nous périssons d'abondance comme de besoin ; partout la mort s'insinue et circule dans les sources mêmes de la vie.

Et toi aussi, infortunée Sophronie, que je trouve ici!... Le marbre noir dont ce pilier est revêtu m'apprend qu'on déposa dans ce lieu les restes de cette mère tant pleurée qui mourut en donnant la vie. O calamité trop souvent répétée! Le rejeton naît, et la tige meurt! L'enfant respire le premier souffle de la vie, la mère exhale le dernier! elle expire au milieu du sourire maternel! O vue touchante, le même instant la voit mère et cadavre insensible! Heureuse encore, si elle n'expire pas dans des douleurs inutiles et cruelles, et si son sein ne devient pas le tombeau de son enfant! Mais que dis-je? ah! ce malheur est le moins déplorable! Il vaut mieux pour ce frêle étranger qu'il soit arrêté dans son passage du néant à l'être, que d'entrer dans la vie pour y être accueilli par l'infortune. Il vaut mieux qu'il reste enseveli dans le sein qui l'a conçu, que d'être exposé sur la mer orageuse du monde à la merci de ses hasards, privé de la tendre mère qui eût affermi les pas de son enfance, et servi de guide à sa jeunesse.

La beauté du marbre et des figures qui

l'environnement distingue ce monument de tous les autres. Sans doute qu'il fut élevé par une main savante que conduisait un cœur sensible; sans doute que le sculpteur arrosa son ouvrage de ses pleurs, et ne crut jamais faire assez pour honorer la mémoire de la triste Sophronie. Cette draperie d'une blancheur éblouissante et pure, ce poli parfait et si doux au toucher, ces ornemens délicats et finis, mais simples et sans faste, tout rappelle, tout exprime aux yeux sa beauté, son innocence, sa candeur, la douceur de son caractère, la bonté de son cœur; elle était un modèle de toutes les vertus!

Mais hélas! belle infortunée, que t'ont servi tant d'attraits et de charmes, que t'ont servi l'éclat dont étincelaient tes yeux, et les chastes plaisirs de ta jeunesse fleurie, et le lustre de ta naissance! Tous ces dons brillans n'ont pu te secourir contre les violences de l'inexorable mort; ni l'estime universelle et méritée de tes amis, ni la tendresse de ton époux ivre d'amour, ni tes vertus irréprochables, n'ont pu t'obtenir un jour de plus.

Ces lampes qui brûlent dans le silence, ce cœur enflammé, ces palmes qui fleurissent,

cette couronne qui brille, toutes ces images qui vivent sur le marbre, expriment à l'œil intelligent la vigilance de sa foi, la ferveur de sa piété, sa victoire sur le monde, et le diadème céleste que le juge suprême réserve à son front triomphant.

Qu'il était heureux l'époux dont cette femme vertueuse partageait la couche et les destins ! Leurs âmes, dans un accord parfait, savaient s'entendre et se répondre. Que leurs entretiens étaient doux et tendres ! L'hymen les tenait unis avec des liens de fleurs ; ils goûtaient tous les biens de l'union conjugale. Toutes leurs peines, tous leurs plaisirs étaient communs. Point de joie que cette société ne rendît plus délicieuse ; point d'affliction que ce partage ne rendît plus légère. Pour jouir d'un bonheur parfait, il ne leur manquait plus que de se voir renaître dans des enfans, de les voir croître et s'élever autour d'eux ; que de retrouver les traits de l'épouse et de l'époux mêlés sur leurs visages innocens, et de s'aimer encore plus dans ces images vivantes. « Accorde-nous ce don, disaient-ils au ciel, unissant leurs prières, et nos vœux seront comblés ; non, nous ne te demanderons plus rien. »

Hélas ! que les mortels sont aveugles sur l'avenir ! qu'ils savent peu discerner ce qui leur est réellement avantageux ! Si les enfans semblent à deux époux une chaîne de fleurs , dont la vue et le parfum réjouiront leur cœur et leurs yeux, la mort ou le malheur sauront bien s'y enlacer, et y déposer de l'amertume. Lorsque notre âme se passionne pour un objet, et fatigue le ciel de sa prière importune, le ciel peut nous répondre : « Vous ne savez pas ce que vous demandez ! » La Providence retient-elle dans ses mains le bien que nous la pressons de nous abandonner ? C'est par pitié qu'elle nous le refuse : son refus nous annonce que ce sera la cause de nos larmes ou l'instrument de notre perte. Nous sommes des malades dont le goût dépravé rejette l'aliment qui portait la santé, et choisit le poison qui recèle la mort. L'imagination en délire nous promet dans la possession d'un objet un bonheur sans mélange. Ce bien vient dans nos mains... c'est un malheur.

Apprenons donc à modérer nos désirs ; ne nous passionnons jamais pour telle ou telle forme de bonheur. Reposons-nous sans volonté sur l'éternelle sagesse, et laissons-la choisir

pour nous les événemens de notre vie. Obéir à ses lois, c'est être parfaitement libre : attendre tout en paix de sa bonté, c'est assurer notre bonheur, et nous épargner des regrets.

Quelle est cette pierre isolée et simple, posée sans appareil sur la terre ? Modeste et sans ornemens, elle paraît placée par la main économe de la médiocrité. J'aperçois seulement une courte inscription, mais les caractères en sont effacés, j'ai peine à en saisir le sens. Monument infidèle, as-tu laissé périr le nom qu'on te chargea de conserver ? ou bien ces lettres seraient-elles usées par les larmes d'une famille désolée qui serait venue souvent pleurer sur ce tombeau ? Regardons de plus près. Ah ! c'est un père dont les cendres sont ici ! un père chéri, enlevé à ses faibles enfans avant qu'il les eût établis dans le monde, avant qu'il eût achevé d'affermir leurs vertus et leurs principes.

Oui, voilà le malheur le plus déplorable, le plus compliqué de maux qui se soit encore offert à mes réflexions ! La chambre où expire un père de famille présente le spectacle le

plus touchant et le plus triste qu'il soit possible d'imaginer. Je le vois sur son lit funèbre, ce père tendre, cet époux fidèle, cet ami généreux, luttant avec la mort, et près de succomber. L'art est à bout : la maladie l'a vaincu : furieuse, elle achève de briser et de rompre les derniers fils d'une vie si chère, et les liens les plus sensibles encore qui attachent son cœur à ses enfans et à son épouse.

Deux anciens domestiques, se tenant à une distance respectueuse, jettent par intervalle sur leur maître des regards où leur âme est peinte, et lui expriment leurs vœux dans leurs soupirs. Il leur commandait avec tant de douceur ! Lui obéir était pour eux un si grand plaisir ! Ce souvenir rend leur douleur plus amère, et fait ruisseler les pleurs le long de leurs joues.

Ses amis, qui tant de fois ont partagé sa joie, et qui savaient l'égayer de leurs doux entretiens, n'entendent plus rien à le consoler. Souffrir avec lui, le regarder d'un œil tendre et compatissant, prier le ciel en silence, hasarder de loin en loin quelques paroles consolantes, est tout ce qu'ils peuvent.

Et ses enfans ! ces êtres innocens environnent son lit. Noyés dans leurs larmes, et presque

forcenés de douleur, leurs sanglots éclatent. Ils s'écrient : « Nous quittera-t-il, nous laissera-t-il, à notre âge, sans appui, sans ressource, à la merci d'un monde indifférent et insensible? »

Mais c'est dans le cœur de sa malheureuse épouse, c'est là que vont se réunir toutes ces douleurs partagées. Elle en est accablée. En elle souffrent l'amante, l'épouse et la mère. Tant d'années et de jours d'une union si tendre, d'une société si pleine de charmes, d'une amitié devenue nécessaire : quelle perte immense ! Hélas ! où trouvera-t-elle cette fidélité rare, ce cœur si confiant, et abandonné sans réserve au sien ? Où retrouver un ami aussi sûr, un protecteur qui veille avec le même intérêt sur elle et sur ses enfans ? Voyez-la penchée sur le lit où son époux languit ; quels soins, quel empressement pour prolonger une vie plus précieuse que la sienne ! Ou, s'il n'y a plus d'espoir, que ne fait-elle pas pour adoucir du moins les dernières agonies de cette chère moitié d'elle-même ? D'une main tremblante des terreurs qui passent dans sa pensée, elle essuie la froide sueur qui glace les joues livides de son époux. Tantôt de ses bras suspendus

elle soutient sa tête défaillante; tantôt elle la repose doucement sur son sein agité. Comme elle le fixe de ses regards muets! comme elle observe, dans un silence morne et d'un œil attendri, son visage pâlisant et ses traits qui se défigurent! Mille tendres passions soulèvent son sein palpitant; son cœur se gonfle et se déchire.

Cependant ce bon père, souffrant dans tout son être, soumet son âme et ses douleurs à la volonté de l'Être suprême, et sa résignation victorieuse le rend supérieur à ses maux. Il est profondément affecté du deuil de ses amis; ses entrailles se déchirent à la vue de son épouse, qui sera bientôt une veuve inconsolable; de ses enfans, qui vont être de tristes orphelins. Ces réflexions cruelles le consternent et l'écrasent; mais son cœur résiste au désespoir; sa résignation le soutient; le souvenir du bien qu'il a fait le rafraîchit et le fortifie contre le moment fatal? Dans les intervalles que lui laissent ses douleurs, c'est lui qui console ceux qui essaient de le consoler; il souffre avec toute la majesté qu'il est possible de conserver dans l'excès de ses maux.

Son âme, sur le point d'abandonner son argile qui s'écroule, recueille toutes ses forces,

et fait un dernier effort. Il se soulève lui-même, et sur son lit assis, il tend à ses amis une main décharnée qu'ils baignent de leurs pleurs; il leur dit un adieu touchant, serre de ses bras affaiblis son épouse éplorée, embrasse les chers gages de leur amour mutuel; et alors exhale tout ce qui lui reste de force et de vie dans ce peu de paroles : « Je meurs, mes
« chers enfans; mais Dieu vous reste. Si vous
« perdez sur la terre un père mortel, je vous
« en laisse un dans les cieux qui est éternel.
« Rien, rien qu'un cœur méchant ou une vie
« criminelle, ne peut vous ravir les soins de sa
« providence et les regards de sa tendresse. »
Il ne peut continuer; son cœur est plein, et fait des efforts pour parler, mais sa langue se refuse. Après une pause de quelques instans, ranimé encore par un élan de tendresse, il retrouve à grand'peine un peu de voix, et avec effort : « O vous, dit-il, chère moitié de
« mon âme, nos chers orphelins n'ont plus que
« vous. Je vous laisse accablée d'embarras et
« de soins. Mais Dieu, qui défend la cause de la
« veuve, Dieu ne vous abandonnera point. C'est
« cet espoir qui me rend le courage. Il sou-
« tiendra aussi le courage de ma bien-aimée.

« Maintenant, ô mon Dieu! je remets mon
« âme entre tes mains; plein de confiance en
« ta bonté, je te laisse mes enfans qui n'ont
« plus de père. »

Il s'évanouit à ces mots, tombe renversé sur son lit, et reste quelques instans immobile et privé de sentiment. Comme un flambeau qui se rallume encore, et jette une clarté vive à l'instant qu'il va s'éteindre, le mourant se ranime; ses yeux plus ouverts jettent sur les objets qui l'entourent de longs et douloureux regards. Il aurait voulu parler de nouveau; mais les organes de la parole ne rendaient plus que des sons sourds et inarticulés. Au défaut de la voix, tous ses traits, ses yeux parlent un langage des plus expressifs; le cœur d'un père et d'un époux s'y montre tout entier. Il jette encore une fois ses regards sur ses chers enfans, qu'il ne vit jamais sans une vive émotion de joie; il les tourne ensuite sur sa chère épouse, qu'il n'avait jamais contemplée sans sentir son cœur s'embraser. C'est sur elle qu'il arrête ses yeux mourans; on les vit lui lancer son âme dans une dernière étincelle d'amour, briller un moment d'un rayon céleste, puis s'éteindre et se fermer.

Alors éclate en cris aigus la douleur amassée par le silence au fond des cœurs ; tous fondent en larmes... Ne leur parlez point de consolation ; attendez qu'à force de s'épancher, ce fond de tristesse s'épuise, que le temps en ait calmé la première violence. Qu'alors l'amitié verse son baume salutaire sur leur plaie profonde... Cette triste famille, dans un deuil plus calme, se rappelant les paroles consolantes de leur respectable père, ne s'effrayera plus de l'avenir, et l'attendra, pleine d'espérance, en se reposant sur Dieu.

A peine j'eus quitté ce tombeau, qui me faisait rêver au mien, qu'un second, un troisième, une foule d'autres se présentent. Mes yeux se fixèrent d'abord sur le plus remarquable de cette multitude. Le faste de cette tombe, qui dominait avec orgueil tous ces marbres funèbres, m'annonça la dépouille d'un mortel qui avait joué dans le monde un rôle brillant. Je m'approche, et j'interroge la pierre sur le dépôt qu'elle couvre. Elle me nomme le propriétaire d'une grande fortune, qu'il avait encore agrandie à force de soins et d'industrie ;

elle m'apprend que la mort l'avait surpris dans la fougue de ses projets, un peu au-delà du milieu de la carrière de la vie.

Voici sans doute, me dit ma pensée rêveuse, un de ces infatigables esclaves de l'or, qui se lèvent avant le jour, veillent au fond des nuits, et se rongent de soucis, pour amasser dix mille fois plus d'or qu'ils n'en pourront employer. Sa tête se fatiguait de projets pour illustrer sa famille, pour enchaîner les héritages aux héritages, les palais aux palais, et rendre ses possessions aussi vastes que ses désirs. Après il devait se reposer enfin pour jouir. O démente! O folie! La mort brise et balaie d'un souffle les toiles fragiles qu'ourdit à grands frais cet insecte éphémère; ses plans et ses projets s'écroulent et fondent avec lui dans le même cercueil.

O vous, qui fûtes témoins de ses derniers instans, qui entendîtes les derniers mots de sa voix mourante, parlez; ne s'écria-t-il pas dans les accens du désespoir: « O mort, que ton approche est terrible pour l'homme qui tour-
« menta sa vie des vaines inquiétudes de ce
« monde, et ne leva jamais ses yeux vers le
« ciel! Oh! si mes jours... » Il allait former des vœux inutiles, ou quelques résolutions aussi.

vaines... Survient une crise violente qui glace sa langue, raidit ses nerfs, et détruit toute la machine en moins d'une heure.

Quelle leçon pour ces riches insatiables, pour ces insensés, qui embarrassent leurs bras de fardeaux superflus, lorsqu'il s'agit de vaincre les flots, et de s'échapper du naufrage ! Plus sages, contentons-nous du peu qui nous est nécessaire ; usons des biens de la terre, et si notre âme ne peut s'élever jusqu'à mépriser l'or, conservons du moins pour ce métal une salutaire indifférence. Malheur au cœur qui s'y attache ! Qu'il sera déchiré du coup violent qui viendra l'en séparer ! N'accumulons point l'amertume et les regrets sur nos derniers instans ; ne semons point d'épines aiguës le lit sur lequel il nous faudra mourir !

En voici qui ont poussé leur carrière jusqu'à quatorze lustres ; quelques-uns même ont vu mûrir quatre-vingts moissons. Ces vieillards, j'espère, se seront souvenus, jeunes encore, du Dieu qui les a créés. Ils n'auront pas attendu l'âge où les forces languissent, où le cœur est épuisé, où tout, jusqu'au désir,

s'éteint et meurt dans l'âme desséchée, où il ne reste plus de sens pour le plaisir, de volonté pour le bien, de forces pour la vertu.

Qu'il est affreux d'être surpris par cet hiver glacé de la vie ! L'habitude des vices a jeté des racines profondes ; ils se sont attachés à chaque fibre du cœur ; ils font corps avec lui. Il est bien tard de commencer à semer dans la saison de recueillir. Rien, il est vrai, n'est impossible à Dieu ; mais si l'on combat pour la première fois, vaincre alors est le plus grand des hasards. O vous, dont les années sont encore en fleur, et la vie dans toute sa sève, ne vous fiez point à ces miracles, et mettez à profit ces heures fécondes, cet âge d'or qui peut vous conquérir une jeunesse immortelle. Il y a quelques jours, j'observais un oiseau ; le jeune imprudent s'amusa sans crainte à arranger son plumage, et voltigeait en folâtrant de rameaux en rameaux. Un chasseur l'aperçoit, saisit son tube meurtrier, et ajuste le coup. La mort part, et l'atteint au haut des airs. L'infortuné descend, et tombe sur la terre sans mouvement et sans vie. Mortels, tremblez au milieu de vos frivoles amusemens.

Mais sans doute il est quelques-uns de ces vieillards qui sont venus à cette dernière retraite, pleins de vertus et de jours; qui sont tombés dans leur saison sous la faux de la mort, comme l'épi mûr des étés tombe chargé de fruit sous celle du moissonneur. Leurs corps, fatigués d'une longue et pénible carrière, se délassent dans ces paisibles demeures. C'est ici qu'ils ont déposé le fardeau de la vie; ils attendent sans inquiétude le salaire de leur tâche. Plus de dangers, plus d'alarmes à craindre pour eux; plus de douleurs à souffrir, plus de larmes à répandre. La paix environne leur couche tranquille, et la sûreté veille sur leur sommeil. Dormez, dormez en paix, cendres heureuses, restes précieux des mortels vertueux; goûtez dans la nuit favorable de cet asile les douceurs d'un repos profond, jusqu'à ce que la voix de l'Eternel, rompant le long silence de ces voûtes, vous réveille à jamais.

Que le soir de leur vie fut calme et tranquille! De quel air serein et souriant ils fermèrent les yeux à la lumière! Alors Dieu fit luire l'espérance dans leur âme, et bannit de leur vue les terreurs et les fantômes du tom-

beau ; sa main soutint leur tête agonisante ; une voix céleste murmura dans leur conscience des paroles de paix et de consolation ; ils quittèrent le champ de bataille, non pas en tristes captifs, mais en conquérans qui marchent triomphans à l'immortalité !

Maintenant tout est consommé, les crises de la nature sont finies, le corps descend dans la tombe pour y reposer ; l'âme s'élance, et monte dans un séjour nouveau. Déjà elle perd de vue cette vallée de larmes ; adieu pour jamais, terre ingrate et malheureuse, séjour d'infortune, repaire d'êtres pervers et malfaisans. Elle arrive enfin aux portes de la cité éternelle où réside le Créateur, et des concerts ravissans célèbrent son arrivée.

Quel est ce monument que mes yeux en s'élevant aperçoivent au haut de ce mur ? Des épées, des lances, des machines homicides, des instrumens de meurtre, étalent sur ce marbre un appareil formidable..... C'est sans doute le tombeau de quelque guerrier fameux. Cette pompe terrible est un tribut d'honneur payé à la mémoire de ce brave soldat, pour

le sacrifice qu'il fit de sa vie au bien public.

Que de petitesse et d'impuissance dans ces fastueuses décorations dont on charge la tombe des morts pour surprendre le suffrage de la renommée, et attacher un peu de gloire à des cendres insensibles ! Que ces vaines figures, que le ciseau fait sortir d'un marbre périssable, représentent faiblement et remplacent mal une suite d'actions mémorables ! C'est dans le cœur de ses concitoyens qu'il faut lire le mérite éclatant d'un martyr de la patrie. Qu'a besoin sa mémoire de l'expédient de ces vains simulacres ? Sans eux sa nation saura bien se souvenir de lui. C'est l'espèce humaine qui doit être elle-même le monument vivant de la gloire des hommes illustres qu'elle produit. Voilà le monument que je désire obtenir pour moi. Mon vœu est de laisser en mourant mon nom gravé dans le cœur de mes compatriotes. Mon vœu est que mes amis qui me survivront puissent me rendre témoignage que je n'ai pas vécu pour moi seul, et tout-à-fait inutile à ma génération. Que le pauvre en passant auprès de ma tombe la montre au doigt, et dise avec reconnaissance : « Là repose cet homme dont la bonté ne se

« lassa point de mes malheurs, qui ne dédai-
« gna point ma chaumière, et vint m'y visi-
« ter avec tendresse, lorsque j'étais languis-
« sant dans mon lit. Si je vis aujourd'hui, et
« si la vie a pour moi quelque douceur, c'est
« à lui, c'est à ses bienfaits que je le dois. Ja-
« mais, non jamais je ne l'oublierai. Ah !
« puissé-je le revoir dans cet heureux séjour
« dont il m'a tant de fois parlé pour me con-
« soler ! »

Tous ces monumens de terre et d'argile, que durent-ils ? Le vol des ans les a bientôt usés ; ces caractères, que trace sur le marbre une plume de fer, sont bientôt effacés ; la colonne se brise ; l'arc de triomphe s'écroule ; la statue de bronze périt elle-même sous la dent meurtrière du temps.

J'aperçois une issue dans l'enfoncement ; sans doute elle conduit sous la voûte d'un caveau souterrain. Entrons et voyons cette demeure et ses habitans. La porte rebelle crie et cède à regret sur ses gonds murmurans. Elle me reçoit avec répugnance ; elle n'est pas accoutumée à introduire des vivans. D'où

vient ce tremblement soudain qui me saisit et redouble à chaque pas qui m'approche de cette pâle assemblée de morts?... Calmez-vous, mes esprits, il n'y a rien à craindre dans ces paisibles retraites. Ici les méchants ne font plus de mal.

Dieu ! quel spectacle d'horreur ! quelle effrayante obscurité ! Ici la nuit est éternelle ; ici même, au milieu du jour, il est nuit profonde. Quelle affreuse et noire solitude ! Nulle voix, nulle image de vie ou de société qui console. La douleur et l'épouvante ont établi dans ce lieu désert leur sombre empire. Qu'entends-je ? C'est le son lugubre et sourd de ces voûtes retentissantes sous mes pas ; les échos de ces murs, long-temps endormis, sont réveillés par moi, et poussent un long gémissement.

Un rayon de lumière, après mille détours, arrive obscurci dans ces sombres profondeurs et frappe les lames des cercueils. Une faible lueur en est réfléchie, et se mêle à l'épaisseur des ténèbres. Cette foule de cercueils à moitié plongés dans l'ombre noire, à moitié blanchis par ce pâle crépuscule, redoublent l'horreur de cette enceinte taciturne.

Je m'approche, et, courbé, j'attache mes yeux sur les inscriptions. Je viens à bout d'en lire assez pour connaître que j'étais entouré de riches et de grands décédés. Nul mort vulgaire n'est admis dans cette retraite privilégiée. Les nobles, les illustres de la terre se la réservent : et l'on dirait en effet qu'un fantôme de grandeur remplit encore cette enceinte. Ils se suivent rangés par ordre et dans une pompe silencieuse sous les arcades de ce vaste tombeau, tandis qu'une fosse commune engloutit et confond sous la terre la foule du peuple, et leurs corps dédaignés.

Mon imagination se remet enfin de sa frayeur, et se calme. Je conçois qu'il n'est dans ce lieu d'autres fantômes que ceux qu'enfante la peur; mais ma surprise durait encore. J'admiraï les étranges nouveautés de ce monde souterrain.

Quoi! ces hommes qui voyageaient sans sortir de leurs domaines sont ici resserrés dans l'espace d'un cercueil, enfermés tout entiers sous quelques feuilles de plomb! De tous ces meubles somptueux qui ornaient leurs vastes palais, que leur reste-t-il ici? Un linceul funéraire, un coin étroit dans

ce caveau ténébreux. Où sont ces marques brillantes de leur dignité qui rayonnaient sur leur sein, ou paraient leur front superbe ? Je ne vois plus ce cortège pompeux qui les environnait, et cette foule de courtisans qui s'empressaient autour d'eux ; tous les ont laissés à l'entrée de cette demeure solitaire. Des armoiries effacées, des écussons déchirés, une statue poudreuse, que la main du sculpteur fit pleurante et affligée, tandis que le monde, insensible à leur absence, rit et folâtre à l'ordinaire : voilà tout ce qui les a suivis dans ce souterrain.

Mortel, si fier de ta naissance, qui jadis te vantais de compter dans ta généalogie une longue suite d'aïeux, il te faut abandonner ici tes prétentions hautaines. Il te faut avouer que maintenant le ver est ton égal. Ou, si ton orgueil veut encore m'en imposer, si ton monument ose dire encore, ci gît le grand, je lui réponds : marbre imposteur, où est-il ce grand ? je ne vois qu'une vile poussière.

O vérité humiliante et bien capable de nous dégoûter de cette vie passagère, et de ses faux biens, et de ses grandeurs fugitives ! Qu'est maintenant le monde, quelle est sa valeur pour

tous ces hommes qui sont ici rangés, insensibles et sans vie! Qu'étaient en effet leurs plaisirs? une bulle d'air qu'un souffle a fait évaporer. Leurs honneurs? un songe oublié. Leurs grandeurs? une ombre vaine, une illusion. Tous ces objets si brillants, si solides aux yeux de l'ambition, pesés dans la balance de la mort, n'ont plus paru qu'une fumée sans consistance et sans réalité.

O mon âme, arrête un moment; rassemble dans ta pensée tous ces prestiges, tous ces fantômes trompeurs de la vie qui tentent tes désirs, et séduisent tes sens. Examine, apprécie dans ce lieu leur juste valeur. Suppose que je fus un de ces grands qui reposent ici, que la fortune me prodigua ses dons, la volupté ses jouissances, la grandeur ses distinctions, la richesse son or. Quand la cloche sonnera ton départ de la vie, quand cette voix d'airain te sommerà de te rendre à cette dernière retraite, réponds, que feras-tu de tous ces biens si vantés? que deviendra-t-elle cette existence si brillante? Ciel! est-ce là ce bonheur qui excite tant d'envie, qui soulève tant de passions?

Je vous rends grâces, tristes débris de noms

pompeux et de titres magnifiques; vous m'avez appris mieux que tous mes livres le néant de ce monde. Ce linge funèbre qui enveloppe ce grand de la terre, cette urne étroite qui le circonscrit, voilà des preuves incontestables du néant des grandeurs humaines.

Jamais je ne vis cette vérité plus lisible que sur la poussière de ce lord, de ce ministre. Que d'autres aillent rendre un servile hommage à l'héritier de ce grand, et le flatter bassement, pour en obtenir des grâces et des préférences; moi, c'est à ce tombeau de son père que je viendrai faire ma cour; c'est de ses cendres que j'apprendrai à demander peu aux mortels, à n'en rien attendre, et à me détromper de toutes ces illusions d'un monde périssable.

Qu'entends-je? quel son a frappé mon oreille? Dans ce profond silence, le moindre bruit alarme... Le même murmure revient encore ébranler l'air tranquille de ces voûtes... C'est le son des heures; elles crient à l'oreille de ma raison : « Mortel, rachète le temps; mets à profit l'instant où tu respirez; tu touches aux bords de l'éternité; tu vas bientôt devenir ce que sont ceux que tu contemples ici! »

J'ai passé plus d'une fois sous les masses croulantes d'un mont dont la cime éclatée penchait sur ma tête ; j'ai traversé seul d'effrayantes solitudes ; je suis descendu dans des souterrains ténébreux , sous des cavernes profondes ; mais jamais je ne vis nature aussi sombre et sous une forme aussi menaçante que dans ces voûtes sépulcrales ; jamais je ne me suis vu entouré d'objets si lugubres ; jamais je n'ai senti mon cœur saisi d'un effroi plus glaçant. La noire mélancolie vole dans la nuit de cette enceinte , et couvre ces tombeaux de ses ailes funèbres. Sortons de cette affreuse obscurité ; elle exhale des vapeurs homicides. Adieu , séjour de désolation , sombres demeures de la mort. Jamais je n'avais eu tant de joie à revoir la lumière.

Le lendemain une étrange curiosité me ramena dans ces lieux. Familiarisé avec les morts , je voulus voir de plus près ce que sont maintenant ces êtres détruits qui furent des hommes. Oh ! si nous pouvions écarter la pierre qui couvre ces tombeaux ; si nous plongeons nos regards au fond des cercueils ; de

quel étonnement, de quelle douleur nous serions frappés en voyant l'affreuse métamorphose que la mort nous fait subir, l'affront que reçoit ici notre nature, et ce qu'est devenu l'homme entré dans ces demeures souterraines !

Ici ce front plein de grâces et de majesté, cette tête, le tableau de l'âme, n'est plus qu'un crâne hideux et nu. Cette bouche vermeille, ornée d'un sourire plein d'attraits, n'offre plus qu'un aspect horrible et difforme; et cet œil qui lançait les éclairs du diamant, et portait la flamme au fond des cœurs, qu'est-il devenu ? où trouver l'azur de son globe étincelant ? Et cet organe de la pensée, cet instrument merveilleux du langage et du chant, qui exprimait tous les charmes de l'harmonie, ravissait l'oreille de ses sons mélodieux, versait la douce persuasion dans les esprits, et les passions dans les cœurs, il est muet et taciturne comme la nuit qui l'environne. Ce beau corps, autrefois mollement vêtu de pourpre et de soie, est maintenant rudement froissé entre les couches d'un sable anguleux. Cette femme si sensible, qui n'osait poser sur le gazon fleuri ses pieds délicats, est

pressée sous le poids de cailloux déchirans.

Ici l'homme robuste est courbé malgré lui : le ressort de son bras nerveux est brisé ; ses muscles sont détendus ; ses membres , qui furent le siège de la vigueur et de l'activité , pèsent sur la terre , sans mouvement , de tout leur poids ; et ses os inflexibles et durs comme l'acier se dissolvent et s'écoulent en poussière.

Dans ces retraites solitaires , règne un vaste silence ; on n'entend plus retentir les coups des marteaux , ni le bruit des chars roulans ; il n'y a plus ni gain ni projets à faire ; tout le mouvement du commerce et de l'industrie tumultueuse a cessé. Le cercueil est la borne où s'arrêtent tous les desseins des hommes. Ambition , tu peux aller jusque là ; mais tu ne passeras point au-delà.

Ici , jeunes voluptueux , il faut dire à vos plaisirs un éternel adieu. Ici il ne croît plus de fleurs pour couronner vos têtes légères ; ici plus de chants , plus de festins , plus d'amour , plus de beauté.

Ah ! tendre amant de Florella , si tu revoyais ici la beauté dont ton âme fut enivrée , tu t'écrierais en reculant d'étonnement et d'horreur ? « Est-ce bien celle que j'ai tant

« aimée? Je disais dans mes transports qu'elle
« était une divinité. Oui, je croyais voir en
« elle plus qu'une mortelle; j'admirais les
« proportions de sa taille élégante, et les grâces
« légères de tous ses mouvemens. Quand elle
« parlait, le son de sa voix était une musique
« à mon oreille; mais quand elle daignait
« d'un mot encourager mon amour, quel ra-
« vissement céleste! Quel doux frémissement
« ses accens portaient au fond de mon âme
« émue! Se peut-il que cet objet affreux et dif-
« forme soit celle que j'adorais il y a quelques
« semaines? En si peu de temps, quel horrible
« changement! Qu'a-t-elle aujourd'hui de tous
« ces charmes qui m'avaient ravi à moi-même?
« Insensé! je n'en retrouve ici qu'un peu de
« cendre.

« Repose, infortunée Florella, repose au
« fond de ces ténèbres! que la nuit te couvre
« de son ombre, et te cache aux yeux de ceux
« qui ne t'ont pas aimée comme moi! que nul
« autre mortel que ton amant ne soit témoin
« de ta disgrâce! Mais je me souviendrai long-
« temps du triste changement qui s'est fait en
« toi; je n'irai plus porter mon hommage à
« des formes périssables; je n'attendrai plus

« mon bonheur d'une argile bien façonnée,
« fût-elle un chef-d'œuvre sorti des mains de
« la nature. La beauté est un don des cieus,
« il doit être reçu avec reconnaissance; il mé-
« rite qu'on l'aime, mais jamais qu'on l'adore.
« L'argile ne peut mériter un culte et de l'en-
« cens. Adieu, chère Florella, tu as désen-
« chanté mes yeux; je préférerai toujours une
« âme vertueuse et douce aux nuances fugiti-
« ves d'un frêle tissu de chair.

« Puissent tes sœurs songer à toi, à ton état
« présent, lorsqu'elles sourient à leur image
« entourée des grâces, et reproduite à leurs
« yeux dans une glace flatteuse, et que la vue
« de leurs attraits les fait rougir de plaisir!
« Que dans ces instans d'orgueil et d'amour-
« propre, ton idée salutaire se glisse dans leur
« âme, leur rappelle quelle fut ta beauté, et
« quel voile d'horreur est maintenant étendu
« sur tes appas! Que cette réflexion préside à
« l'arrangement de leurs charmes, et les rende
« plus jalouses de parer leur âme des orne-
« mens de la vertu, que cette draperie de chair
« dont elle est revêtue, et qui usurpe leurs
« soins! »

Lorsque j'eus rappelé à moi mon imagination errante sur ces tombeaux, et que j'eus recueilli mes pensées dans un moment de silence, à la vue de cette scène de deuil, de tous ces lugubres objets, de tous ces trophées de la mort, je ne pus retenir mes soupirs, je ne pus m'empêcher de gémir sur ces débris du plus noble des êtres sensibles.

Comme je restais, l'âme attachée à ces objets funèbres, et perdu dans mes réflexions, une idée cruelle vint m'en tirer, et je me dis, frappé d'effroi : « Et moi aussi, faut-il donc
« que je meure ? Subirai-je aussi cet affreux
« changement ? Me faudra-t-il devenir un ca-
« davre insensible, et être à mon tour ce que
« je déplore ici ? Viendra-t-il un temps, et ce
« temps est-il prochain, où ce corps que je
« sens plein de vie sera enfermé dans un cer-
« cueil, et porté sous cette terre, tandis qu'un
« ami me suivra versant quelques larmes, et
« s'écriera une ou deux fois : hélas, mon frère !
« Oui, ce temps viendra ; ce temps n'est pas
« éloigné. Oui, rien n'est plus sûr ; *Hervey*, ce
« sort sera le tien ! »

Si en ce moment un de ces spectres hideux sortait à grand bruit de sa tombe, se levait de-

vant moi dans son effrayante difformité; si le squelette étendait vers moi sa main menaçante, et que, troublant tout à coup le silence de ces lieux, d'une voix sépulcrale, il me dit : « Dieu te livrera aussi dans les mains de la mort; encore quelques jours, et tu seras avec moi ici; » quelle impression profonde cet avertissement laisserait dans mon âme! Hé! pourquoi donc serais-je sans alarmes, lorsque c'est la voix de Dieu qui me l'annonce, et qui me dit : « tu mourras? »

Ah! puisque l'arrêt est porté, puisque je suis un mortel condamné, et que j'ignore l'heure fatale, profitons des instans qui me restent. Puisqu'il me faudra si tôt céder aux ténèbres, à l'inertie, à la corruption, ce corps animé, ce chef-d'œuvre d'argile si merveilleux, je veux le consacrer par des actes de vertu. J'étendrai toujours mes mains pour donner, plutôt que pour recevoir; elles s'ouvriront toujours pour soulager les malheureux. Ma bouche ne prononcera que des paroles de douceur et de charité. Mes oreilles seront fermées aux discours malfaisans de la médiance: elles ne s'ouvriront que pour écouter la raison et la vérité. Mes pieds me conduiront au lit

plaintif des malades, dans la triste demeure du pauvre....

Et vous qui embaumez les corps, épargnez pour le mien vos soins et vos parfums, je n'en veux point d'autres que mes bonnes actions. Enveloppé dans ma vertu, je me coucherai doucement sur le lit des morts, et j'y reposerai en paix, dans l'espérance qu'un jour Dieu retirera mes os de la poussière, et les ranimera d'une vie immortelle.

Ames craintives que le son de la cloche funèbre épouvante, qui pâlissez à la vue d'une tombe ouverte, et qui ne pouvez sans frissonner arrêter vos yeux sur un cercueil, rassurez-vous ; ne tremblez plus en esclaves à l'aspect du tyran qui nous détruit, et ne vous effrayez plus de sa faux menaçante ; il est vaincu, et vous êtes affranchis de ses fers. Vous sentirez encore, il est vrai, l'atteinte de ses traits dans la partie de votre être qui est mortelle ; mais la plaie guérira, et vous secouerez un jour le trait sans douleur. Entrez hardiment dans la tombe : elle a une issue qui conduit à la vie.

Quelles étonnantes vérités j'ai découvertes au milieu de ces tombeaux ! O mon âme , ne les oublie jamais. Sois fidèle à me les retracer quand le jour commence et quand le jour finit ; qu'elles soient la règle de mes pensées, de mes actions et de toute la conduite de ma vie.

ÉLÉGIE
SUR UN CIMETIÈRE
DE CAMPAGNE,
TRADUITE DE L'ANGLAIS DE GRAY.

Les cent vingt vers qui composent cette Élégie, dans l'original, ont conduit Gray à l'immortalité. Pensées, sentimens, images, expressions, tout est simple et sublime, touchant et majestueux. La solennité du sujet se répand sur le lecteur; la teinte sombre et religieuse s'empare de l'âme, le cœur se resserre, l'esprit s'élève, et l'on reste après l'avoir lue dans une profonde méditation; le livre est refermé, et on la lit encore.

ÉLÉGIE

SUR UN CIMETIÈRE

DE CAMPAGNE,

TRADUITE DE L'ANGLAIS DE GRAY.

J'ENTENDS le son de la cloche lugubre qui annonce la fin du jour. Les troupeaux mugissans marchent vers leur étable; le laboureur fatigué regagne péniblement sa chaumière; il abandonne notre hémisphère aux ténèbres et à la tristesse de mes réflexions.

Déjà la vue du paysage disparaît et s'évanouit dans la faible lueur du crépuscule; un calme solennel règne autour de moi, et n'est interrompu que par le bourdonnement de quelques insectes qui volent pesamment dans le vague des airs.

Mais quels gémissemens viennent frapper mon oreille! C'est le triste hibou, qui, du haut d'une tour en ruines et couverte de lierre, fait éclater sa plainte. J'ai troublé son antique solitude, j'ai profané ses sombres bosquets.

Sous des ormeaux touffus, à l'ombre des

cyprés, j'entrevois les tombes où reposent les rustiques ancêtres des habitans du hameau; ils sont enfermés pour jamais dans leur étroite demeure!

Le frais appel du matin, les cris joyeux de l'hirondelle, la voix perçante du coq et le gazouillement des oiseaux à l'approche du printemps, ne les réveilleront plus!

La flamme du foyer ne brillera plus pour eux; ils ne verront plus leur bonne ménagère occupée à préparer le repas du soir; leurs jeunes enfans n'accourront plus vers eux au retour des champs; ils ne grimperont plus sur leurs genoux pour se disputer un baiser qu'ils envient à leur mère.

Combien de fois on a vu les moissons jaunissantes tomber sous leurs faucilles, et la terre ingrate céder à leurs travaux! Avec quelle gaiété ils conduisaient leur attelage aux champs! Combien de chênes superbes sont tombés sous les coups vigoureux de leur cognée!

Que l'ambitieux se garde de mépriser leurs travaux utiles, la simplicité de leurs plaisirs et l'obscurité de leur destinée. Que la grandeur n'écoute pas avec un sourire dédaigneux l'histoire succincte et naïve du pauvre.

L'orgueil de la naissance, la pompe du pouvoir, tous les avantages que donnent la richesse et la beauté, attendent également l'heure inévitable : les sentiers de la gloire aboutissent au tombeau.

Les voûtes sacrées des temples ne retentissent jamais de leurs éloges ; la postérité n'a point érigé de trophées sur leurs tombes. Grands de la terre, pourquoi les plaindriez-vous ?

Un mausolée chargé d'une longue inscription peut-il ranimer une froide poussière ? ou les accents de la flatterie charmeraient-ils l'oreille insensible de la mort ?

Peut-être gît dans ce lieu négligé un cœur jadis rempli d'une flamme céleste, et des mains dignes de porter le sceptre ou de toucher la lyre d'Apollon.

Mais la science, enrichie des dépouilles du temps, ne leur a jamais ouvert son livre immense ; la hideuse pauvreté a glacé dans sa source le génie créateur qui donne la vie aux grandes pensées.

Ainsi mille pierres précieuses sont renfermées dans les cavités des montagnes et dans les gouffres profonds de l'océan ; ainsi mille fleurs naissent, se colorent et prodiguent

leurs suaves odeurs dans la solitude d'un désert.

Cette tombe renferme peut-être un Hampden, qui aurait opposé son courage intrépide aux efforts de la tyrannie; un Milton qui mourut sans gloire; un Cromwell dont les mains furent pures du sang de sa patrie.

Ils ne régnèrent pas sur les âmes par l'éloquence qui commande l'admiration; l'obscurité de leur sort les priva du triomphe des vertus publiques; des éloges de la renommée, du doux pouvoir de répandre des bienfaits, et de faire naître le sourire sur les lèvres des malheureux.

Mais si leurs vertus furent bornées, leurs vices reçurent aussi des entraves; ils ne s'élevèrent pas au trône par des degrés souillés de sang; ils ne fermèrent pas sur l'homme les portes de la clémence.

Ils n'eurent jamais à cacher la rougeur de leur front, ou à combattre les déchiremens d'une conscience effrayée; ils ne firent point fumer l'encens sacré des muses sur les autels de la débauche et de l'orgueil.

Loin des basses intrigues de la foule insensée, leurs vœux n'aspirèrent point à s'égarer;

ils suivirent sans bruit la route qui leur était tracée dans le vallon de la vie.

Voici un monument grossier qui semble garantir ce tombeau de l'oubli..... Quelques vers à peine gravés sur la pierre demandent au voyageur le tribut de ses larmes.

Hélas ! qui résigna jamais sans regrets cette inquiète et flatteuse existence ? qui s'exposa volontairement à devenir la proie du silence et de l'oubli ? comment abandonner la brillante enceinte du jour, sans jeter en arrière un regard long et douloureux !

L'âme en quittant cette vie, jouit encore des regrets d'un cœur désolé ; les yeux en se fermant demandent quelques pleurs à la sensibilité ; du fond des tombeaux la voix de la nature se fait encore entendre ; nos cendres mêmes brûlent des feux qui les ont animées.

Et toi, qui, pour venger la mémoire de ces cendres négligées, les fais revivre dans tes vers, si par aventure un cœur sensible, ami de la contemplation, veut savoir ta destinée, sans doute un bon villageois, aux cheveux blanchis par les ans, s'empressera de lui répondre : Souvent nous l'avons vu dès le point du jour, traversant la prairie humide, marcher

vers ce coteau fleuri pour assister au lever du soleil.

Au bout de ce vallon, assis sous un vieux chêne, il aimait à rêver dans la chaleur du jour, les yeux fixés sur le ruisseau qui fuit en murmurant.

Le soir, avant de regagner sa demeure, il errait au hasard dans les détours du bois, souriant avec amertume et prononçant des mots entrecoupés comme un malheureux délaissé de la nature entière, ou tourmenté d'un amour sans espoir.

Mais un matin il ne vint pas sur le coteau, le long du bois, ni sous son arbre chéri. Un autre jour parut, je le cherchai en vain dans le vallon près du ruisseau, je ne le trouvai pas.

Bientôt des chants funèbres m'apprirent qu'il n'était plus, et je le vis porter lentement vers ces lieux ! Approchez et lisez ces mots gravés sur la pierre qui le couvre.

ÉPITAPHE.

« Ici dort pour jamais un jeune homme
« étranger à la gloire et à la fortune. La mé-
« lancolie fut son partage ; il eut peu de savoir,
« mais un cœur ingénu.

« Il était doué d'une âme bienfaisante, il
« répandit des larmes sur les malheureux; le
« ciel le favorisa, car il eut un ami.

« Ne cherchez point à faire briller ses vertus
« ni à tirer ses défauts de cet asile terrible;
« c'est ici que ses défauts et ses vertus reposent
« en silence dans le sein de son père et de son
« Dieu, entre la crainte et l'espérance. »



LE CIMETIÈRE

DE CAMPAGNE.

TRADUCTION DE L'ANGLAIS DE GRAY,

PAR M.-J. CHÉNIER.

Le jour fuit; de l'airain les lugubres accens
Rappellent au bercail les troupeaux mugissans;
Le laboureur lassé regagne sa chaumière;
Du soleil expirant la tremblante lumière
Délaisse par degrés les monts silencieux;
Un calme solennel enveloppe les cieus,
Et sur un vieux donjon que le lierre environne,
Les sinistres oiseaux, par un cri monotone,
Grondent le voyageur dans sa route égaré,
Qui vient troubler l'empire à la nuit consacré.

Près de ces ifs noueux dont la verdure sombre
Sur les champs attristés répand le deuil et l'ombre,
Sous ces frêles gazons, parure du tombeau,
Dorment les villageois, ancêtres du hameau.
Rien ne peut les troubler dans leur couche dernière,
Ni le clairon du coq annonçant la lumière,
Ni du cor matinal l'appel accoutumé,
Ni la voix du printemps au souffle parfumé.
Des enfans, réunis dans les bras de leur mère,
Ne partageront plus, sur les genoux d'un père,

Le baiser du retour, objet de leur désir ;
Et le soir au banquet la coupe du plaisir
N'ira plus à la ronde égayer la famille.
Que de fois la moisson fatigua leur faucille !
Que-de sillons traça leur soc laborieux !
Comme au sein des travaux leurs chants étaient joyeux ,
Quand la forêt tombait sous les lourdes cognées !
Que leurs tombes du moins ne soient pas dédaignées ;
Que l'heureux fils du sort, déposant sa grandeur ,
Des simples villageois respecte la candeur ;
Que ce sourire altier sur ses lèvres expire :
Biens, dignités, crédit, beauté, valeur, empire,
Tout vient dans le lieu sombre abîmer son orgueil.
O gloire ! ton sentier ne conduit qu'au cercueil.

Ils n'obtinrent jamais, sous les voûtes sacrées ,
Des éloges menteurs, des larmes figurées ;
Les ministres du ciel ne leur vendirent pas
Le faste du néant, les hymnes du trépas :
Mais, perçant du tombeau l'éternelle retraite,
Des chants raniment-ils la poussière muette ?
La flatterie impure, offrant de vains honneurs,
Fait-elle entendre aux morts ses accens suborneurs ?

Des esprits enflammés d'un céleste délire,
Des mains dignes du sceptre, ou dignes de la lyre,
Languissent dans ce lieu par la mort habité.
Grands hommes inconnus, la froide pauvreté
Dans vos âmes glaça le torrent du génie ;
Des dépouilles du temps la science enrichie
A vos yeux étonnés ne déroula jamais
Le livre où la nature imprima ses secrets ;

Mais l'avare océan recèle dans son onde
 Des diamans, l'orgueil des mines de Golconde;
 Des plus brillantes fleurs le calice entr'ouvert
 Décore un précipice ou parfume un désert.
 Là, peut-être sommeille un Hampden de village,
 Qui brava le tyran de son humble héritage;
 Quelque Milton sans gloire; un Cromwell ignoré,
 Qu'un pouvoir criminel n'a pas déshonoré.

S'ils n'ont pas des destins affronté la menace,
 Fait tonner au sénat leur éloquente audace,
 D'un hameau dévasté relevé les débris,
 Et recueilli l'éloge en des yeux attendris,
 Le sort, qui les priva de ces plaisirs sublimes,
 Ainsi que les vertus, borna pour eux les crimes :
 On n'a point vu l'épée, ivre de sang humain,
 Leur frayer jusqu'au trône un horrible chemin;
 Ils n'ont pas étouffé dans leur âme flétrie
 Et la pitié qui pleure, et le remords qui crie;
 Jamais leur main servile aux coupables puissans
 N'a des pudiques sœurs prostitué l'encens;
 Et leurs modestes jours, ignorés de l'envie,
 Coulèrent sans orage au vallon de la vie.

Quelques rimes sans art, d'incultes ornemens,
 Recommandent aux yeux ces obscurs monumens :
 Une pierre attestant le nom, le sexe et l'âge,
 Une informe élogie, où le rustique sage
 Par des textes sacrés nous enseigne à mourir,
 Implorent du passant le tribut d'un soupir.

Et quelle âme intrepide, en quittant le rivage,
 Peut au muet oubli résigner son courage ?

Quel œil, apercevant le ténébreux séjour,
Ne jette un long regard vers l'enceinte du jour ?
Nature, chez les morts ta voix se fait entendre ;
Ta flamme dans la tombe anime notre cendre ;
Aux portes du néant respirant l'avenir,
Nous voulons nous survivre en un doux souvenir.

Et toi, qui pour venger la probité sans gloire ;
Du pauvre dans tes vers chantas la simple histoire,
Si, visitant ces lieux, domaine de la mort,
Un cœur parent du tien veut apprendre ton sort,
Sans doute un villageois, à la tête blanchie,
Lui dira : Traversant la plaine rafraîchie,
Souvent sur la colline il devançait le jour :
Quand au sommet des cieux le midi de retour
Dévorait les coteaux de sa brûlante haleine,
Seul, et goûtant le frais à l'ombre d'un vieux chêne,
Couché nonchalamment, les yeux fixés sur l'eau,
Il aimait à rêver au doux bruit du ruisseau :
Le soir, dans la forêt, loin des routes tracées,
Il égarait ses pas et ses tristes pensées ;
Quelquefois, en quittant ces bois religieux,
Des pleurs mal essuyés mouillaient encor ses yeux.
Un jour, près du ruisseau, sur le mont solitaire,
Sous l'arbre favori, le long de la bruyère,
Je cherchais, mais en vain, la trace de ses pas ;
Je vins le jour suivant, je ne le trouvai pas :
Le lendemain, vers l'heure où naissent les ténèbres,
J'aperçus un cercueil et des flambeaux funèbres ;
A pas lents vers l'église on portait ses débris :
Sa tombe est près de nous ; regarde, approche, et lis.

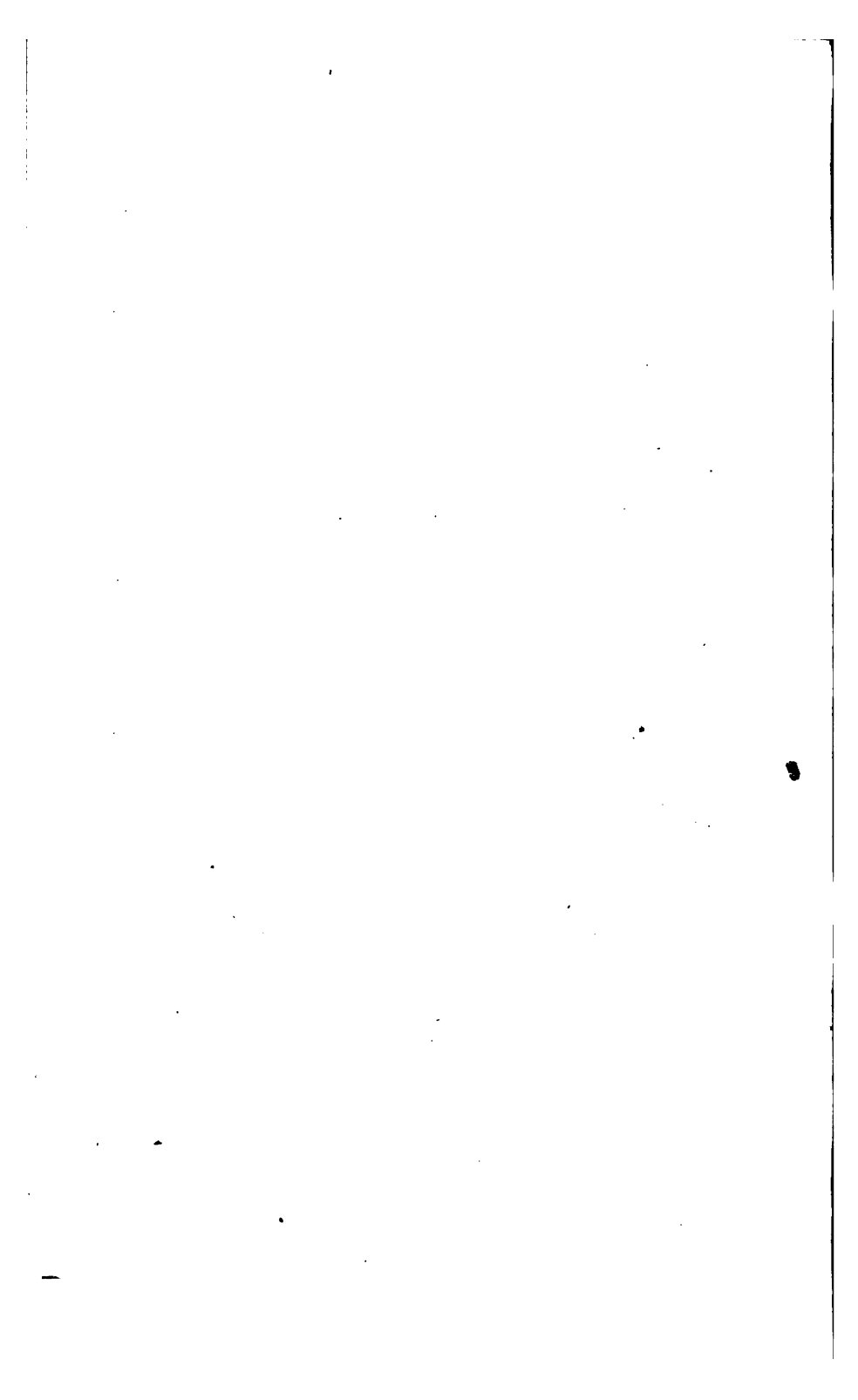
ÉPITAPHE.

Sous ce froid monument sont les jeunes reliques
D'un homme, à la fortune, à la gloire inconnu .
La tristesse voilait ses traits mélancoliques ;
Il eut peu de savoir , mais un cœur ingénu.

Les pauvres ont béni sa pieuse jeunesse
Dont la bonté du ciel a daigné prendre soin ;
Il sut donner des pleurs , son unique richesse ;
Il obtint un ami , son unique besoin.

Ne mets point ses vertus , ses défauts en balance ;
Homme , tu n'es plus juge en ce funèbre lieu ;
Dans un espoir tremblant il repose en silence ,
Entre les bras d'un père et sous la loi d'un Dieu.

MEDITATIONS D'HERVEY.



MÉDITATIONS

AU MILIEU D'UN PARTERRE.

PROMENADE DU MATIN.

A PEINE sorti des tombeaux, encore tout arrosé des vapeurs humides de la voûte sépulcrale, j'allai respirer au milieu d'un parterre émaillé de fleurs. Tous mes sens s'ouvrirent à la volupté. Mon imagination tendrement émue errait sur tous les objets, et se promenait avec délices de fleurs en fleurs.

C'était le matin d'un beau jour d'été. L'air était frais et léger, la nature riante et animée. Le monde bruyant était plongé dans le sommeil. L'intérêt avait suspendu ses calculs. La débauche lassée reposait sa tête coupable. Tout était serein et tranquille. Mon âme était calme, mes pensées sérieuses et douces. L'alouette joyeuse a quitté son nid; je la vois planer dans les airs; elle salue le jour naissant; elle appelle le laboureur au travail, et les oiseaux au concert de la nature.

Qu'il est doux de rêver, en foulant à ses

parsemé de roses : la tendre verdure tapisse les plaines : les fleurs étalent des couleurs riches et brillantes : la nature paraît ornée de ses plus beaux attraits : l'œil s'égaré et s'étonne sans cesse.

Sans cet astre, grand principe de la vie de l'univers, que serait la terre ? Une masse informe, un amas de matière sans force et sans activité. Les arbres ne nous couvriraient point de leur ombrage : les plantes sans vigueur ne nous montreraient plus le tendre bouton prêt d'éclorre : les prairies ne seraient plus un tapis délicieux pour le solitaire. Plus de moissons, plus de fruits. Ce sont les traits de feu de ce globe vivifiant qui donnent au printemps ses couleurs, et à l'automne ses richesses. Ils pénètrent dans les ceps de la vigne. La sève fermente, la grappe se colore, et le vin mousse et pétille dans la coupe du plaisir. Le verger fleurit, et se courbe sous le poids de ses fruits : l'or mûrit et se colore au sein de la terre : le diamant se durcit et se remplit de ses rayons : nul être dans la nature que sa chaleur n'atteigne, et qui ne lui doive des bienfaits.

Lorsque ce père du jour répand sa splendeur matinale, toutes les créatures s'animent : des

millions d'insectes recouvrent l'existence : les oiseaux s'éveillent et remplissent l'air de mille chants harmonieux : les troupeaux , par un doux bêlement, marquent leurs tendres sensations et leur reconnaissance : le vallon retentit d'une musique champêtre : Echo ne répète que des sons d'allégresse et de volupté. On voit les fleurs éclore et exhaler dans les airs mille parfums : la campagne offre à nos regards mille scènes variées et séduisantes. Mais que cet orbe radieux s'éclipse un instant , toute la nature devient triste et mélancolique : les cieux paraissent inquiets ; les oiseaux baissent sous leurs ailes leur tête affligée ; le berger muet abandonne son hautbois , et regarde sa bergère d'un œil moins tendre et moins riant : la voix du plaisir se tait : d'affreux rugissemens épouvantent les forêts : le hibou sauvage se réjouit seul , et croit sentir les approches de la nuit.

Je vois le soleil répandre la lumière en tout sens. Prodiges de ses dons, il éclaire la terre, et la réjouit : l'orient est rougi de ses rayons naissans, et les montagnes d'occident sont dorées de ses premiers feux : les régions glacées du nord s'échauffent, tandis

que les vastes plaines du midi sont déjà embrasées.

La rosée.

L'homme, après avoir promené ses regards dans ces lieux, les repose avec plaisir sur la terre : les gouttes de rosée, plus brillantes que le cristal, comme autant de prismes, lui renvoient les couleurs les plus vives. Humilie-toi, pierre orgueilleuse, qui brilles sur la tête des monarques ; que tu serais méprisable auprès de ces gouttes précieuses, si elles avaient ta solidité ! Mais, hélas, l'éclat dont elles brillent les consume et les détruit.

Que la fraîcheur que répand la rosée est douce ! Bientôt le soleil dans toute sa pompe la fera monter en vapeur légère ; mais la tendre nuit viendra de nouveau remplir de son humide haleine le calice des fleurs, et rendre la force et la vie aux plantes languissantes.

De combien de moyens se sert la Providence pour verser la fertilité dans le sein de la nature ! Tantôt des nuées épaisses et noires couvrent le firmament : les vents déchainés les transportent sur la face de la terre : le

tonnerre gronde et les entr'ouvre : les pluies abondantes et rapides se précipitent, inondent les plaines et grossissent les fleuves écumans. Tantôt une vapeur légère, si déliée que l'œil ne peut l'apercevoir, si douce que dans sa chute elle ne peut blesser la fleur la plus tendre, se resserre et se condense, se résout et tombe en goutte de cristal. C'est par ces opérations différentes ou contraires, mais qui tendent au même but, que la fertilité, cachée dans le sein des eaux, pénètre la terre, et fait germer toutes les plantes qui bientôt nous fourniront des parfums ou des fruits délicieux.

Vue de la campagne.

Montons sur cette terrasse, et laissons nos yeux errer sur la campagne voisine. Quelle perspective séduisante ! qu'elle est vaste ! qu'elle est variée ! Avec quel plaisir l'œil s'y repose ! Cette plaine renferme les trésors de la nature ; c'est ici qu'elle prépare une foule d'alimens différens à des millions d'êtres. Oui, la nature est un livre immense : heureux le solitaire qui borne tous ses plaisirs à le parcourir ! Chaque page lui offre une preuve de la bien-

faisance du Tout-Puissant. Il le voit assis au milieu de l'univers sur une nuée brillante, réglant ses mouvemens, et versant de ses mains fécondes la vie et le bonheur.

Déjà la campagne se dore des présens de Cérés : l'épi s'ouvre aux rayons du soleil : le grain se colore et mûrit : le laboureur joyeux voit croître son espérance, et bénit l'Être suprême qui couronne ses travaux.

Des guirlandes naturelles bordent les prairies : des touffes d'herbes croissent et promettent un aliment salutaire au bœuf vigilant, lorsque les neiges et les glaçons auront fermé le sein de la terre : un ruisseau clair et limpide serpente en replis longs et tortueux, et parcourt ce rivage tranquille : les fleurs naissent sur ses bords, et conservent leurs couleurs sous les ardeurs du midi : le firmament voit son image répétée par ce miroir champêtre, tandis que le saule tranquille et solitaire se baigne et se nourrit dans ses eaux : une foule de poissons nage dans son sein, plonge, revient et amuse par ses jeux le pêcheur, qui d'un œil avide contemple sa proie, et lui tend le perfide hameçon. Mais ce ruisseau, emblème de l'homme libéral, s'éloigne de ses bords, et

roule au loin dans ses ondes argentées l'abondance et la pureté.

es coteaux voisins sont couverts de riches pâturages : le bœuf vigoureux y puise la force, le bélier une chair délicate : le coursier indompté frappe la terre de son pied ; il s'exerce à la course, et apprend à être utile à l'homme.

Au bas de ces coteaux , un bois solitaire, dont les arbres touffus élèvent leurs têtes jusque dans les nues, offre son ombrage frais aux amans et à l'homme qui va méditer loin du séjour des villes. Il sert de repaire aux bêtes farouches, et d'abri aux heureux oiseaux. Bientôt il servira peut-être de soutien aux lambris de nos palais, ou il nourrira le foyer de ce vieillard décrépît, qui repasse dans sa mémoire les beaux jours de sa jeunesse, et se plaît à en redire l'histoire à sa famille attentive : une bruyère antique environne son écorce ; et comme les ombres bien ménagées dans un tableau, elle jette un nouveau lustre sur la partie de ce paysage : les herbes salutaires naissent en foule sur ce coteau voisin : les maux les plus invétérés, les douleurs les plus aiguës cèdent à la force de leur suc bien-faisant : la fièvre ralentit ses fureurs, le sang

circule avec plus de vitesse et d'égalité : notre constitution énervée se rétablit, et la santé, le plus doux de tous les biens, couronne nos têtes de fleurs.

Ramenons nos yeux sur ces riantes campagnes : le fertile espalier, moins fier que l'ormeau, mais plus utile, m'offre la scène la plus séduisante. Mon cœur tressaille à la vue de l'abondance qui se prépare pour l'automne. Déjà les fleurs couvrent le pied des arbres, l'air est embaumé, le fruit a percé le tendre calice, et paraît de toutes parts sur le moindre rejeton. Voltige maintenant, Zéphir léger, viens caresser Flore; et toi, impétueux Borée, retiens ton souffle destructeur, épargne la jeunesse de ces fruits; que la poire distille son suc délicieux, qu'elle se colore aux rayons du soleil jusqu'à ce que mûrie elle puisse orner la table frugale de l'homme champêtre; que la prune repose tranquille sur l'espalier jusqu'à ce qu'elle ait acquis son embonpoint délicat et le velouté de sa peau charmante; que l'ornement de nos vergers, la pomme vermeille, ne soit point précipitée sur la terre aride avant que le soleil dans son cours l'ait colorée par degrés, et pénétrée d'un parfum

délicieux. Bientôt nos serres seront remplies de toutes les espèces de fruits. Notre goût excité y trouvera un repas frugal pour le matin, et un rafraîchissement doux et humectant pendant les chaleurs du jour. Quelques-uns attendent leur maturité tardive de la neige et des frimas, et semblent pousser l'automne jusqu'au centre de l'hiver; ils viennent en foule couronner nos tables, et finir délicieusement nos festins; ou bien, pressés dans la cuve et préparés par les mains de l'art, ils pétilleront bientôt dans nos verres, et nous fourniront une boisson aussi piquante et aussi délicieuse que le vin.

Une main généreuse a planté tout autour un bois épais pour servir de barrière aux vents du nord; mais elle a su ménager une ouverture bienfaisante aux sourires du midi. Je crois voir dans ces jardins potagers une république simple et frugale: la pompe des cours en est bannie: toutes les productions sont parées d'une simplicité douce et riante: ici les qualités les plus rares sont unies, la modestie et la propreté: une main habile a partagé la terre en petites allées et en plate-bandes: chaque espèce a sa place où il lui est

permis de croître : point de confusion, tout est en ordre. C'est ici que la symétrie et le cor-deau triomphent et sont sûrs de plaire.

La joie et la santé se promènent dans ces lignes. Quelle source de mets exquis et sains, tous destinés à l'homme ! Parmi cette foule d'herbes, il n'est pas une espèce qui charge la terre d'un poids inutile ; la moindre plante est un aliment exquis ou un remède salutaire : chaque saison accomme ses productions à la température de l'air et à l'état de nos corps. Le possesseur de cette terre inestimable peut-il envier le sort des rois ? Il se promène tous les jours au milieu de ses paisibles sujets : chacun d'eux lui fait son présent et lui paie un tribut volontaire : ses besoins sont satisfaits, et son goût est agréablement flatté.

J'aperçois d'un côté des montagnes immenses dont la cime court se perdre dans les nues ; elles paraissent les bornes de la nature : un roc effrayant penche sur la cabane du laboureur, il effraye le passant, et l'excite à rêver. Tout est beau dans l'univers. Sur la cime des montagnes, à côté de cent précipices affreux, au milieu de cent roches désertes, règne une plaine verdoyante, un fertile vallon que baigne

une onde fraîche et pure, où la nature semble sourire au sein de la tristesse. Je vois les carrières et les mines s'entr'ouvrir : l'industrie y descend, et en tire le soc qui doit fendre le sein de la terre, et la faux bienfaisante qui lui assure ses moissons : l'art sourit à l'industrie, et arrache du fond des abîmes les masses énormes que l'architecte attend. Ami du luxe, il élève les dômes superbes, enfle l'orgue et dore nos lambris.

De l'autre côté, une mer vaste et profonde borne mes regards ; quelle foule de créatures vivent dans son sein ! C'est ici la citerne de l'univers ; elle distribue toutes les eaux qui vont se répandre sur la face du globe : le moindre ruisseau qui serpente dans les déserts affreux et ignorés, la moindre nuée qui se forme sur nos têtes, se nourrissent dans cette source inépuisable : le commerce vient sur ses bords ; il voit avec chagrin la vague s'élever et rugir ; son espérance chancelle. Tout-à-coup un vent léger et favorable enfle les voiles ; il monte gaiement sur un frêle vaisseau : les cris des matelots frappent les airs ; il vole dans les régions les plus éloignées de la terre ; il découvre des peuples nouveaux, il devient leur ami ; le monde est sa patrie.

La vue de cette magnificence et cette profusion a suspendu les fonctions de mon âme. Que ce spectacle est imposant, lorsque nos cotéaux riants sont couverts de troupeaux et de bergers, et que la vallée retentit de leurs douces chansons ! Qui peut se refuser à la joie générale ? qui peut ne pas sentir les vives atteintes du plaisir ? Lorsque le père de la nature répand le bonheur sur ses enfans, qui peut ne pas respirer le souffle de sa bienfaisance ? Mon cœur se dilate, le plaisir ébranle toutes mes fibres. Que vous êtes heureux, habitans de ces cantons ! Que peut-on ajouter à votre félicité ? Comment vous payer ma reconnaissance ? Ah ! mes vœux vous sont inutiles ; la paix veille sur vos demeures.

C'est pour vous que l'Éternel posa les fondemens de l'univers ; pour vous il déchira le voile des ténèbres et forma la nature si riante et si belle. Il parsema le firmament des étoiles brillantes pour charmer vos regards ; la terre fut couverte de gazon pour être le siège de vos plaisirs ; le souffle divin répandit sur la nature cette vapeur douce et légère qui la nourrit ; le zéphir fut formé pour caresser les joues de vos tendres bergères, et les rendre

plus fleuries. Sa main entassa les montagnes pour vous ménager les vallées fraîches et solitaires. Jouissez de vos plaisirs, l'homme des villes n'est pas assez sensible pour vous les envier.

Les saisons roulent autour de la main de l'Eternel; son doigt préside à toutes les révolutions célestes; il presse le ressort de la nature, et le principe actif s'exerce sur tous les êtres; l'univers est dans sa main; l'ordre et l'harmonie sont ses bienfaits. Ce globe rentrerait dans la confusion du chaos, les astres retomberaient enveloppés dans les ténèbres, si l'Être suprême ne veillait sur les opérations de l'univers.

Si le raisin vous rafraîchit par son jus agréable et piquant, vous le devez à sa bonté; si le pain nourrit et entretient vos forces, c'est un effet de sa bienfaisance; si la plus tendre mélodie se fait entendre dans les bois; si le rossignol vous charme par son chant délicieux, rappelez-vous qu'il fit le printemps; c'est à lui que vous devez la figue sucrée, l'eau fondante et douce de la pêche; et la saveur musquée de l'abricot; c'est lui qui versa le parfum dans le chèvrefeuille et le jasmin. Il

forma le calice de toutes ces fleurs que vous foulez à vos pieds, et dont l'air s'embaume. Si toutes ces créatures pouvaient emprunter votre voix, ne doutez point qu'elles l'emploieraient à publier les louanges du Créateur.

Parfum et coloris des fleurs.

Quittons ce coteau pour descendre dans une vallée solitaire. Je me plais à détailler le plaisir. Ici l'aspect de la nature n'inspire pas ce sentiment vif qui suspend les fonctions de l'âme pour la plonger dans l'admiration et l'extase; mais il fait naître ces sentimens purs, ces douces rêveries, ces transports délicats qui ne se peuvent exprimer, mais qui se font sentir à l'homme heureux qui sait les goûter. La nature n'est pas ici dans toute sa pompe, mais dans un négligé séduisant; sa parure est un bosquet, un ruisseau pur arrose son sein. Ici elle inspire la douce gaité à ses amis. Mes yeux ne peuvent suffire à tant de beautés; mes pas m'entraînent dans la profondeur de ce bois. J'ai traversé les vastes prairies; quelle douce retraite m'a préparée la nature! Ce tapis de mousse m'invite au repos.

C'est dans les bois solitaires et tranquilles que les grands hommes ont puisé ce goût du beau , ces pensées sublimes qui nous étonnent ; c'est sous cet ombrage qu'ils ont découvert les vérités utiles qui nous éclairent ; c'est ici que je veux finir le reste de mes jours ; la nature me donna le goût de l'étude , je viendrai le nourrir dans cette solitude ; assis sur ce gazon , je me livrerai à la douce méditation , et la vérité descendra dans mon âme.

Quelle odeur suave et délicieuse ! Je respire le doux parfum des fleurs ; l'encens de la nature me pénètre ; le chèvrefeuille et le jasmin agréablement enlacés , couronnent cette muraille solitaire , et se jouant avec les zéphirs , versent de leurs calices mille flots odorans. Quelle invitation plus agréable et plus forte de s'arracher de la mort volontaire où nous plonge la mollesse ! Ce fut pour l'homme vigilant que l'Eternel prépara ces délices. L'homme oisif et sensuel voit à son lever le soleil au milieu de sa course ; les tendres fleurs penchent leur tête desséchée ; le spectacle ravissant d'un beau matin a disparu ; l'air a perdu sa douce fraîcheur , et s'est changé en un fluide brûlant.

Quels transports, quelle volupté dut éprouver le premier des mortels, lorsque le matin du premier jour de l'univers, pénétré des premiers rayons du soleil, embaumé par la couche de fleurs où il avait reposé ! il jeta un regard étonné sur son aimable compagne, et voulut l'éveiller de son profond sommeil ! « Éveille-
« toi, s'écria-t-il, le jour brille sur nos têtes ;
« une douce fraîcheur nous appelle dans les
« prairies ; les tendres fleurs ouvrent leur ca-
« lice et exhalent dans les airs mille odeurs
« délicieuses. Je ne sais si la voluptueuse
« ivresse qui remplit mon âme embellit tout
« ce que voient mes yeux ; les plantes ambrées,
« pressées sous mes pas, portent à mon odo-
« rat des flots de parfums ; la nature pénètre
« tous mes sens ; je suis transporté. » Qu'un
génie bienfaisant aille murmurer ces douces
paroles à tous ceux qui, plongés dans le som-
meil, se refusent à ces pures jouissances.

Ici le plaisir conserve toujours toute sa force ; l'intempérance est innocente, ou plutôt jamais l'excès n'accable nos organes ; le corps ne fait que se prêter à la sensation ; l'âme seule jouit, se remplit d'une volupté qui n'épuise jamais ses forces.

Quel feu de coloris ! quelle touche ! quelle variété de couleurs ! quelle richesse ! Les unes fières et animées, les autres tendres et douces, je crois voir le rubis avec ses rayons de feu, le saphir avec son bleu d'azur ; partout des nuances délicates et sensibles ; la nature, l'art et le goût semblent concourir pour faire de ces déserts un palais de délices. Quel pinceau délicat a su composer cette variété de teintes ! quelle main habile a su ménager ces couleurs ! Là, elles semblent jetées au hasard et confondues ; ici, elles sont placées avec tout le soin de l'art. Partout brille le choix et la profusion ; la fleur, la verdure et les ombres, habilement mélangées, adoucies, offrent un contraste parfait et un accord plein de charmes. Que le tissu sur lequel la nature déploie ses trésors est fin et délicat !

Quelle leçon de confiance nous donne ce spectacle ! Si la Providence conserve ces êtres subalternes avec un soin continuel, si elle daigne revêtir ces créatures insensibles d'une parure si brillante, confiera-t-elle à des mains négligentes le soin de ses enfans chéris ?

Que ma situation est heureuse et séduisante ! La mélancolie peut-elle émousser le

sentiment du plaisir, lorsque je suis étendu sur un tapis de verdure? Ces couleurs vives, ces odeurs délicieuses pénètrent mes sens, et portent dans mon âme une douceur qui passe dans mes pensées.

Combien de fois un beau soir du printemps a dissipé mes idées tristes et mélancoliques, et donné de nouvelles forces à mon esprit abattu! Je ne m'étonne point de voir les rois descendre de leurs trônes, se dérober au faste et à la pompe des cours, pour venir s'égarer dans un jardin; de voir les grands abandonner leurs équipages ennuyeux et mornes, et leurs appartemens dorés, pour respirer la fraîcheur d'une riante campagne.

Diversité des fleurs.

Quelle profusion de fleurs! quelle surprenante variété! Je vois partout la nouveauté piquante jointe à la perfection et à la simplicité. Quelques-unes élèvent leur tête avec majesté; dominent sur tout le parterre, comme le souverain dans un état. L'autre, plus modeste et sans ambition, n'ose pas même élever sa tige, et laisse sa tête reposer sur le gazon.

Les unes sont élégamment découpées, les autres garnies de franges et chamarrées de mille couleurs. Celles-là, simples dans leur parure, ont la candeur d'une vierge, et sont pures comme la vertu; celles-ci, décorées de la pourpre des rois, font l'orgueil du jardin et du maître. Mais jamais le noir, jamais cette triste et sombre couleur ne fut admise dans la parure du printemps; les habits de l'affliction et du deuil ne seraient pas à la nature, lorsque d'un air riant elle ouvre les sources du plaisir, pour le distribuer dans tous les êtres. Maintenant elle ne veut inspirer que des idées agréables; l'illusion du sentiment a gagné mon âme. Quel ravissement! Des millions de fleurs brillantes disputent devant moi le prix de la beauté. Je jouis de leurs couleurs, de leurs parfums, de leur charme; toutes attirent mon éloge, et je reste indécis.

Que tes ouvrages sont sublimes, maître de la nature! Ta sagesse forma la douce volupté pour la récompense du sage. Que n'est-il permis à mon imagination enflammée d'embrasser l'immensité de tes desseins, et de sentir toute la justesse de l'exécution : que de travail, que de soins! Homme misérable et borné, que de

peines pour achever un ouvrage qui toujours reste imparfait ! Efforts du génie, vous restez toujours au-dessous de la nature ; mais l'architecte suprême bâtit d'un seul mot. La perfection et les grâces naïves sont à ses ordres. Il étonne, il ravit, il séduit. L'erreur suit sans cesse les traces de l'homme ; elle mêle son poison aux découvertes de la science.

La vérité déplaît aux humains quand elle se montre nue à leurs faibles yeux ; pour que leurs regards n'en soient pas blessés, ils la couvrent du manteau de la fable et du voile de l'allégorie. L'inconstance et la légèreté dégradent tous les jours les chefs-d'œuvre de l'art. Le dégoût suit de près l'admiration ; mais des millions de siècles se sont écoulés, et le dégoût et l'ennui n'ont point encore attaqué les œuvres du Tout-Puissant. Depuis l'instant où le néant enfanta l'être, on ne cesse de les admirer ; la surprise et l'admiration prennent de nouvelles forces de l'attention même qu'on apporte à les contempler ; et l'ensemble et les parties, tout est merveille.

De quelles teintes, de quel crayon se sert le peintre céleste pour dessiner, pour colorer la robe de la nature ? La main du Tout-Puis-

sant n'a besoin que d'un principe simple pour donner l'essor à une infinité de causes. L'humidité de la terre et le fluide subtil qui l'environne partent de la même source; seuls ils opèrent tous ces miracles; ils pénètrent subtilement dans les fibres de la mousse qui couvre la terre, et montent par degrés jusqu'au sommet des cèdres les plus élevés; attirés par les racines, circulant dans des canaux invisibles, et s'incorporant avec la substance des moindres rejetons, ils font pousser le bourgeon, le font épanouir; les feuilles naissent et couvrent les arbres; les fleurs succèdent aux feuilles, et les fruits aux fleurs; les forêts se rembrunissent, et nous préparent l'ombrage frais qui doit exciter les plus douces rêveries. Une cause simple et uniforme fait naître tous les effets qui nous charment dans le printemps de l'année et nous effrayent dans son hiver. C'est cette cause unique qui fait circuler le sang dans les veines de la mûre, et qui s'atténue en petites feuilles d'or pour dorer le coin fortifiant; c'est elle qui souffle dans nos jardins une vapeur suave, et qui charge le jeune zéphyr d'embaumer la nature; et ce sont ses larmes précieuses qui vont

former la gomme odoriférante dans le sein de l'Arabie.

Quelle variété dans les individus de la même espèce ! Dans un bosquet de tulipes ou dans un groupe d'œillets, à peine un ou deux sont colorés et situés de la même manière. On voit qu'ils appartiennent à la même famille, mais chacun a sa parure et son attitude particulière. Permettons donc à quelques-uns de nos semblables de s'écarter dans quelques points indifférens, si nous sommes réunis sur les objets importants ; que ces légères différences d'opinion ne nous empêchent point d'être amis ; ne souffrons entre nous d'autre rivalité que celle de montrer le plus de zèle et d'ardeur à nous obliger mutuellement.

Successions régulières des fleurs.

Quoi de plus digne encore de notre admiration, que l'ordre régulier dans lequel chaque espèce de fleurs succède à l'autre ! Tandis qu'une foule d'espèces nous prodiguent leurs appas, une foule d'autres germent dans le sein de la terre, et nous préparent de nouveaux plaisirs : le lis s'avance le premier à travers

les glaçons; sans craindre les frimas; il vient, décoré de la robe de l'innocence, offrir à son maître le premier tribut de l'année; près de lui la fleur de safran s'effraye du bruit des vents impétueux et des rugissemens de la tempête; elle cache sa tête timide; elle n'ose trop alonger sa tige, qui l'exposerait à leurs fureurs. Dans cette brillante ambassade de l'année, la violette se montre des premières; ornée de ses simples grâces, et digne d'embellir les jardins des rois, elle se contente de border nos haies, et de croître au pied des buissons; elle distribue librement et sans faste la douceur de ses parfums, bornant toute sa gloire à nous donner du plaisir, sans chercher notre admiration : emblème expressif de ces vertus modestes qui, dans le silence et l'obscurité, versent leurs douces influences sur le malheureux, sans attendre que l'importunité leur arrache des bienfaits. La malheureuse polyanthe, qui faisait l'ornement de nos plates-bandes a disparu : transplantée sur nos fenêtres, elle servait de barrière aux rayons du soleil, et nous faisait goûter un ombrage frais et parfumé; je l'ai vue se faner, elle a penché sa tête languissante, et la mort l'a desséchée. Tu es venu

nous consoler de sa perte, toi, fleur agréable et brillante, qui empruntas ton nom de l'ours féroce : marquée de mille couleurs, un œil de cristal te couronne; ta draperie est du plus beau satin : tu exhales dans les airs un parfum délicieux : tant de titres t'ont rendue la favorite de ton maître; mais tous ces soins ne peuvent te préserver de la loi commune : ta douce odeur et ta beauté ne peuvent te dérober aux coups du sort.

Je vois éclore la majestueuse tulipe; elle nous fait oublier pour un temps toutes nos pertes; sa douce fantaisie la colore à son gré de mille couleurs : sa passion est de plaire à tous les yeux. L'anémone la suit : sa robe est étendue, sa cime est couronnée d'un dôme superbe : son manteau flotte négligemment : sa touffe agréable offre un trône aux amours de Flore et de Zéphyr. Le même mois produit encore la renoncule : fière et gracieuse, elle étale la richesse de son feuillage. Pour nous plaire, elle n'a besoin que de l'élégance de ses formes et de la brillante variété de ses teintes. Il me semble que la nature se perfectionne dans ses opérations : à mesure qu'elle s'apprête à finir l'année, ses derniers ouvrages

sont toujours plus marqués au coin du grand Maître. Pour couronner ses bienfaits, elle fait naître l'œillet qui captive tous les yeux par ses grâces et charme notre odorat de ses parfums. Cette fleur rassemble seule toutes les qualités des fleurs qui ont passé avant elle, et nous les fait oublier. La giroflée, comme une amie fidèle, nous accompagne constamment au milieu des vicissitudes de la saison. Les autres fleurs ne vivent qu'un matin, elles ne se montrent à nous que pour nous laisser des regrets ; mais celle-ci se perpétue, pour ainsi dire, dans nos jardins, et ajoute la fidélité à la complaisance.

Laisse-moi reprendre haleine, divine nature ; tu épuises mes sens : laisse-moi contempler à loisir le bouquet charmant qui couvre ton sein ; il ne se flétrit jamais : ton souffle pur le reproduit sans cesse : chaque jour te pare de nouveaux attraits. Etre ravissant et mystérieux, pourquoi as-tu borné mes sens ?

Qui encourage l'asphodèle à se hasarder au milieu de février, et à confier son panache doré aux astres sévères et perfides de l'hiver ? Qui excite les différentes espèces d'arbres à pousser des fleurs avant que la douce haleine

du printemps ait pénétré leur écorce délicate ? Qui apprend au girofle à ralentir son pas jusqu'à ce qu'un soleil brûlant ait fait fermenter dans sa tige ses riches parfums, si ce n'est cette Providence infailible, qui du haut de son trône règle avec une sagesse infinie la destinée de tous les êtres ?

Suivez-moi dans ce parterre ; considérez chaque plante, jetez un instant les yeux sur cette belle rose, la reine des jardins. Le papillon, malgré son inconstance, ne peut la quitter ; sans cesse il revient lui prodiguer de nouveaux baisers. Voyez le jasmin élever sa tête ; il se courbe et se replie sur les colonnes qui soutiennent le houx ; il étend ses rameaux flexibles, et forme un riant berceau, où le laboureur paisible puisse pendant les chaleurs du jour se reposer sous sa verdure. Ici la noble pivoine montre sa tête orgueilleuse : là, la triste hyacinthe penche la sienne. Le lis majestueux voudrait-il changer la blancheur de sa robe pour les franges et la magnificence de l'œillet ? Les colonnes qui s'élèvent du milieu de son calice, et qui sont couronnées par un chapiteau d'or, ajoutent à l'éclat de ses panneaux d'albâtre.

Fleurs créées pour l'homme seul.

C'est surtout pour l'homme que Dieu créa les fleurs ; lui seul a reçu le privilège de jouir de ces êtres charmans. Voyez la brillante couronne de l'impériale ; considérez la tendre tubéreuse ; contemplez la pompe et l'éclat de ce parterre , où la variété des couleurs et celle des parfums se disputent le plaisir de nous séduire et de nous ravir. Considérez ensuite tous ces animaux qui se nourrissent dans son sein ; voyez s'ils sont sensibles à tant de beautés. Le cheval agile ne s'arrête jamais pour contempler les appas d'une belle fleur : le bœuf pesant ne se détourne point pour respirer sa douce odeur. Ils ont des sens pour distinguer les parties grossières des objets ; mais ils n'ont pas le goût qui discerne leurs qualités délicates et agréables.

La première fin de cette riche décoration, disent les philosophes, est d'envelopper et de conserver l'embryon. Mais si la nature ne voulait que conserver le germe de la reproduction, pourquoi ce tissu brillant ? pourquoi tant d'art et de parure ? Si cette mère universelle n'avait

d'autre but que de conserver les germes, une étoffe chaude et grossière aurait bien mieux rempli ses desseins.

Il est donc évident que les fleurs ne furent enrichies de ces grâces séduisantes que pour les plaisirs de l'homme; aussi nous paient-elles régulièrement le tribut que la nature leur imposa pour nous; elles paraissent solliciter nos regards; les plus belles naissent auprès de nos demeures, elles croissent sous notre main, elles s'embellissent sous nos yeux. Pour mieux gagner notre affection, elles ont soin de cacher dans le sein de la terre toutes leurs difformités; elles ne déploient à la vue que les formes les plus agréables et les plus séduisantes; elles réservent leurs plus douces odeurs pour embaumer nos promenades du matin et du soir, parce que l'homme choisit ordinairement ces heures tranquilles pour s'égarer au milieu d'elles. C'est à ces heures qu'elles sont plus prodigues de leurs parfums, et qu'elles exhalent des corpuscules plus fins et plus délicats.

Homme, délices du Créateur, favori de la Providence, si tu es distingué par sa bonté, distingue-toi aussi par ta reconnaissance. Tan-

dis que dans un éloquent silence toutes les créatures publient sa grandeur , prête-leur ta voix : sois le grand-prêtre de la nature , et mêle tes hymnes à leurs hommages muets. Adore ce bienfaiteur suprême , qui versa le bonheur sur tous les êtres. Il te doua d'une âme immortelle et raisonnable ; c'est à l'éclat de ce flambeau sacré que tu parcourus l'univers pour en prendre possession. C'est à ta raison que tu dois tes jouissances privilégiées ; c'est elle qui te fait goûter ce qu'il y a de plus délicat dans la jouissance de la volupté ; par elle tu découvres mille beautés dans la nature , qui deviennent pour toi la source de mille délices. C'est ce principe noble qui te gouverne et te conduit , qui te rend capable d'admirer et de contempler les ouvrages de ton maître : c'est ce principe immortel qui perpétuera ton bonheur. Lorsque la nature aura perdu le charme qui nous séduit , lorsque le flambeau du jour consumé laissera l'univers dans les ténèbres , seul tu survivras à l'univers ; tu jouiras de la vue de ton Dieu , tu seras pénétré des rayons de sa gloire. Homme , que tu es grand ! Connais-tu tes droits et l'immensité de tes espérances ?

La terre fut donnée à l'homme pour sa de-

meure. Cette voûte d'azur, semée d'astres brillans, fut construite des mains de l'Éternel, pour s'élever comme un dais superbe au-dessus de la tête du roi de la nature : la tendre verdure, émaillée de fleurs, ne germe que pour être foulée à ses pieds : le soleil ne fut suspendu dans les airs que pour éclairer ses pas et ses jours. Lorsque la nuit tranquille s'appête à commencer son cours, la lune avec sa lumière douce vient calmer les pensées de l'homme; elle jette une lueur sombre sur les objets de ses passions, pour adoucir l'émotion de ses desirs, et le plonger dans un sommeil paisible : les vapeurs légères qui voltigent sur sa tête n'errent dans le firmament que pour en varier les scènes touchantes, et tempérer les chaleurs brûlantes de l'été. La douce fraîcheur, renfermée dans des bulles errantes, se condense, et, portée sur l'aile des vents, humecte et rafraichit toute la nature. Les vastes champs sont les greniers inépuisables de l'homme, l'océan est son réservoir : les animaux n'ont reçu leurs forces que pour le servir, leurs fourrures brillantes que pour l'habiller, leur chaire délicate que pour le nourrir. Chaque élément est un magasin fécond, formé pour

ses besoins ou pour ses plaisirs ; chaque saison apporte sur sa table les productions les plus délicieuses : toute la nature est à ses ordres.

Culture des terres.

Quelle vivante peinture des heureux effets de l'industrie ! Sans la culture, ce jardin si riant n'eût été qu'un affreux désert, couvert de ronces et d'épines : inaccessible à l'homme, il eût été le repaire sauvage des serpens et des reptiles immondes : la bêche et la serpe, conduites par la main de l'industrie, en ont fait un nouvel Eden.

Ce que la culture est à la terre, l'éducation l'est à l'âme. L'esprit qui n'a pas été cultivé de bonne heure, qui n'a pas reçu le germe de la vertu, ressemble à la vigne du paresseux. Livré aux penchans d'une volonté dépravée, il sera le jouet éternel de l'erreur et des passions. La colère, comme un buisson épineux, hérisse son caractère, et rend son humeur agreste et chagrine ; l'avarice apprend à ses mains l'art de ravir, et à son cœur l'art d'opprimer ; la vengeance le remplit d'un poison destructeur, et lui fait méditer la ruine de ses voi-

sins; une luxure effrénée imprime à toutes ses pensées le caractère impur du vice; son imagination corrompue ne se promène que sur des objets lascifs et criminels. Telles sont les productions de la nature sauvage et d'une âme abandonnée au dérèglement de ses penchans.

Mais la jeune âme qui s'est ouverte de bonne heure à toutes les impressions de la vertu, que la main du sage a guidée vers le bien, ressemble à un jardin qui fait les délices de son maître; les idées tranquilles et riantes y germent en foule; les passions dévorantes qui auraient pu les étouffer ont été arrachées; la charité répand sur elles ses douceurs, et l'espérance les rayons du plaisir; toutes les vertus personnelles et sociales ornent ce jeune cœur; tous les sentimens respirent la candeur et la générosité, et l'homme remplit la carrière de sa vie avec fruit et avec honneur.

O vous, dans les mains de qui le père de famille remet tout son espoir, venez dans ce jardin; voyez le fleuriste attentif; suivez-le dans ses opérations, imitez sa tendre inquiétude. Le matin il visite ses chers nourrissons; le soir il les visite encore. Si le ciel avare refuse aux fleurs ses pluies fécondes, il les ar-

rose lui-même d'une onde pure qui leur rend la fraîcheur; il les met à couvert des insultes de la tempête; il les préserve de la dent meurtrière des insectes. Voyez la joie et l'espoir briller sur son visage à la vue du tendre rejeton; il suit d'un œil attentif tous ses progrès, et ne se repose jamais jusqu'à ce que la fleur brillante vienne dans toute sa pompe récompenser ses travaux.

Industrie, c'est à toi qu'on doit les autels qu'on élève à l'ambition. Ta main verse le bonheur et l'abondance sur l'univers; l'ambition le ravage et le défigure. Tu le rends fécond, elle le remplit d'affreux déserts et de ruines.

Le tournesol.

Parcourez tous les points de vue; partout une perspective agréable attache votre œil enchanté. Voyez le tournesol s'élever comme une tour, et dominer sur l'étendue du parterre; sa couronne d'or attire les regards; elle est d'une couleur qui captive surtout les yeux des misérables.

Mais quelle passion sympathique tourne sans cesse cette fleur vers l'astre du jour? Elle

paraît le suivre dans son cours, et le soir, lorsque les pâles ombres épaississent le sombre rideau de la nuit, cette amante du soleil penche sa tête languissante, ferme son tendre bouton, et gémit toute la nuit dans l'attente de son retour. Dès qu'il reparait aux portes du jour, elle tourne vers l'orient ses regards amoureux, et lui présente son bouton d'or. Lorsqu'il règne élevé sur le trône brûlant du midi, elle épanouit ses larges feuilles, et se pénètre des impressions de feu que lui lance l'astre qu'elle aime.

La sensitive.

Et toi, tendre sensitive, pourrais-je oublier de te chanter? Ta pudeur est délicate comme celle d'une jeune vierge facile à s'alarmer; tu renferme tes modestes appas sous un voile de verdure; et par un privilège qu'aucune autre fleur ne partage avec toi, tu sembles être douée de la douce sensibilité des êtres animés. On peut la regarder comme un anneau de la chaîne qui lie le règne animal au règne végétal. L'observateur qui suit ses mouvements est tenté de croire qu'elle a reçu quel-

ques degrés de connaissance et de sentiment. Avancez la main pour la toucher, alarmée elle resserre promptement ses fibres ; et , comme une belle qui craindrait la violence, elle se dérobe à la main qui l'approche dans un désordre précipité ; elle semble craindre que la finesse de son tissu délicat ne soit profanée par la main de l'homme.

La délicatesse des fleurs.

Il n'y a que quelques mois que ces rares productions du printemps n'étaient que des racines sèches et grossières. Si nous eussions ouvert le sein de la terre, elles nous eussent paru viles et méprisables, et maintenant elles sont la gloire de la nature et les délices de l'homme. L'aiguille et le pinceau travaillent jour et nuit pour transporter sur la toile la richesse et l'éclat de leur parure.

Jardin charmant, séjour où mon âme a goûté une volupté douce et pure, fleurs qui réjouissez mes yeux, qui embaumez mes sens, un sentiment de tristesse vient me saisir au milieu de vous ; une idée douloureuse vient empoisonner les doux sentimens que vous

m'inspiriez. Je gémiss sur votre destinée, en prévoyant les orages qui s'apprêtent à vous détruire. Déjà la foudre sillonne la cime des monts et les bords des précipices. Ces douces odeurs dont vous parfumez les airs seront bientôt dispersées et perdues ; vos couleurs brillantes vont se flétrir ; la tempête brisera vos tendres tiges , le printemps consterné verra d'un œil languissant son sein déchiré par les vents furieux.

Venez vous regarder dans ce miroir, ô vous, filles d'Eve, qui brillez dans tout l'éclat de la beauté. Voyez vos charmes éclipsés et ternis par cette simple fleur, et votre beauté fragile passer rapidement comme elle. Une fièvre peut porter un feu dévorant dans ces veines délicates ; la consommation peut dessécher ces joues gracieuses et fleuries ; des douleurs inattendues peuvent éteindre la vivacité de vos esprits ; et quand la maladie respecterait vos attraits, le temps, le temps inexorable amenera les rides ; sa faux ne respectera pas plus les fleurs de votre jeunesse, que celles dont brillait naguère la robe du printemps.

Ce lis paraît le roi de ce parterre. Voyez avec quelle grâce noble et touchante il élève

sa tête majestueuse ! quel air de dignité et de grandeur ennoblit son aspect ! Hé bien, il ne survivra que peu de jours à sa gloire. Que la grandeur est vaine et passagère ! Un vent brûlant l'a desséché en un moment.

Cette tulipe était, il n'y a pas long-temps, l'orgueil de nos plates-bandes et le fleuron le plus brillant de la couronne, du printemps ; mais elle n'a brillé qu'un instant. Maintenant inodore et flétrie, elle dépare le parterre ; elle est arrachée par le triste jardinier, qui cherche à dérober à nos regards le spectacle de la désolation.

Rose, que ta figure est agréable ! Quel bel incarnat ! quels suaves parfums ! Mon odorat frappé de tes flèches ambrées frémit voluptueusement..... Combien de fois la belle Charissa, aussi fraîche et aussi vermeille que la rose, cruelle aux yeux de tant d'amans, a tendrement souri à cette belle fleur ! combien de fois en a-t-elle nuancé la blancheur de son sein, où siègent l'innocence et la vertu ! Sur ce trône de l'amour, envié de tous les yeux et de tous les cœurs, cette rose a vu flétrir ses charmes, elle a trouvé son tombeau dans le sein des plaisirs et de la volupté.

Qui n'a pas souhaité que ces tendres habitants de nos jardins eussent une existence plus durable? Vœux inutiles! Leur destinée est de fleurir et de briller l'espace d'un matin. Tous les jours le soleil dans son midi brûlant ferait de nos parterres un vaste désert, si la douce nuit ne versait dans les calices des fleurs une vapeur fraîche et légère qui les nourrit, et si le matin ne venait, tout trempé de rosée, ranimer, relever leurs tiges mourantes.

Fleurs, tendres fleurs, vous périrez; lorsque, semblable à un conquérant ambitieux, qui, le fer et la flamme à la main, ravage les moissons, démolit les villes, dépeuple les campagnes, répand partout la mort et la désolation, l'hiver, le triste hiver, entouré des orages, porté sur les aquilons impétueux, viendra s'asseoir avec son sceptre de fer sur un tas de ruines au milieu de la nature languissante. Alors la tempête horrible fera résonner ses affreux sifflemens; les arbres seront dépouillés de leur riche verdure; nous ne jouirons plus de ces nuits vertes et délicieuses que forment les forêts épaisses et touffues; les vastes plaines seront dépouillées de leurs trésors ondoyans; la terre, couverte du

sombre voile de la tristesse, ressemblera à une jeune veuve inconsolable; le soleil qui maintenant se lève triomphant, et s'avance à pas de géant pour embraser toute la nature du feu de la volupté, jettera à peine une faible lueur, interceptée par les nuées épaisses et noires, et le jour même ne sera qu'une nuit obscure, une longue nuit; les chantres agréables de nos bois ne feront plus entendre leurs concerts, et le tendre rossignol interrompra sa plainte mélodieuse; Echo muet ne répétera plus les cris joyeux des bergers; un vaste et triste silence, qui ne sera interrompu que par les horribles sifflemens des vents, investira la nature, et roulera sous les voûtes de ces forêts, qui pendant l'été offraient à l'homme des berceaux si délicieux.

PROMENADE DU MIDI.

Le soleil est maintenant au milieu de sa carrière; sa chaleur pénètre la terre, et bat avec force dans mon poulx palpitant. Je vais me reposer à l'ombre de ce bosquet. Là le chèvrefeuille et le jasmin forment un ber-

ceau délicieux qui conserve encore la fraîcheur du matin et les gouttes précieuses de la tendre rosée. Ombrages frais et embaumés, recevez mes hommages. Votre influence délicieuse pénètre mes membres languissans ; mes nerfs, par une chaleur excessive, reprennent leur vigueur, et la vie circule avec plus de vivacité dans toutes les parties de mon corps.

Penché sur un lit de mousse, et embaumé des parfums que j'exprime des fleurs que je presse, j'élève mes pensées jusqu'à la Divinité. Tels Augustin et sa pieuse mère, au milieu d'une contemplation sur les beautés de la nature, furent ravis dans une espèce d'extase, où leurs âmes ; au sein de la plus pure jouissance, parurent oublier pendant quelques instans qu'elles étaient liées à des corps terrestres et mortels.

Lorsque la tempête agite l'océan, lorsque des gémissemens et des cris plaintifs frappent l'air et les flots, et que des vagues écumantes se jouent des tristes débris d'un naufrage, qu'il est doux et consolant d'être tranquillement assis sur le rivage ! Lorsqu'un torrent impétueux, brisant les digues qui l'arrêtent,

fond dans les plaines , entraîne dans son cours les arbres , les troupeaux , et la cabane du laboureur effrayé , qu'il est agréable de se trouver au sommet d'une haute montagne , et de ne ressentir que les agitations et l'inquiétude que cause la vue éloignée des malheurs d'autrui ! Telle est à présent ma situation. Le soleil est dans toute sa hauteur ; l'air brûlant nous transmet tout le feu de ses rayons ; la terre s'entr'ouvre et forme des abîmes ; les chemins sont obscurcis par des nuées de poussière ; le voyageur brûlé hâte son cheval , et cherche un abri ; le laboureur , trempé de sueur , abandonne sa faux et le travail ; le bétail cherche l'ombrage , ou , haletant , se tourmente sous un midi brûlant ; le rocher qui laisse sa tête exposée à toutes les ardeurs du soleil , voit fendre ses entrailles ; tout est opprimé par ce déluge de feu , tandis que je jouis d'une douce fraîcheur , et de la tranquillité de mes réflexions , au milieu de ce bosquet où le soleil peut à peine introduire une faible clarté.

Je vois d'ici les abeilles , bravant les ardeurs du soleil , ravir aux fleurs les trésors de leur bouton épanoui. Ce peuple chimiste , à qui la

nature communiqua le rare secret de s'enrichir sans appauvrir les autres, et l'art d'extraire un baume délicieux des plantes odoriférantes sans blesser leur substance, excite mes réflexions; c'est lui que je veux prendre pour modèle. Laissons le papillon volage agiter ses ailes superbes, et se livrer au plaisir fantastique de l'inconstance et du caprice. Laissons la sombre araignée se préparer par son travail à une paresse funeste. Imitons l'abeille vigilante, qui des plantes les plus vénéreuses sait extraire un miel délicieux. Puissent ces méditations occuper sans cesse mon âme! Recueillons de ces fleurs qui sont sous mes yeux des pensées utiles à la vertu. Chargé de ce butin précieux, et n'ayant dans mes mains qu'une feuille d'arbre ou une simple fleur, je rentrerai plus riche dans ma demeure, que si je rapportais les diamans de l'Inde et les trésors du Potose.

Je ne me lasse point de contempler l'ensemble de toutes ces beautés que j'ai parcourues en détail. Du point de vue favorable où je suis placé, et d'où mon œil les rassemble toutes, j'ai peine à quitter ces murailles tapissées d'arbres fruitiers, ces vastes allées bor-

dées de gazon et de mousse, et adoucies par un sable léger; tantôt couronnées d'une voûte de feuillage qui sert de barrière aux impressions brûlantes du midi; tantôt ouvertes pour laisser un libre accès à la douce haleine des vents, et augmenter les plaisirs des soirées agréables.

PROMENADE DU SOIR.

LA chaleur du jour était dissipée : mon âme, délivrée du tumulte des affaires, se livrait à des idées paisibles ; une soirée agréable et fraîche m'invitait à la promenade. Je sortis des murs où j'étais renfermé, et je quittai la ville pour aller dans les champs respirer un air plus pur, et insensiblement je m'enfonçai dans la solitude la plus séduisante.

Les tilleuls et les ormes unissant leurs rameaux, formaient au-dessus de ma tête une voûte d'ombrage et de fraîcheur. Sous mes pieds était un tapis de gazon, de mousse et de fleurs, étendu par la nature, et plus doux que le velours. Le jasmin et le chèvrefeuille, agréablement enlacés, s'élevaient en rampant

autour des arbres, déployaient aux yeux leur beauté naturelle, et exhalaient les plus doux parfums. De l'autre côté, les branches arrondies en voûte de feuillage s'ouvraient pour m'offrir au loin la plus charmante perspective; et ma vue, après s'être heureusement égarée sur les plus riens paysages, allait enfin se reposer et se perdre dans l'immensité des cieux. Les oiseaux, joyeux et reconnaissans des plaisirs du jour, payaient au Créateur un tribut d'harmonie, et se préparaient un sommeil tranquille par des concerts mélodieux, tandis qu'au loin dans la campagne voisine un hautbois envoyait dans les airs des sons qui parvenaient à mon oreille affaiblis et pleins de douceur.

Coucher du soleil.

Le soleil est près de finir sa course, il touche au but. Comme il descend plus rapidement! Les roues de son char semblent pencher sur les bords du firmament. Sur le point de s'évanouir, son disque s'agrandit et prend à nos yeux plus de surface et d'étendue. Les ombres que jettent les objets s'allongent de plus en plus; dans un instant, les ténèbres vont enve-

lopper et les corps et leurs ombres. C'est l'image des plaisirs de la vie; on en fait peu de cas dans le moment qu'on les goûte; c'est lorsqu'ils s'envolent que l'on commence à sentir leur prix; c'est lorsqu'ils nous quittent et que nous ne pouvons plus les rappeler, que nous les regrettons avec douleur.

Le globe lumineux paraît maintenant à demi enfoncé dans la terre obscure; il se plonge dans les mers d'occident, et va quitter notre hémisphère; il ne dore plus les plaines que d'une pâle clarté. Tantôt les eaux de la mer, horizontalement frappées de ses rayons, semblent un verre flottant; tantôt les rayons reflétés dans différentes directions, forment et mélangent une multiplicité de couleurs agréables et magnifiques. L'homme sensible qui va méditer sur le rivage sablonneux, et entretenir sa rêverie au murmure des vagues sonores; est agréablement ému des décorations superbes et variées de cette vaste surface. Il voit, avec un étonnement mêlé de plaisir, les ondes mutines s'entrechoquer, paraître tantôt d'une blancheur éblouissante, et tantôt s'embraser de pourpre et de feu. Ici la mer montre une belle couleur d'azur; là elle jette

des ondulations d'un vert agréable; partout elle offre des scènes fluides et mouvantes que ne peut saisir le pinceau de l'homme, que ne peuvent rendre les couleurs les plus brillantes qu'ont broyées ses mains.

Le crépuscule.

Tandis que mon imagination se promenait sur les bords de la mer, le flambeau du jour s'est précipité sous l'horizon, et a disparu; la terre est couverte d'ombres, ou, pour me servir de l'expression d'un des meilleurs peintres de la nature, elle s'est revêtue d'une brune obscurité. Restent encore quelques montagnes dont la cime est blanchie par quelques rayons argentés qui s'enfuient; la tête touffue des forêts et le sommet des tours élevées, reçoivent le dernier sourire du jour, et brillent encore d'une clarté qui expire. Que le passage de la lumière aux ténèbres est rapide! Comme le plaisir des hommes, elle a disparu avant qu'on ait pu en jouir. Voyez cette dernière clarté languissamment s'agiter sur la feuille des arbres, et jeter une lueur mourante sur le front des montagnes; elle

s'affaiblit et diminue à chaque instant ! je peux à peine la distinguer encore. Tandis que je parle, elle expire, et prépare le monde et nos yeux aux ténèbres.

Le crépuscule augmente, il revêt tous les objets de sa sombres livrée; ils brillaient, il n'y a qu'un instant, d'une lumière douce et variée, et maintenant ils sont voilés d'un brun uniforme et presque sans couleur. Les oiseaux qui par leur plus tendre mélodie paraissaient animer la nature insensible, se sont tus, et partagent ce silence morne et général. Dans nos champs tout était vif et léger; maintenant les membres sont appesantis par la fatigue et les plaisirs du jour; le berger tranquille a imposé silence à sa musette; déjà la tendre verdure s'efface sous les ténèbres naissantes; l'air ne résonne plus des sons touchans du hautbois; Echo ne répète que les gémissemens de la plaintive Philomèle qui erre dans les bois de rameaux en rameaux. Pourrais-je maintenant être gai et folâtre? la terre et le ciel me reprocheraient ma légèreté hors de saison. Il faut que mes pensées soient aussi tranquilles que la fin du jour, aussi augustes que l'aspect de la nature dans ces momens

de son repos ; mes heures pendant le jour sont animées par les innocens plaisirs ; la soirée, enveloppée de son crêpe noir, vient sonner l'heure des méditations profondes.

Je ne vois plus ; le soleil a disparu, et cependant je ne suis point enveloppé d'épaisses ténèbres ! D'où part ce reste de lueur, qui, pouvant à peine être aperçu, ne laisse pas d'adoucir le front sauvage de la nuit ? Je ne vois plus le grand dispensateur de la lumière, et je me sens encore pénétré et réjoui par une douce influence de sa splendeur ; il nous rappelle ses progrès dans l'autre hémisphère, en nous renvoyant quelques éclats de lumière pour rendre nos pas moins incertains. Aurait-il emprunté quelques rayons plus faibles pour varier nos plaisirs et nos situations, jusqu'à ce que le sommeil verse dans nos sens son heureuse langueur, et que l'assoupissement le plus doux vienne peu à peu saisir nos membres, suspendre les fonctions de la vie, et rendre la lumière inutile ?

Avantages de la solitude.

Une longue et brûlante journée a fait place à la douce fraîcheur du soir ; une verdure

nouvelle semble couvrir la terre; les plantes desséchées se raniment; les fleurs décolorées et flétries ont repris leur coloris et leur éclat; elles exhalent un parfum plus suave. L'air reçoit aussi une force nouvelle, son ressort a plus d'activité. Il pénètre nos membres, rend l'élasticité à nos poumons, et fait circuler plus rapidement le sang dans nos veines. Une chaleur trop constante détruirait ces perles de rosée qui brillent sur le front du printemps; elle les ferait monter en exhalaisons insensibles; l'haleine, les vents et les mouvemens plus légers de l'éventail de l'aurore dissiperaient ces vapeurs avant qu'elles pussent se réunir; mais favorisées par le calme de l'air, et condensées par la fraîcheur de la nuit, elles distillent cette humeur fine et délicate qui répare les plantes, comme le sommeil répare nos membres épuisés.

Douce solitude, que tu donnes de plaisirs à l'homme sensible! Le monde est un océan en courroux; et qui peut établir ses desseins sur l'instabilité de ses vagues flottantes? Le monde est une école de tromperies; et qui peut échapper à ses dangereuses séductions?

Dans ce séjour de tumulte et de corrup-

tion, les vérités sacrées que Dieu grava dans nos âmes par la main de la nature sont obscurcies, si elles ne sont pas effacées. On étouffe jusqu'aux cris de la conscience, et ses avis sont interprétés par l'erreur.

C'est ici que résident la paix et la sûreté; le silence ferme la porte à la noire médisance et aux cris empoisonnés d'une conversation dangereuse; la foule nombreuse des images fantastiques qui nous importunaient au milieu du tumulte des plaisirs, se dissipe et s'évanouit dans l'épaisseur de ces ombres. Ici je puis sans trouble converser avec mon cœur, et apprendre à me connaître moi-même. Ici l'âme peut réunir ses forces dispersées, et recouvrer sa première énergie. Ici j'efface l'impression dangereuse des mauvais exemples. Ici je puis m'appliquer à vaincre mes passions; je deviens le maître et le possesseur, non d'un sceptre ni d'une couronne, mais de moi-même. Hommes que l'ambition dévore, agitez-vous, tourmentez-vous pour des honneurs frivoles; accumulez les bassesses et les crimes pour vous agrandir et monter au faite du pouvoir. Vos vains plaisirs ne me touchent point, et je promets-

d'être fidèle à ma solitude. Que de charmes rassemblés ici pour un esprit appliqué, et qui aime la vertu et la vérité!

Mais est-il bien vrai que je suis seul ici? Je n'y suis pas entouré de mes amis; mais peut-être que ces ministres ailés qui veillent sur les pas du juste suivent l'heureux solitaire dans ses douces promenades, et sont chargés de faire couler ses heures précieuses dans la paix et la tranquillité.

Mais comment ai-je pu me croire seul ici? Quel témoin m'entourne? Dieu n'est-il pas avec moi? Je suis aussi présent à ses regards qu'il est invisible aux miens.

Rapidité du temps.

Le jour est fini; les heures se sont envolées; elles sont maintenant devant le juge suprême, et lui rendent un compte fidèle des actions des hommes. Une main céleste trace leurs écrits en caractère de feu dans le livre de vie qui s'ouvrira pour les publier au dernier jour de l'univers. Heureux ceux dont la vertu s'est accrue des pertes de sa durée, et dont le temps a mesuré la marche et les progrès vers la sagesse!

Profond silence dans la nature.

Quel vaste silence environne le monde ! Il est si profond, que mon oreille entend mon cœur palpiter ; mes moindres mouvemens font retentir la plaine ; la nuit a ramené la paix et la tranquillité dans les villes ; le laboureur se repose dans sa cabane ; le tendre ramage des oiseaux ne rend plus les buissons harmonieux ; l'air est tranquille ; les branches des arbres ne sont point agitées ; Echo n'est plus inquiétée ; elle se livre au repos ; l'oreille épanouie ne laisse rien perdre à l'attention ; elle se saisit des moindres sons ; elle est frappée du murmure insensible de ce faible ruisseau qui coule au loin dans la prairie.

Cette heure sombre et taciturne a tout suspendu. L'intérêt, les affaires et les soucis ron-geurs agitaient toutes les têtes ; la vie et l'activité se reproduisaient sous mille formes ; cette ville immense fourmillait d'une multitude toujours mouvante ; la campagne était couverte d'un monde de laboureurs ; l'air était perpétuellement agité par le vol des oiseaux et le bourdonnement des abeilles ; l'art avec

des yeux perçans enlevait à la nature ses beautés, et l'industrie était accablée sous le faix du travail. Cette ardeur et tout ce fracas se sont dissipés au soleil couchant ; les animaux sont tranquilles dans leurs asiles, et les tendres oiseaux dorment sur le duvet de leur nid ; le marteau repose, et l'enclume ne gémit plus sous ses coups ; les boutiques sont fermées ; le seuil de la porte de ce marchand accrédité n'est plus usé sous les pas des nombreux acheteurs ; le laboureur goûte un sommeil tranquille, et son chien fidèle, après avoir fait long-temps une garde vigilante, s'étend et rêve aux pieds de son maître ; la fatigue et le travail ont engourdi tous les membres ; les affaires ont cessé avec les vapeurs errantes qui se jouaient dans les cieux au coucher du soleil ; la nature entière est assoupie ; cependant le sentiment de la vie palpite encore dans tous les corps qu'elle anime.

Les ténèbres.

Le noir manteau de la nuit s'obscurcit de plus en plus. J'admire la marche lente et sombre des ténèbres. Elles ne viennent point

brusquement couvrir en un moment la face de la nature; ce n'est d'abord qu'un voile léger, qui se rembrunit ensuite et s'épaissit par degrés. Un passage trop rapide du jour à la nuit serait effrayant et terrible; il troublerait le voyageur au milieu de sa course; il frapperait tous les êtres d'un effroi mortel; il blesserait peut-être les organes sensibles de la vue. La Providence a réglé la marche des ténèbres, et les fait passer par des gradations insensibles, lentes sur la terre; le crépuscule les devance pour nous avertir de leur approche, et nous prévient contre la frayeur et le trouble qu'une nuit soudaine porterait dans nos sens.

Maintenant les fiers habitans des forêts abandonnent leurs cavernes; mille monstres dévorans peuplent les déserts; la mort est dans leur gueule affamée; altérés de sang, ils font leur ronde nocturne. Voyageur infortuné, que je te plains, si la nuit te surprend dans ces affreux déserts! Soutiendras-tu sans pâlir les horribles rugissemens de ce lion furieux qui cherche sa proie? Ciel propice, prête-lui ton secours. Il est attendu d'une épouse vertueuse et tendre, qu'environne un groupe de jeunes enfans qui ont besoin de ses se-

cours. Ecarte de leurs pas les dangers et la mort. Le loup vorace suit maintenant la trace des bergers; il assiège bientôt les timides brebis dans le sein de la bergerie; et le renard plus adroit se glisse dans la chaumière, enlève au laboureur son espoir, et une mère à une famille infortunée qui venait d'éclorre sous ses ailes.

O homme, faut-il que je te rencontre aussi dans l'ombre de la nuit, plus féroce et plus terrible pour ton semblable que les bêtes affamées et sauvages! Grand Dieu, fais sentir ta présence à l'assassin qui, dans les ténèbres, médite la mort de son frère! Qu'un éclair soudain de ta lumière frappe son âme, et le renverse à tes pieds innocent ou mort!

Les ténèbres ont voilé tous les objets agréables et brillans du printemps. Où sont maintenant ces nuances délicates qui charmaient mes yeux? La rose est sans couleur, et le lis a perdu sa blancheur. En vain je jette mes regards sur cette campagne, tous les êtres semblent mêlés et confondus. O soleil, sans toi l'univers ne serait encore qu'un chaos; tu es son second créateur.

Le sommeil.

L'homme poursuit son travail jusqu'à la fin de la soirée ; mais ses forces diminuent , ses esprits s'épuisent et languissent ; le repos ne lui suffirait pas ; il a besoin d'un baume qui le rafraîchisse et le répare. Que le sommeil vient à propos remplir ces deux objets ! Le sommeil amène les heures tranquilles pour renouveler l'âme et le corps. Dès que l'esprit et les travaux des mains sont interrompus, nos membres lassés s'engourdissent, l'esprit dépose le fardeau des soins et des affaires ; l'attention se refroidit et s'émousse, et le sommeil enchaîne toutes nos facultés. Pendant cet intervalle d'une douce et paisible inaction, la machine se remonte, ses ressorts reprennent leur élasticité ; la faculté pensante se rajeunit, et son ardeur se ranime pour les travaux du matin. Sans ce restaurant salutaire, les constitutions les plus fortes seraient bientôt épuisées. Je vis, il y a quelques jours, le malheureux Florio ; son air était sauvage, son corps maigre et exténué, ses pensées errantes et ses discours égarés. Frappé d'une altération si su-

bite, j'en demandai la cause, et j'appris que ses yeux n'avaient pas été fermés par le sommeil depuis plusieurs nuits. Ce jeune homme autrefois l'âme de la conversation, le plaisir et le charme des sociétés, n'est plus qu'un objet de misère et d'horreur depuis que le sommeil l'a abandonné.

Combien de mes concitoyens sont maintenant étendus sur un lit de langueur, et disent avec ce vieillard de l'écriture, si célèbre par sa patience : « Je n'ai plus que des nuits fatigantes et douloureuses ! » Au lieu de reposer mollement, ils comptent les heures ennuyeuses ; leur tympan est frappé de chaque coup de cloche ; ils mesurent les instans par les palpitations d'un pouls agité. Que ne feraient-ils pas pour obtenir une légère trêve à leur agonie, oublier leurs douleurs, et goûter quelques momens la douceur d'un sommeil paisible !

Par combien de précautions la bonté divine nous facilite la jouissance de ce bien nécessaire ! comme sa main bienfaisante éloigne de nous tout ce qui pourrait mettre obstacle à ses précieuses influences ! Dieu tire sur nous le voile des ténèbres, nous plonge dans une

molle léthargie; il cache à nos regards tous les objets qui pourraient agiter nos sens et le distraire, met la tranquillité dans nos maisons, et impose un profond silence à toute la nature. Ainsi une mère tendre écarte de son jeune enfant le bruit et le danger, et appelle sur lui le sommeil par de légers et doux mouvemens.

Les songes.

La raison maintenant a interrompu ses fonctions; l'imagination délivrée de cette surveillante qui la gêne, se livre à sa fougue extravagante, et entraîne l'esprit dans le labyrinthe de la vanité. Notre tête est entourée de fausses images, et séduite par des craintes ridicules ou des plaisirs trompeurs. Quelques-uns se promènent dans des plaines enchantées, et se voient couronnés des guirlandes d'un bonheur imaginaire, tandis que leurs corps sont étendus sur la paille sous le toit d'une chaumière, dont l'importune araignée leur dispute l'espace pour y filer sa toile. D'autres abandonnent leurs appartemens superbes; on les traîne dans un horrible cachot, ou bien, agités sur les flots, ils se débat-

tent au milieu des vagues rugissantes; tantôt ils escaladent d'un pas précipité un roc escarpé, fuyant de vains dangers avec une inquiétude réelle, ou bien, engourdis par une crainte subite, et sans force pour échapper au péril, l'espérance les abandonne; et, quoiqu'enfoncés dans le duvet, ils sont précipités sans espoir de secours dans des gouffres affreux. Telles sont les extravagances de l'esprit humain sous l'empire bienfaisant du sommeil.

Mais est-ce dans le sommeil seul que ces jeux de l'imagination abusent l'homme? Les hommes ne se repaissent-ils pas le jour de songes plus vains que ceux de la nuit? Les uns se croient d'une nature supérieure, parce que la faveur du prince a joint quelques titres de plus à ceux qu'ils possédaient déjà; ou parce que le ver à soie leur a légué en mourant sa parure brillante pour les couvrir. Les autres se félicitent de voir leur coffre se remplir d'or; ils se promettent un plus grand degré de bonheur, s'ils peuvent ajouter de nouvelles sommes à celles qu'ils ont amassées. Quelques-uns soupirent après des louanges frivoles, et voient l'immortalité dans le bourdonnement d'une réputation momentanée. Tous ces hom-

mes sont-ils plus raisonnables que le misérable qui, endormi sous l'ombre d'une haie, et couvert de haillons, se croit possesseur d'un palais somptueux orné des meubles fastueux du luxe?

Qu'il me soit permis de m'arrêter un instant sur les mystères du sommeil. Considérez l'homme de la constitution la plus vigoureuse étendu sur son lit, et plongé dans le sommeil : sa force est enchaînée dans une indolence qui ressemble à l'anéantissement : ses nerfs sont relâchés comme la corde d'un arc détendu, presque tous ses mouvemens sont arrêtés. Considérez une personne tendre et sensible et douée du caractère le plus aimable, ses yeux ouverts ne peuvent recevoir les rayons de la lumière, et ne distinguent point les objets ; les organes de l'ouïe sont ouverts, les accens viennent frapper sur le tympan ; mais son oreille ne peut recueillir les sons : les sens et leurs touches délicates sont comme émoussés et engourdis. Vous appelez l'homme un être sociable ; mais où sont alors ses affections ? Il méconnaît son père et son ami. Que son épouse vertueuse et belle meure à ses côtés, sa sensibilité n'en sera point émue. Ses enfans

sont tourmentés des plus cruelles douleurs , et son cœur reste insensible. Voyez cet homme de génie ; il a pénétré les sciences les plus abstraites ; il sait débrouiller la vérité du chaos de l'erreur : son goût épuré peut nous produire dans un instant toutes les beautés de la composition et le pathétique du sentiment. Maintenant qu'il est endormi , sa faculté pensante est jetée hors de son centre ; son imagination le promène d'erreurs en erreurs ; au lieu de raisonnemens simples et conséquens , il n'a plus qu'un mélange confus d'idées absurdes ; au lieu de principes fermes et vrais , il n'a plus que des assertions vagues et indéterminées : l'illusion la plus grossière en impose à son génie : la nuit entière ne lui paraît qu'une minute : il n'est plus sensible au mouvement du temps ni à sa durée.

Mais dès que le matin avec ses doigts de rose vient ouvrir le sombre rideau , dès que la clarté pénètre dans son cabinet , il s'éveille , et se remet en possession des talens qu'il avait perdus pendant quelques heures : ses nerfs se tendent , et le rendent capable d'agir : ses sens ont repris leur première vigueur : ses affections réchauffent de nouveau son âme : ses visions

romanesques se dissipent, et la raison luit. Et pourquoi cet engourdissement qui saisit les facultés animales ne les laisse-t-il pas dans une inaction perpétuelle? Lorsque les pensées sont une fois dans la confusion, pourquoi ne restent-elles pas dans ce désordre? Par quelle puissance sont-elles ralliées dans un instant, et ramenées de l'irrégularité la plus désordonnée dans l'ordre naturel qui leur fut prescrit? Comment le corps peut-il sortir d'une situation qui ressemble à la mort, et reprendre si tôt toute la vigueur de ses facultés et l'harmonie de leurs fonctions?

Les esprits.

Voici l'instant où les esprits font, dit-on, leurs apparitions. Maintenant la timide imagination s'alarme des monstres qu'elle a créés; elle voit des fantômes s'avancer lentement dans l'obscurité, ou, plus légers que l'éclair, ils volent et disparaissent en un clin-d'œil. Maintenant des voix terribles sortent du fond des voûtes souterraines : des gémissemens profonds sont envoyés des tombeaux : des spectres mélancoliques errent parmi les ruines des

temples antiques, visitent les sombres demeures des morts, se promènent sous mille formes différentes dans les galeries des châteaux abandonnés, ou s'arrêtent sur quelques tombes plaintives. Que de pas inutiles ! Quel long circuit va faire l'écolier tremblant pour éviter le redoutable cimetière ! Et si la nécessité l'oblige de traverser cette terre où sont confondus les titres, les rangs et les sexes, mille histoires épouvantables reviennent se présenter à sa mémoire ; la crainte met des ailes à ses pieds ; à peine touche-t-il la terre qu'il parcourt ; il n'ose regarder derrière lui ; et si nuls sons effrayans n'ont épouvanté son oreille, si nulle ombre fugitive ne s'est présentée à ses regards, il respire enfin, et il bénit sa bonne fortune. Je ne vois pas sans étonnement cette crainte excessive qui s'empare de l'esprit du peuple, tandis qu'il ne prend aucun intérêt à des objets plus sérieux.

L'oiseau de nuit.

J'entends une voix lugubre dont les cris plaintifs et les sanglots précipités troublent le silence d'une nuit paisible ; c'est l'orfraie

sinistre qui soupire ses douleurs avec les accents de la désolation ; elle vole dans les bois épais , et fuit la société des autres oiseaux : les parterres et les prés fleuris n'ont aucun charme pour elle. Des ruines désertes, des murailles couvertes de lierre sont les demeures qui lui plaisent ; elle s'endort sur le penchant d'un précipice, et s'expose à une chute cruelle, tandis que le serpent au fond des marécages fait résonner l'air de ses sifflemens horribles. La douce clarté du matin réveille la joie dans les autres animaux ; mais elle n'inspire aucun plaisir à cette sombre solitaire : la face riante du jour la consterne : les scènes agréables de la nature la jettent dans le trouble et l'inquiétude.

Peuple vain et superstitieux, cesse de t'affrayer des cris de cet oiseau volant près de ta fenêtre, ou des croassemens d'un corbeau, et crois à des présages plus certains. Ce jour qui s'éteint et finit t'annonce la fin de ta vie d'une manière bien plus frappante. Ces ténèbres qui tombent sur la terre et l'enveloppent ne sont-elles pas une espèce de drap mortuaire tendu par la nature, et une image sensible de cette longue nuit qui couvrira bientôt ses habitans ? Cette chambre téné-

breuse, ce lit où je vais m'enfoncer ne me représente-t-il pas au naturel ce tombeau où tous les êtres vont se confondre dans le silence et dans l'oubli ?

Le rossignol.

Quel est cet oiseau dont les chants sont si doux et si tendres ? Que ces accens sont loin de ressembler aux sons sauvages et choquans de l'oiseau mélancolique qui m'attristait tout à l'heure ! Tendre rossignol, je reconnais ta voix. Quelle étendue, quelle force de voix dans un être si frêle !

Maître de l'harmonie, il module ses airs sur tous les tons ; il enfle son gosier moelleux, et en tire des sons qui émeuvent l'âme. Tout à l'heure sa chanson était languissante, il soupirait ses amours ; ses notes mélancoliques et tendres arrêtaient les ombres fugitives, et portaient dans mon âme attendrie une molle volupté ; le silence était attentif, et la nuit prêtait l'oreille à ses cadences mélodieuses.

Ces plaisirs tranquilles et purs ne sont point goûtés du triste habitant des villes ; ce chanfre modeste et discret n'entretient que les amans de la solitude ; ceux qu'entraînent la débauche

et l'ivresse sont privés de cet agréable concert.

Une comète.

J'observais, il y a quelques jours, dans les cieux un phénomène étonnant. Cet astre prodigieux qui dans sa route enflammée semble couvrir la moitié du firmament, était pour quelques-uns un objet de crainte et d'épouvante; ils le regardaient avec l'effroi dont Balthazar contemplait cette main fatale qui traçait sa destinée sur les murs de son palais. L'un prédisait déjà la chute des empires, la mort des rois et les calamités des nations; l'autre voyait la guerre menaçante et la discorde cruelle secouer leurs torches enflammées, et embraser le monde entier.

Ainsi la superstition et le fanatisme colorent presque toutes les images que la main du peuple a tracées. Fonderais-je aussi de vains pronostics sur la ceinture lumineuse qui entoure la comète? Non, je me contente d'adorer cet Etre suprême qui lança de sa main ce globe immense dans les plaines de l'air, et qui lui ordonne tantôt d'aller se mêler et se confondre avec les rayons brûlans du soleil;

tantôt de passer bien au-delà des bornes de notre système planétaire, et de se présenter aux yeux surpris d'un autre monde.

Quelquefois dans les heures nocturnes un phénomène aussi remarquable amuse les philosophes, et alarme le vulgaire. Des météores volans s'enflamment, et reflètent leur lumière du côté du nord; ces flammes rayonnantes se choquent et se mêlent, l'air en paraît embrasé; quelquefois elles se séparent, et, semblables à des flèches rapides, elles sillonnent le firmament.

L'ignorant villageois contemple ce spectacle d'abord avec surprise, et bientôt avec frayeur. Une terreur panique s'empare de tous les esprits; les cœurs palpitent, la pâleur couvre tous les visages. L'épouvante s'accroît par les discours et les observations de la multitude; chacun parle le langage de la crainte; les uns voient des fantômes hideux, des armées s'entrechoquer, des plaines couvertes de morts, des ruisseaux de sang; les autres, poussant leur crainte plus loin, pensent que le grand jour est venu, que l'heure irrévocable va sonner, que le monde va finir.

Le lever de la lune.

La lune s'avance; elle fait son entrée dans le firmament. Voyez-la sortir de ce nuage argenté. Que son aspect est sublime et sombre en même temps ! A chaque pas qu'elle fait dans les cieux , son éclat augmente. Déjà sa lumière pâle et tremblante couvre la terre, attire nos regards, et répand sur le monde endormi des vapeurs voluptueuses, tant sa clarté est douce et tendre. O reine des ombres ! tu es l'ornement des cieux et la gloire des astres.

Le jour nous offrait mille scènes variées que les ténèbres ont couvertes d'un voile im-pénétrable. En vain les étoiles officieuses viennent nous prêter leur secours ; elles ne font qu'adoucir les sombres regards de la nuit, sans faire évanouir l'épaisse obscurité qui nous couvre. A peine un faible rayon se réfléchit de la surface des objets vers l'œil qui les considère. Mais la lune rassemble tous ces rayons, et blanchit de sa lumière le voile étendu sur le front de la nature. Aidés de sa clarté, nous pouvons considérer les vastes tableaux que

renferme l'univers , non dans leur vrai coloris , mais délicatement ombrés , adoucis par un éclat plus tendre.

Quel spectacle imposant et sublime ! La lune pend du céleste lambris comme une lampe immense de cristal ; les diamans enrichissent d'une broderie magnifique le dais superbe de l'univers ; une lumière tendre descend lentement sur la terre. D'abord elle se glisse sur le sommet des hautes montagnes , d'où elle tombe et s'étend sur les plaines ; mille rayons ont fondu les eaux de la mer en argent liquide ; la sombre verdure qui couvre les forêts s'est éclaircie ; les feuilles , mollement agitées par un vent frais et léger , prennent dans un instant mille nuances agréables ; une perspective immense s'ouvre à nos regards. Que l'aspect de la nature émeut et remue vivement les âmes sensibles ! Les amples dimensions du dôme de Renelagh et les brillantes illuminations des jardins du Faxhall , ont excité une admiration générale. Que sont ces faibles essais de l'art humain auprès des ouvrages sublimes du Tout-Puissant ?

La lune , dans cette pompe touchante et magnifique , ne vient pas seulement pour récréer

nos regards , elle luit aussi pour nos besoins. Que les ténèbres seraient insupportables et cruelles , si elles duraient long-temps , surtout dans les longues nuits de l'affreux hiver ! La lune vient animer leur sombre obscurité ; elle double de ses rayons d'argent le manteau de la nuit , et nous console d'une journée froide et ténébreuse. Dans l'été , que de charmes ne verse-t-elle pas sur nos soirées tranquilles ! Elle nous trace une route brillante sur le sein des prairies ; elle nous attire dans les bosquets embaumés ; elle éclaire le paisible berger , et le conduit avec son troupeau dans de gras pâturages. Que cet astre est agréable au matelot ! Son vaisseau fend le sein des mers avec agilité et sans inquiétude sous l'influence de ses rayons bienfaisans. C'est pour nos besoins et nos plaisirs que le Créateur arrangea ce système sublime , que le savant calcule et dont jouit le sage.

La lune varie sans cesse dans son aspect ; aujourd'hui sa face est toute rayonnante de clarté , bientôt un croissant lumineux et simple ornera son front ; mais enfin sa beauté s'évanouit. Elle voyage dans les cieus , inconnue et invisible ; elle se lève tantôt à la fin du jour ,

et commence sa carrière admirée de la multitude ; tantôt elle diffère son entrée dans le firmament jusqu'au centre de la nuit , et éclaire le monde endormi sans en être aperçue.

Comme cet astre changeant , tout ce qu'il éclaire au-dessous de lui , tout ici bas n'est qu'inconstance. Hommes , qui tous les jours éprouvez mille changemens et voyez changer autour de vous tous les objets , comment pouvez-vous compter sur la stabilité des biens et des plaisirs ? N'avez-vous pas vu des oiseaux voltigeant dans les prairies , ranimant l'éclat de leur plumage dans l'onde d'un ruisseau , voler ensuite sur les arbres solitaires qui bordaient ce ruisseau ? Le plaisir volait avec eux sur leurs ailes ; la mélodie la plus tendre enflait leurs gosiers. Vous goûtiez avec ravissement ce charme inexprimable ; mais a-t-il duré autant que vos désirs ? L'oiseau s'envole ; vous l'avez perdu de vue ; le ciel s'obscurcit , le ruisseau se trouble ; un instant a détruit vos plaisirs. Ah ! ne fondez jamais votre bonheur sur des objets passagers et périssables !

J'ai vu quelquefois ce globe resplendissant dépouillé de ses rayons ; la terre , interposant

son corps opaque, interceptait la clarté du soleil, et renvoyait une ombre obscure sur la lune. J'ai vu sa lumière s'éteindre par degrés, jusqu'à ce que, plongée dans une espèce d'évanouissement, pâle et languissante, elle semblait expirer dans les ténèbres. Ce spectacle étonne ceux même qui n'aiment à voir la nuit que dans toute sa pompe, trainée par les songes dans son char d'ébène, et précédée par les ombres fugitives. Cette espèce de malheur est l'objet des observations générales et de toutes les conversations.

Il en est de même des personnes de considération. Les rois et leurs ministres sont les objets de l'attention publique; leur conduite ne peut être cachée, leurs moindres démarches sont veillées de près, et jugées sévèrement. Les personnes qui mènent une vie privée peuvent faire des fautes, elles sont presque toujours ignorées. Une planète peut s'éclipser, une étoile disparaître pendant quelques mois; à peine un en dix mille s'apercevra de cette perte; mais si la lune souffre une éclipse passagère, la moitié du monde en est témoin.

Que j'étais heureux et satisfait lorsque je faisais ma promenade solitaire et nocturne sur

les côtes d'occident ! La mer claire et unie baignait de ses eaux le pied des hautes montagnes, s'étendait au loin dans une vaste plaine, et servait de miroir aux astres ; l'azur du firmament était relevé par les étoiles innombrables ; la lune s'avavançait lentement ; elle paraissait se contempler avec plaisir dans la surface transparente des eaux.

Tel est l'effet d'un mérite distingué dans les personnes d'un rang supérieur. Leur carrière est d'autant plus estimable, que les influences en son plus douces et plus répandues. Ceux qui sont animés de la noble ambition de faire des heureux ressemblent à cet astre qui va se peindre dans les eaux de cette fontaine, et dont la lumière est réflétée sur les objets qui l'environnent.

La prière.

C'est assez exercer mes pensées ; la lassitude s'empare de mes membres. Cédons à l'avis de la nature ; laissons le sommeil rafraîchir mes sens épuisés. Mais arrêtons. Irai-je au lit de repos sans me prosterner en actions de grâce devant le souverain Etre qui me conserve, et qui m'a fait jouir de tant de sentimens agréa-

bles ? Prions l'Eternel avec la simplicité du laboureur et de l'artisan.

Est-ce la superstition qui inspira les premiers transports qu'une âme sensible manifesta au premier aspect de la nature ? N'est-il pas dans l'ordre que l'homme entouré du plaisir et du bien-être, admire et reconnaisse par des actions de grâces la main qui le forma, qui le nourrit, et qui lui donne le sentiment de la vie et du plaisir ?

O toi qui guides mes pas, et protèges ma vie, je me mets sous tes ailes sacrées ; tu m'as soutenu pendant les heures du jour ; sois mon bouclier dans le sein des ténèbres. Si mon âme s'est souillée de quelque tache impure, purifie-la dans ces instans où mon corps semble se séparer d'elle pour goûter le sommeil. Eloigne le vice et le crime de ma couche paisible. Je m'abandonne dans tes mains prudentes ; mes yeux s'appesantissent et se ferment ; je passe dans des régions inconnues ; le sommeil va confondre mes idées et mes sensations.

MÉDITATIONS

SUR LES CIEUX ÉTOILÉS.



PROMENADE SUR LE SOMMET D'UNE MONTAGNE.

JE quitte aujourd'hui les ingénieuses retraites de l'art pour le noble théâtre de la nature, et l'ombrage frais d'un bosquet pour le sommet des hautes montagnes. Qu'ai-je besoin d'un épais feuillage ? Le soleil a quitté l'horizon, ses rayons ne brûlent plus la campagne. Mais que l'homme ici bas est malheureux ! Notre âme s'ouvre-t-elle au plaisir ; la douleur le devance, et nous empêche de le goûter. Cette chaleur accablante est dissipée, il est vrai : l'air est plus pur, la respiration plus libre : le silence, l'obscurité, qui vont régner dans la nature, ajoutent à la profondeur de mes contemplations ; mais ce paysage et toutes ses scènes variées se sont évanouies dans les ombres : le château majestueux, l'humble cabane ont disparu : les montagnes et leurs fronts rembrunis sont perdus : les vallées solitaires et fleuries me semblent des précipices affreux :

un voile étendu sur les plaines me cache leurs nombreux troupeaux et leurs moissons dorées : la nuit sort du fond des forêts, donne le signal aux ténèbres, et jette son noir manteau sur les longs détours des ruisseaux argentés. Je ne jouis plus de la riche fécondité de la nature, de la variété de ses images, et de la magnificence de ses tableaux champêtres : tout semble anéanti.

Mais devrais-je regretter cette perte? N'en suis-je pas bien dédommagé par les beautés du firmament? Tout l'hémisphère est soumis à mes regards; les nuages, les rayons embrasés du soleil ne me dérobent plus cette voûte magnifique; les planètes se succèdent, et font étinceler leurs feux; les étoiles ont parsemé les cieux de pierres précieuses; des milliers de lampes célestes brillent sur nos têtes; les cieux paraissent enflammés d'une clarté douce qui charme les regards, repose les yeux, et communique à l'âme les délices les plus pures; le bleu de l'éther embelli par la saison, et plus vif en l'absence de la lune, prête encore aux étoiles un éclat plus radieux et plus animé.

Un autre plaisir se prépare pour moi; la

nuit ouvre tous mes sens à la volupté, elle a rendu la vie aux plantes languissantes ; une douce rosée remplit le calice amolli des fleurs ; les zéphirs légers y plongent leurs ailes, et embaument l'air que je respire. Ah ! ce qui donne un prix aux plaisirs, c'est la sécurité avec laquelle on en jouit ; les fleurs de cette heureuse terre ne donnent point à la couleuvre un asile trompeur ; les monstres ne viennent point effrayer le philosophe qui médite dans l'épaisseur des forêts. Mais je m'écarte de mon sujet. Eloignez-vous de moi, charmes trop séduisants, la gloire des cieus redemande mes pensées et mes regards.

J'ai long-temps erré au milieu des tombeaux, j'ai feuilleté les registres de la mort pour démasquer la vanité des choses mortelles, et rompre leur enchantement. Sorti de ces sombres demeures, j'ai porté mes pas dans un jardin de fleurs, j'ai rassasié mon âme du sentiment de la vie. J'ai allumé la lampe de la sagesse et le flambeau de la méditation, non pour m'égarer dans les villes ni dans la poussière des écoles, mais pour me promener le long des murailles élevées et tranquilles de l'antique nuit. Je m'élançai aujourd'hui dans

les cieux, je contemple d'un œil de surprise et d'admiration les ouvrages sublimes du Créateur.

Si nous avons reconnu la touche délicate de son pinceau dans les couleurs brillantes du printemps, si nous avons vu le sceau de sa bienfaisance imprimé sur les riches productions de la nature, si sa clarté répandit la lumière sur les heures du jour, oh que les cieux annoncent sa gloire à l'univers d'une manière bien plus solennelle ! Le firmament est la preuve la plus évidente de la Divinité, son langage se fait entendre aux nations les plus barbares. Tandis que la foule des hommes est ensevelië dans le sommeil, je prête l'oreille à cette voix secrète, des impressions plus fortes du pouvoir éternel pénètrent mon âme ; les ombres solitaires sont amies de la vertu.

Le vulgaire n'aperçoit dans la voûte azurée que des étincelles brillantes, tous les astres rassemblés ne sont à ses yeux que des clous dorés distribués au hasard par la main de la nature ; mais le philosophe qui, sur les ailes de la méditation, se transporte dans les cieux, et en parcourt la vaste immensité, sait y voir des vérités importantes. Quelle foule de décou-

vertés admirables viennent se soumettre à la contemplation?

La terre est un corps rond, quoiqu'elle renferme dans son sein de hautes montagnes, des précipices affreux et des plaines immenses, dont les seules bornes sont les cieux et le vaste océan. A considérer cette masse énorme, notre imagination se plaît à lui bâtir une base solide, et cependant elle flotte dans l'éther, elle roule suspendue au firmament avec des millions de corps plus pesans, et finit son cours dans l'espace de douze mois. Cette rotation périodique enchaîne les saisons et produit l'année. Toujours roulante sur son axe, elle tourne successivement ses côtés vers la source de la lumière, et par ce moyen donne le jour à notre hémisphère, tandis que la nuit couvre l'autre. Sans ce double mouvement, la moitié des malheureux habitans de la terre serait dévorée par les rayons de feu de l'astre du jour, et l'autre moitié, glacée au sein de la neige et des frimas, languirait ensevelie dans les ténèbres.

A nous, faibles atomes répandus sur cette surface, la terre nous paraît un globe immense tapissé d'une molle verdure, couvert

de toutes les espèces de fruits, et embelli des plus superbes décorations, tandis qu'elle ne paraît qu'un point lumineux au spectateur placé sur les différentes planètes, et qu'elle est inconnue et ignorée de l'habitant des régions plus éloignées. Ces astres qui roulent sur nos têtes, qui tour à tour brillent à nos yeux, et font l'ornement de la nuit, composent le monde planétaire; ce ne sont que des corps opaques brillans par réflexion; ils renferment de vastes champs, des mers et des montagnes; ils se font, comme nous, honneur d'un firmament; toutes ces commodités ravissantes que la nature nous prodigue, ces grâces qui nous charment, cette liaison admirable et incompréhensible entre la substance animale et l'intellectuelle, le don de vivre et le don plus précieux de sentir et de jouir, tout leur est accordé; ils se perdent avec nous dans l'espace; ignorant nos plaisirs, nous ne faisons que soupçonner les leurs; le soleil brillant, ce père de la vie et de l'abondance, nous éclaire tous; il voit d'un regard de bonté ce tas immense de matière rouler à ses pieds, s'imbiber et se pénétrer de ses rayons.

Lui seul immuable et fixe au centre du firmament.

mament, tourne majestueusement sur son axe, et communique sa lumière à tous les globes.

Ce soleil et toutes les planètes qui l'entourent, ne sont qu'une faible partie du vaste système de l'univers. Cette étoile, qui paraît à nos yeux aussi petite que ce diamant qui pare la coiffure d'une jeune ladi, est un globe aussi étendu, aussi resplendissant que le soleil; chaque étoile est le centre d'un système magnifique, et éclaire une foule de mondes qui l'entourent.

Quoi de plus merveilleux, de plus grand et de plus vrai que ces observations! La grandeur de Dieu étant infinie, notre imagination pourrait-elle mettre des bornes à ses ouvrages? Qui peut mesurer cette voûte séduisante et terrible? Les mains éternelles en ont reculé les bords jusque dans l'infini. Elance-toi du sein de la terre, traverse les vastes plaines de l'air, passe de bien loin toutes les planètes, va te reposer dans ton vol rapide au centre de l'étoile la plus élevée; tu verras s'élever un autre firmament, un nouveau soleil répandre ses rayons inépuisables, de nouveaux astres former des nuits aussi belles et aussi délicieuses

que celles qui couvrent notre hémisphère ; un système plus noble frappera peut-être tes regards étonnés et perdus dans l'immensité. Si, rempli de nouvelles forces, tu pouvais t'élever au-dessus de ce nouveau firmament, aussi peu avancé que dans ton premier vol, il ne te resterait que l'admiration et une surprise terrible.

Grandeur de Dieu.

O Divinité sublime et inconcevable ! la crainte m'accable et mon esprit s'anéantit, lorsque j'ose porter un œil téméraire dans ton sein, et que je le jette ensuite sur mon néant et ma bassesse ; tout le feu de mon imagination, la rapidité et le sublime de la pensée, le désir brûlant et cette parcelle de divinité que tu soufflas dans mon âme, ne peuvent fixer un instant l'idée de ton être. Un voile terrible couvre à tous les yeux la base de ton trône redoutable. Perdu dans l'univers au milieu des atomes innombrables qui rampent sur sa surface, rampant comme eux, atome des atomes, je me dis au fond de mon cœur : « Jé suis moins
« que rien ; tout ce que je fais est vanité. Quelle
« sera ma situation à la face du Créateur,

« moi qui ne suis que cendre et poussière? »

Tandis que, jetant une vue égarée sur cette vaste étendue de feu, j'apprends à connaître ma bassesse, dévoilons aussi le néant des choses terrestres. Qu'est la terre avec toute la pompe de la vanité et les scènes de l'ostentation, si je la compare au spectacle imposant des cieux? Un point qu'on aperçoit à peine dans l'étendue de l'univers. Si le soleil lui-même éteignait ses feux dévorans, si toutes les planètes qu'il éclaire s'anéantissaient, l'œil qui peut d'un regard mesurer tout l'espace n'apercevrait pas plus cette perte que celle d'un grain de sable de moins dans le fond des mers. L'étendue que remplissait leur masse est si excessivement petite en comparaison du tout, que leur absence ne laisserait aucun vide dans les ouvrages immenses du Tout-Puissant. Si notre globe et tout ce vaste système ne sont rien, qu'est un empire? qu'est une ville? que sont toutes les possessions de ceux qu'on appelle riches?

Lorsque l'aigle dans son vol rapide laisse loin derrière lui les nuées et l'orage, qu'il va pour ainsi dire respirer les feux du soleil, regarde-t-il avec inquiétude le ciron qui vole

dans les airs, ou la poussière qu'il secoue de ses pieds? Telle est l'indifférence de cette âme qui, sur les ailes de la contemplation, s'élève jusqu'à la gloire de son Créateur. Lorsque je porte mes regards sur l'éternité, je sens mes sentimens s'agrandir, mes désirs deviennent sublimes, mon âme, palpitant après la grandeur mondaine, éteint son ardeur passagère; je me trouve au-dessus d'un vain pouvoir. Trop long-temps mes affections furent enchainées au char de la vanité. Ces pensées terribles brisent mes fers; la méditation m'ouvre les portes de la liberté; mon cœur, enflammé de tous les rayons qui s'élancent du firmament, s'élève au-dessus des vapeurs de l'illusion, soutenu par le bonheur et l'espérance.

Homme, viens contempler ces merveilles, et prosterne-toi. Dieu de l'univers, quand je considère les cieux, frappé des rayons divins de ta gloire, et transporté de reconnaissance, je fais entendre ma voix au sein de la nature, et je m'écrie : « Que l'homme est grand, « puisque tu en as fait l'objet de tes soins ! »

Puissance de Dieu.

Celui qui, dans le centre de la nuit, considère les cieux avec l'œil de la raison, qui voit rouler tous les mondes, briller tous les astres, peut-il s'empêcher de demander quel est celui qui forma des objets si merveilleux? Quel sera son étonnement à la réponse? Le Créateur voulut, tout fut accompli, et ce merveilleux édifice s'éleva, orné de toutes ses beautés, déployant ses perfections, exaltant la gloire de son maître.

Que ne peut pas le bras de Dieu pour le bonheur de son peuple? Si les misères de toute espèce fondent sur lui et le plongent dans l'amertume et le désespoir, lui seul peut le soulager. Que ses besoins soient aussi nombreux que les astres qui brillent sur nos têtes, lui seul peut y suffire. Si la tentation met ton âme aux plus dangereuses épreuves, si l'affliction te charge du poids de l'infortune, si le plaisir avec son sourire trompeur veut t'entraîner dans une ruine délicate, demande du secours à celui qui peut tout; il n'est point de péril assez imminent dont il ne puisse te délivrer.

Que le sort du méchant est terrible, puisqu'il provoque tout le pouvoir céleste contre lui! Que la rage de l'impie est désespérée, puisqu'elle excite la jalousie du Tout-Puissant! Créatures aveugles, pouvez-vous entrer en lice avec l'autorité suprême, soutenir les regards de la colère céleste, et supporter les coups de son bras terrible? Quel sera l'asile du ver coupable, lorsque l'Éternel dans sa colère, tenant dans ses mains un glaive enflammé, le forcera de comparaître à un jugement inexorable; lorsque cette main, qui poussa les comètes à une distance presque infinie, s'étendra sur la tête du méchant? Jette un regard sur cette main terrible, et courbe ta tête dans la poussière. Considérez cette main, vous tous qui oubliez les bienfaits du Créateur, ou qui osez affronter sa puissance.

Je ne peux quitter ce sujet important sans admirer la patience de Dieu. Malgré sa force et son pouvoir, il laisse au méchant la vie et son impiété; sa miséricorde est aussi infinie que sa puissance. Si je prononçais avec mépris le nom d'un monarque de la terre, je serais heureux de ne perdre que la liberté. Si j'osais tirer l'épée contre mon souverain, ma vie,

perdue dans des tourmens horribles, serait trop peu pour expier mon crime. Mais toi que j'outrage à chaque instant de ma vie, roi immortel et invisible; toi contre qui mon souffle envoie des blasphèmes multipliés, tu me conserves; tu me rends heureux; tu me soutiens au lieu de me poursuivre avec la foudre de tes vengeances; tu m'environnes de tes bienfaits. O le plus puissant et le meilleur des êtres, ouvre mes yeux au devoir, enchaîne mon âme à tes pieds avec les liens de la bienfaisance et de l'amour.

O toi qui tiens dans tes mains ma vie et mon être, puissent mes pensées être sans cesse fixées dans ta gloire! Puisse mon esprit, toujours humble et modeste, se plier à ta volonté! Si les afflictions enchaînent mes sens à la douleur, puissé-je dire dans tous les états de ma vie, même dans l'abîme de la désolation : « J'éleverai un autel à mon Dieu, un autel « de soumission; j'y écrirai : au Dieu de l'univers, seul sage et parfait. » Si tu mettais mon sort dans mes mains, que tu me permesses de me tracer moi-même une route au bonheur, je désirerais humblement de le remettre à ta bienfaisance infaillible, persuadé

que tes inspirations, quoique contraires à mes penchans, et même à mes plaisirs, me sont plus utiles que les mouvemens aveugles de mes sens et de ma volonté.

Bonté de Dieu.

Si je porte mes regards dans les cieux, je ne vois qu'un illustre chaos, un mélange confus de globes brillans lancés au hasard. Mais ce qui paraît confusion, est l'ordre même; ce que nous croyons l'effet du hasard, est le résultat des opérations les plus certaines et les plus sublimes. Le compas n'a point promené sa pointe erronée sur ces globes de feu; l'œil du Tout-Puissant les a mesurés, et la proportion la plus exacte a présidé à leur construction.

Ce qui nous paraît un mal dans l'univers, porte quelquefois l'empreinte du bonheur; l'amour paternel en fera résulter des biens infinis. Si Joseph est enlevé aux douces caresses de son père, si Dieu l'abandonne à l'esclavage dans une terre étrangère, c'est pour sauver toute sa famille des rigueurs cruelles de la famine. Celui qui languissait dans le désespoir,

s'élève quelquefois jusqu'au faite des honneurs; les tristes murailles d'une prison, par les opérations inconcevables de la Providence, ont quelquefois servi de base au trône. Homme ignorant et présomptueux, couvre donc ton visage de tes larmes; jette des soupirs brûlans vers le trône des trônes, et fais entendre au milieu de tes sanglots des hymnes de reconnaissance et d'admiration.

Ne taxons jamais la Divinité d'aveuglement et d'injustice; adorons dans un respectueux silence ce que nous ne pouvons comprendre; laissons errer sur nos têtes l'épée fatale; ignorons, s'il se peut, qu'elle est suspendue à un fil. Au milieu du labyrinthe que construisit la main de l'Éternel, faisons notre bonheur du bonheur général; n'allons pas, guidés par le vil intérêt, envier les richesses entassées dans les mains du vice; que la vertueuse indigence nous attache aux pas du juste; ne cherchons pas à débrouiller pourquoi l'innocence gémit au fond des noirs cachots, tandis que le crime est revêtu de la robe de l'honneur et de la considération; le jour des vengeances, le jour de la rétribution éternelle vous dévoilera le secret du juge et de la victime.

Mais que le souffle et l'âme de la Divinité sont bien mieux empreints sur le monde animé ! La froide matière, incapable de sentiment, suit le mouvement simple qui lui fut communiqué ; elle se plie à des lois immuables et uniformes, tandis que les êtres innombrables qui fourmillent dans son sein, nourris du souffle de la vie, tirent de ses opérations des délices inexprimables. C'est pour eux que sa bonté secoua le bonheur et le plaisir sur la nature, et mit une tendre liaison entre ses effets et leurs sensations. Des millions d'habitans trouvent au fond des eaux la vie et l'abondance ; la terre aride renferme dans son sein une multitude infinie d'animaux ; le fluide aérien qui remplit la voûte céleste est sans cesse battu par les rapides mouvemens d'un peuple ailé qui se reproduit sans cesse, et qui paraît vouloir mêler ses chansons à la tendre harmonie des sphères. Il n'y a pas une feuille d'arbre sur la terre qui ne nourrisse une infinité d'êtres qui jouissent dans son sein du plaisir de la vie et de la reproduction. C'est pour cette profusion de créatures animées qui volent dans les airs, rampent sur la terre, ou nagent dans les eaux, que le Créateur exerce

sans cesse sa bonté inaltérable ; c'est pour elles que de ses mains divines il forma le plaisir, cette douce ivresse qu'on nomme le bonheur.

Que sont trois ou quatre élémens ? Quel petit théâtre pour les opérations de Jehovah, dont la grandeur et la libéralité sont infinies ! Lorsqu'on voit des millions de mondes s'élever les uns sur les autres jusqu'à une gradation infinie, que peut dire l'homme ? Est-ce pour lui que Dieu voulut épuiser ses desseins ? Le Créateur ne voulut, ne créa que pour sa propre gloire et pour communiquer sa bienfaisance inépuisable. Dieu n'a pas besoin de l'espérance ; son bonheur est infini, rien ne peut l'altérer ni l'affermir. Avant qu'il fit naître le temps et l'univers, il était parfaitement heureux, remplissant l'infini de son être. Mais l'immense univers fut un jeu de sa volonté ; il le peupla pour verser dans le cœur de ses habitans les nobles effusions de sa bonté. Tous ces mondes que l'imagination la plus forte ne peut concevoir et nombrer, sont des jardins immenses qu'il arrose continuellement des sources les plus pures du plaisir.

Pureté de Dieu.

Quel air pur ! que le ciel est tranquille ! Plus clair que ce ruisseau qui coule lentement , plus brillant et plus uni que le cristal, ce voile d'azur, relevé par une broderie de feu, couvre dans son étendue des millions de mondes. Quelle draperie noble et touchante ! Quelle main tient ce dais magnifique suspendu sur l'univers !

Ce firmament peut-il nous donner une idée de la pureté divine ? O toi qui es le Très-Haut, pardonne-moi si je porte mes regards téméraires sur tes œuvres ; tes momens, tes actions, tes attributs sont saints et glorieux.

Miséricorde de Dieu.

La miséricorde de Dieu est plus étendue que l'univers et les cieux. Pensée ravissante, délicieuse réflexion, laisse-moi goûter tout le charme que tu verses dans mon cœur ! Puissé-je reposer mon esprit dans l'immensité de cet attribut divin, et joindre cette perfection à tant de perfections ! Avec quel coloris brillant et animé n'est-elle pas tracée dans la parabole

de l'enfant prodigue ! Qui entraîne ce jeune insensé loin de la maison paternelle ? N'a-t-il pas été tendrement chéri , comblé de bienfaits ? Dirigé , soutenu dans les sentiers pénibles de la vie , il ferme l'oreille à son devoir , et son cœur à la reconnaissance. Il traverse rapidement les plaines de la débauche et du crime ; il va mener une vie déshonorante pour sa famille , ruineuse pour lui. Lorsque la nécessité , non le remords , le force à un retour soumis et humiliant , le père outragé ferme-t-il les portes de sa maison ? a-t-il montré le moindre ressentiment ? Les regards paternels l'ont suivi dans ses débordemens réitérés. Dès l'instant qu'il se replie sur ses fautes , il lui pardonne , ses entrailles sont émues , ses débauches infâmes , son départ cruel sont oubliés. L'amour paternel efface dans un instant une longue suite d'offenses ; ce père se jette dans les bras de son fils. Le retour de ce dernier est lent et tardif , celui du père rapide. Il court au-devant de son fils ; son front est doux et serein ; il se jette à son cou , le serre dans ses bras , le presse contre son sein. Au lieu de désavouer sa prodigalité , de blâmer sa conduite indocile , il le salue avec le baiser

paternel; il se réjouit à son retour comme il s'était réjoui le jour de sa naissance. Ce fils malheureux ouvre la bouche; avant qu'il ait parlé, son père l'a entendu; les épanchemens de son cœur ne peuvent souffrir aucun délai; il est inquiet jusqu'à ce qu'il ait assuré ce fils de son pardon et de ses faveurs les plus tendres. N'est-ce pas là l'image la plus frappante de la miséricorde libéralement accordée à la plus indigne des créatures? C'est ainsi, mon âme; c'est ainsi, vous tous qui l'avez offensé, que le Seigneur vous accueillera, si, sensibles à notre misère, nous retournons à lui d'un cœur humble et repentant.

La même main qui dirige les astres soutient le sage.

Que ce dôme est grand et majestueux! Où en sont les piliers? où se trouve la base de cette voûte superbe? Inébranlable sur ses fondemens, elle voit tous les jours des millions d'étoiles s'éclipser. Si ces étoiles sont des masses si surprenantes, quel lien les enchaîne au firmament? Par quelle opération mécanique ces corps pesans ne tombent-ils point sur nos têtes, et n'écrasent-ils point la terre et ses ha-

bitans? L'architecte tout-puissant ouvre les portes du nord; tous les astres s'emparent de la place qui leur est destinée; il suspend la terre et tous les autres globes sur le néant, et cette base est si solide, que les siècles rapides et la faux du temps ne peuvent l'ébranler.

Telle est l'assurance du sage : la même main qui posa la base de l'univers, le défend et le soutient. Faible de lui-même, incapable d'avoir une bonne pensée, il est cependant environné d'ennemis formidables qui méditent sa ruine. Le monde ouvre mille abîmes sous ses pieds : la chair, comme un locataire perfide, sous le prétexte séduisant du plaisir et de l'amitié, cherche à corrompre son intégrité, mais un secours invisible le défend. Le bras qui fixa les étoiles et qui dirige le mouvement des planètes, est étendu pour conserver les hommes.

De la prière.

Puisque Dieu réside au centre de la gloire, et voit des millions de mondes prosternés à ses pieds, pouvons-nous avoir une occupation plus agréable et plus noble que celle de le prier? La prière nous donne accès auprès du

roi des rois, celui dont le sceptre remue l'univers, la source du mouvement et de la lumière. La prière nous met en face du trône céleste. Rougirai-je d'être prosterné devant le Très-Haut, de demander à celui qui tient l'univers dans ses mains, qui seul peut satisfaire des désirs insatiables ?

Contemplant un instant la gloire du Seigneur et la faiblesse de notre nature. Les ouvrages de la création, leur nombre incompréhensible, leur étendue infinie, nous frappent par leur justesse et leur proportion ; chaque partie se lie si bien avec une autre partie, qu'on ne peut douter que tout fut arrangé par un agent suprême. Si nous pouvions rassembler les opérations merveilleuses du goût sublime du Créateur, quelle source riche et féconde se présenterait à nos contemplations ! Tous les êtres nous forcent à les admirer. Mais si nous considérons le Créateur sous un point de vue plus relatif à nos besoins et à nos intérêts, comme le gardien et le conservateur de tous les êtres, suivant sans cesse un plan invariable de bienfaisance, présidant à tous les événements, amenant leur succès pour le plus grand bien général, faisant de l'univers le temple du

bonheur, qui refusera de s'attendrir sur ce dépôt sublime de la félicité?

Examinons notre nature imparfaite et fragile. L'esprit de l'homme erre sans cesse dans un dédale obscur de peine et de plaisir. Incertains et troublés dans les moindres affaires de la vie, le désespoir semble veiller à la porte de nos cœurs pour s'en emparer, si tous les événemens ne suivent pas le vœu de nos desirs. Quel abîme impénétrable que le cœur de l'homme, si Dieu du haut de son trône ne jetait sur nos âmes des nuages légers qui nous dérobent à nous-mêmes ! Quelle serait notre situation ? Des passions tumultueuses et fortes qui nous agitent : des craintes journalières qui tiennent le glaive et la foudre suspendus sur nos têtes : une vie sans cesse exposée au chagrin, à la douleur, à l'inquiétude, à la mort. Que de sujets de réflexion ! Mais il est un Etre tout-puissant, pourrions-nous refuser d'implorer son secours ! l'imagination elle-même frémit à cette idée. S'il y a des méchants livrés à la fougue du crime, dont le cœur aveugle et présomptueux se met au-dessus du devoir et de la vérité, devons-nous les prendre pour modèles, quoique leur front soit orné de lau-

riers , quoique la foule s'empresse sur leurs traces , et que la moitié de l'univers s'accorde à leur donner les titres de grands et d'heureux ?

Les astres reprochent à l'homme son ingratitude.

Telle est la fidélité de la nature matérielle sous toutes les formes ; elle prend toutes les impressions que lui donne la main du Créateur : le tonnerre roulant et embrasé s'arrête à sa voix : les éclairs observent la direction de son œil redoutable : l'orage qui s'apprête à gronder , et le tourbillon impétueux contiennent leur courroux ou augmentent leur rage : les ondes mugissantes s'élèvent ou s'abaissent au moindre signe de sa volonté : tout l'univers est dans ses mains comme l'argile dans celles du potier : tout suit les impressions de sa volonté. L'homme seul , ingrat et rebelle , se laisse entraîner à ses appétits déréglés ; il murmure sous le joug de la bonté divine ; il couvre sa tête du brouillard de l'erreur et des passions , pour se livrer à toute la fougue de son imagination. Je vois toute la nature sous le sceptre divin , et mon cœur présomptueux

murmure hautement contre la Providence. Sur les ailes d'une raison égarée, ma pensée veut parcourir l'univers : la critique insensée s'empare de ma bouche ; glace mon âme, éteint les transports d'une juste reconnaissance. L'harmonie douce et immuable qui lie tous les êtres ne pénètre pas jusqu'au cœur de l'impie. Sourd à la voix de la nature, couvert du bandeau des passions, il donne tête baissée dans le premier abîme. Ne suivons pas cet exemple fatal ; que notre raison soit la première à se soumettre.

Que mon âme rassemble toutes ses opérations. Venez, facultés de mon esprit, je veux ébranler d'une main hardie l'autel de l'illusion publique. Que l'impie gronde et me mette au rang du stupide vulgaire ; j'aime la voix naïve du peuple. Fidèle serviteur d'un Dieu que je vois empreint sur toute la nature, je suivrai les traces qu'il m'a désignées. Qu'il exige tout de moi ; et si mon faible pouvoir et ma volonté peuvent seconder mes désirs, mon âme se dissoudra dans la méditation et l'exécution de ses ordres sacrés. Puissé-je faire entendre ma voix au milieu de l'espace ! puisse-t-elle retentir au fond de tous les cœurs, pour ap-

prendre à l'univers cette douce résignation !
Que la nature joigne sa voix à la mienne, et
proclame le souverain des âmes aussi bien que
le Créateur de tous les êtres.

Apparition successive des étoiles, utilité des astres.

A mon arrivée, ces perles brillantes étaient
éclipsées par l'éclat du soleil. Quoique dans les
mêmes places, et jetant les mêmes rayons,
elles étaient cependant cachées à mes regards.
Maintenant que la clarté du jour prend les
nuances de la sombre nuit, que les ombres
projetées en longs replis vont couvrir la terre,
Hesperus, qui conduit cette foule d'astres, dé-
ploie son front rayonnant. Tandis que j'observe
son aspect brillant et superbe, je vois les étoiles
percer le rideau d'azur, se jouer, briller, dis-
paraître tour-à-tour. Bientôt la nombreuse mul-
titude jaillit du sein de l'obscurité : le firma-
ment paraît une vaste constellation : des flots
de gloire et de lumière s'élancent du haut des
cieux.

Ces magasins de feux, ces réservoirs de lu-
mières n'ont point été placés dans les cieux
comme des corps inutiles ; leur situation agréa-

ble, leurs douces influences nous prouvent qu'ils sont formés pour le bonheur du genre humain ; ils furent mis dans un juste éloignement pour nous laisser le plaisir de les contempler. Plus proches de nous, ils feraient notre tourment, ils nous dévoreraient de leurs flammes. Mais aussi faibles et aussi légers que des diamans, leurs rayons, destitués de toute chaleur, n'affectent nos regards que d'une douce volupté ; ils ne sont ni assez forts pour nous ravir la fraîcheur d'une nuit tranquille, ni assez brillans pour distraire notre âme, et la priver d'un sommeil nécessaire.

Ce n'est pas seulement pour orner les toits de nos palais d'une dorure magnifique, que Dieu commande aux luminaires célestes de briller pendant la nuit. Nous retirons plus d'un avantage de leur éclat bienfaisant ; il divise notre temps, et fixe ses périodes ; il met une fin à nos travaux, et quelquefois à nos soucis. Le seul retour de la chaleur et de la froidure serait une règle trop incertaine. Mais ces corps lumineux, par la régularité de leurs mouvemens, nous fournissent les moyens de calculer le temps. Par eux l'agriculteur est averti lorsqu'il doit confier son grain au pé-

nible sillon; par eux le matelot s'ouvre une route heureuse au sein des mers, et porte l'industrie et le commerce dans des régions inconnues.

La beauté des cieux n'a pas échappé aux nations, même les plus barbares; toutes les générations les ont contemplés avec admiration et surprise; jamais l'inconstance de nos goûts n'a pu dégrader un instant les charmes d'un beau ciel. Il me semble que les étoiles ne brillent que pour m'inspirer cette douce gaiété qui persuade et qui attire, pour réveiller mon courage et mon zèle dans les travaux confiés à mes soins. Je vous entends, moniteurs célestes; si l'honneur a des charmes pour moi, si la véritable gloire peut ébranler mon âme, vous déployerez les sollicitations les plus vives pour exercer mon assiduité dans les fonctions de mon ministère. J'observerai vos avis; et si jamais mon zèle se refroidit, je rallumerai mon ardeur à vos feux célestes.

L'étoile polaire est immuable et fixe. Garde fidèle de la nuit, elle ne quitte jamais son poste; les saisons, dans leur course rapide, la retrouvent dans son même centre. Combien

de fois sa douce clarté, guidant le matelot, l'a conduit dans le port? Elle seule dirigea les premiers audacieux que l'intérêt força de monter sur un navire; leurs yeux pâles d'avarice et de crainte étaient sans cesse fixés sur cet astre bienfaisant. Lorsqu'une nuée perfide couvrait les vastes cieux de son ombre, le matelot éperdu, errant d'écueils en écueils, voyait sans cesse la mort terrible briser son vaisseau, et lui ravir ses plus douces espérances; mais dès que le brouillard se dissipait, son guide brillant venait charmer son âme; il s'empare du gouvernail; la certitude, l'espérance et le plaisir, à la poupe de son vaisseau, le poussent au travers des ondes, et le conduisent au sein de l'abondance.

Attraction, projection.

Lorsque je considère les corps célestes, puis-je oublier les lois fondamentales de l'astronomie moderne, la projection et l'attraction? L'une est le ciment de cette grande combinaison, l'autre la source toujours active de cette structure merveilleuse. Lorsque Dieu voulut et prononça ce *fiat* puissant qui donna

le degré de mouvement et de force à des orbés roulans, s'ils n'avaient été soumis à ces deux lois suprêmes, ils se seraient abîmés dans l'espace; mais la faculté de peser, jointe à la force projective, déterminâ leur course à une forme circulaire. Ces deux causes suffirent pour suspendre leurs mouvemens, et produire cette harmonie qui règne dans les cieux. Sans elles, toutes ces masses désordonnées se seraient précipitées dans le feu central; mais les forces attractives et impulsives, habilement combinées par la volonté du Tout-Puissant, s'exercent dans un accord durable et parfait. Tous les globes asservis sont entraînés dans une course-invariable. Ainsi se renouvellent le jour et la nuit, le temps et les saisons; tout se succède pour remplir les désirs de la Providence, et faire le bonheur de l'univers.

Que ce principe de l'attraction est admirable! Etendu, varié, il constitue l'essence de tous les corps; il se répand jusqu'aux bornes les plus secrètes du système du monde. Nous lui devons la pression de l'atmosphère. Ce fluide subtil et léger, resserré par la force attractive, enveloppe tout le globe et ses habitans d'un bandeau. Pressées par un choc mer-

veilleux , les rivières circulent dans les veines de la terre. Ce torrent devient impétueux ; il arrose les plaines et les inonde. Excités par cette même force mystérieuse , les sucs nourriciers se détachent de la terre ; la sève pénètre les racines , monte dans les arbres , s'ouvre un chemin dans des millions de petits canaux ; et porte la vie et l'abondance jusqu'à la cime des plus petites branches. C'est ce même fluide qui retient l'océan dans ses bornes. Malgré le mugissement des vagues , elles se ballottent avec toute la fureur d'une rage mutinée ; mais retenues par ce frein puissant , elles ne peuvent outre-passer les barrières les plus simples ; les montagnes lui doivent ce front assuré qui résiste à l'impétuosité des vents et de la tempête. Par la vertu de ce mécanisme invisible , sans poulies ni siphons , des millions de tonneaux d'eau vive s'élèvent dans le firmament. Ces vapeurs , rassemblées et soutenues par le même pouvoir , se fondent en pluies rapides ou en molle rosée. Condensées par la froidure , elles blanchissent nos coteaux ; ou , durcies , elles couvrent la terre d'une grêle meurtrière. Le même principe lie étroitement les parties des corps solides ; sans lui , la machine

de l'univers serait sans force et sans vigueur ; nous attendrions en vain du secours de ces instrumens qui nous rendent la vie si douce ; enfin c'est la source de ce juste équilibre qui produit la stabilité de tous les êtres ; c'est la grande chaîne qui lie l'univers , accélère et facilite ses mouvemens. Oh ! que d'effets compliqués , exécutés et produits par une seule cause ! Quelle profusion et quelle économie ! Une profusion immense de bienfaits , une économie admirable de dépense !

Chaîne des êtres.

Lorsque je contemple cette structure étonnante et vaste , lorsque je considère ces nobles dépositaires de la lumière et de la vie , lorsque je promène mon imagination sur les êtres innombrables qui remplissent tous ces systèmes spacieux , depuis les séraphins qui servent de base au trône , jusqu'aux nations sauvages qui peignent leur chair à demi nue , quelle variété dans les anneaux de cette chaîne immense ! Quelle progression dans l'échelle universelle des êtres ! Je me dis , tout est sorti de la main de Dieu , tout est rempli de sa présence.

Il mesura de son doigt ces globes larges et terribles qui sont suspendus dans la voûte des cieux ; il alluma de son souffle ces brasiers de feu qui réchauffent l'univers ; c'est lui qui leur donna ce mouvement invariable et perpétuel. Sa main délicate travailla ces canaux innombrables qui portent la vie et le sang dans le corps des moindres insectes. Il fait couler le plaisir dans les veines de tous les animaux , jusque dans un point invisible et animé ; toute la nature se pénètre de ses bienfaits. C'est au centre de l'univers que j'aprends à me fier à la Providence, et à me nourrir de ses bienheureuses influences.

Mais ai-je besoin de l'univers pour croire à la Providence ? Le plus vil de tous les êtres, qui rampe au sein de cette foule inconcevable, n'est point négligé par la cause toute-puissante ; les essences célestes jouissent de son sourire ; les habitans de la terre, le vil reptile de ses bienfaits. Quoique la manifestation de ses qualités ne se développe que devant les esprits intellectuels, son oreille est cependant ouverte aux cris du jeune corbeau ; son œil est attentif à la marche et au bonheur de l'oiseau le plus vil ; l'enfant chéri de sa

tendre mère, et doucement secoué sur ses genoux, n'est pas mieux soigné que les créatures par les soins du Tout-Puissant. Cette mère passionnée oubliera l'enfant chéri qu'elle a bercé sur ses genoux, et pressé contre son sein, avant que le père des miséricordes cesse de répandre ses bienfaits sur les humains.

Présence de Dieu.

Ces mondes qui suivent leur course journalière au-dessus de nos têtes, ces atomes qui nous environnent et nous pressent, tous ces êtres qui fourmillent dans le sein de la création sont des garans assurés d'une Divinité présente. Dieu n'est point caché, la nature dévoile son être. Partout on reconnaît ses traces. Etre éternel et créateur, tu nous touches en tous sens, tes œuvres t'annoncent à nos yeux, ta bonté parle à notre âme; par ton ordre les doux rayons de l'astre du jour nous échauffent le matin; le soir nous sommes rafraîchis et délassés par le souffle modéré des zéphirs. Ta gloire brille dans les lampes célestes que la nuit vient allumer; tu nous souris dans les fleurs du printemps; ta gran-

deur nous est tracée dans l'étendue infinie de la création; ta science dans ces insectes volans et imperceptibles où tu plaças l'étincelle de la vie. Qu'ils sont aveugles et fous, ceux qui, sans cesse frappés des marques visibles de ta présence, qui, foulant à leurs pieds des merveilles sans cesse renaissantes, peuvent t'oublier un instant! Source universelle de tous les êtres, donne-moi des regards assez perçans pour t'apercevoir dans tous les objets, et un cœur sensible et dévoué pour t'adorer à chaque instant. Je veux un Dieu qui m'éclaire et qui me conduise; je ne pourrais vivre sans lui.

Le firmament étonna mon âme, avant que je pusse le considérer avec l'attention d'un homme; un charme secret se glissait dans mes sens, lorsque, négligemment penché sur une mousse légère, mes yeux s'égarèrent dans la nature, voyaient les cieux nuancés d'un bleu tendre s'embraser du feu de mille lampes. Je ne sais quelle douce sensation portait sans cesse mes regards vers ce spectacle imposant et magnifique; mon odorat agréablement caressé par les fleurs que je pressais sous mes pieds, le chant langoureux et mélancolique du rossignol, mes pensées émues et flattées par une

fraîcheur voluptueuse, rien ne pouvait me distraire du ravissement qu'excitait en moi cette douce contemplation.

Je sentais je ne sais quoi de puissant qui agrandissait mon âme, qui m'élevait au-dessus des vapeurs de l'orgueil, et rendait ma vue plus perçante à travers les objets sublimes que m'offrait ma pensée. J'ai cru entendre une voix du haut des sphères m'ordonner le mépris des choses de la terre. Je portais mes espérances et mes désirs sur des délices qui m'étaient inconnues. A l'avenir je me pénétrerai de ces influences morales ; elles sont les flambeaux de l'industrie pour certains peuples ; elles les consolent d'une nuit presque éternelle. Si nous les consultons, elles seront nos guides vers la sagesse et le bonheur.

Je contemple, je pèse mes pensées, et j'imagine des choses sublimes ; je roule un œil d'admiration et de crainte ; je retire avec peine ma vue accablée et séduite, et je la précipite de nouveau dans les cieux. Je ne puis rassasier mes regards ; mes pensées forcent mon imagination bouillante à se soumettre à la contemplation. Je trouve des merveilles toujours nouvelles, toujours plus étonnantes ; et

après l'examen le plus soigneux et le plus séduisant, je n'ai fait qu'admirer, je n'ai rien commu.

L'HIVER.

Le Créateur paraît avoir déployé sa tendresse d'une manière plus solennelle dans les saisons riantes et délicieuses. La beauté de la nature nous ravit dans le printemps; une mélodie tendre et naturelle nous enchante; une vapeur embaumée et légère porte la fraîcheur et la volupté dans tous nos sens. Au milieu des chaleurs accablantes de l'été, sa main répandit les feuilles et l'ombrage; il réveilla le zéphir. Des lits de mousse nous attendent au fond des bois; un ruisseau clair et limpide mêle ses eaux à la fraîcheur de l'air; il serpente et murmure doucement pour caresser notre imagination. Dans l'automne, sa bonté couvre les champs de trésors inestimables; les branches plient sous le faix; la terre est couverte de fruits. Quelle abondance! Partout les délices et la profusion. C'est dans ces périodes riantes de l'année que le Tout-Puissant répandit ses faveurs les plus pures. Cependant

l'hiver est aussi son ouvrage; le triste hiver, qui se nourrit d'orages et de tempêtes, annonce aussi son pouvoir.

Que l'hiver soit aujourd'hui la matière de mes chants; que la terre couverte de neige et de frimas soit attentive; ce sujet, quoique triste, peut agrandir nos âmes.

Que le jour est abrégé! Le soleil, retenu dans des climats plus doux, vient d'un pas lent et tardif; il se lève avec regret, et se promène avec une morne indifférence du côté du midi, nous lançant obliquement quelques rayons; à peine répand-il la lumière à travers l'épaisseur de l'air, pour donner le jour à notre monde abattu; son aspect est triste, ses rayons languissans. S'il brille par hasard d'un éclat plus vif, comme la jeunesse et la gaité dans la maison de l'affliction, il paraît inquiet, il hâte son départ. Qu'il parte. Pouvons-nous désirer une clarté plus durable, lorsqu'elle ne nous montre plus que le spectacle de la désolation? Les fleurs ont disparu: les oiseaux, muets, s'enfoncent dans les murailles solitaires; les arbres, dépouillés, se courbent sous l'orage; l'air a perdu son parfum; la nature languissante est comme une

jeune veuve inconsolable ; les vents impétueux précipitent la grêle avec des sifflemens horribles , et lient la terre avec une chaîne de glace.

Regrettons - nous le départ précipité du jour , lorsque notre chambre est tendue du voile de la mort , et que des objets terribles nous environnent ? Qui désirerait des flambeaux ardents pour voir à découvert les scènes de la douleur , pour rendre l'horreur plus visible , puisque notre vie est un combat perpétuel de misère et de maux ? Quel ordre admirable est celui qui réduit nos jours à quelques années rapides ! Quatre - vingts ans suffisent bien à l'homme vertueux ; mais que ce terme est court pour le méchant ! La voie qui nous mène au bonheur est parsemée de tous les maux ; accuserons-nous la Providence de l'avoir abrégée ? Dès que nous avons traversé la vallée de larmes , des coteaux rians s'offrent à nos regards ; une lumière douce brille sur nos têtes ; la joie nous sourit , la gloire nous couronne.

Quelquefois le jour est encore plus rapide ; l'année passe sans voir le soleil ; des nuées épaisses s'élèvent du sein de la terre , et cou-

vrent le firmament de leurs vapeurs impénétrables ; les eaux ont inondé les plaines ; elles jaillissent en cascades rapides du haut des montagnes ; elles se rassemblent à gros bouillons dans les fleuves impétueux ; les digues sont renversées. Si la main négligente a laissé le toit à découvert, les eaux insinuantes pénètrent dans le chaume qui couvre la triste cabane, et vont châtier son habitant paresseux. Le laboureur, trempé de sueur et de pluie, quitte à regret sa charrue ; les oiseaux plient sous leurs ailes pesantes, ils n'osent se confier à cet air humide ; les bêtes féroces, inquiètes et désespérées, s'enfoncent en rugissant dans leurs grottes obscures ; les ruisseaux sont enflés ; les rivières n'ont plus de bornes ; partagées en torrens innombrables, elles ont enveloppé les prairies et les campagnes d'un triste déluge.

Qu'il est heureux pour nous que ces inondations ne surviennent point lorsque les prairies sont émaillées de fleurs, les plaines couvertes d'une riche moisson ! Quelle désolation dans les familles, si dans ces momens précieux le ciel ouvrait ses soupiraux terribles !

Que tu es puissant, mystérieux et terrible,

Dieu de l'univers! Lorsque l'air est tranquille, que les vents furieux donnent le calme à la nature, dans quels antres souterrains sont-ils enchaînés! Quelle main puissante retient leur impétuosité jusqu'à ce qu'il te plaise de réveiller leur fureur! Les portes épaisses de leur prison s'ouvrent à grand bruit; l'atmosphère est ébranlée; les élémens sont confondus; des torrens d'air se précipitent à travers les montagnes et les mers; les flots se soulèvent et mugissent au loin dans le continent; les arbres frémissent jusque dans leurs racines; le mouvement des sphères se précipite; le soleil, rouge de feu, consterne la nature; les forêts plient sous les violentes secousses; les chênes, long-temps respectés par l'orage, sont écrasés par la foudre, tandis que le roseau flexible, sortant du sein des marais, se plie et se courbe au gré de l'orage, et survit au désastre général.

La tempête a pour un moment ralenti ses fureurs; mais c'est pour reprendre des forces nouvelles. Sa rage est parvenue à son comble; l'air est plus violemment agité; les menaçantes tours s'écroulent sur leurs fondemens; les dômes élevés éclatent et se précipitent; les

rocs impétueux roulent dans les plaines, et renversent la cabane du laboureur. Où trouver maintenant un asile? Les villes sont ébranlées, l'ardoise vole, l'obscurité nous environne; l'horreur se joint à la désolation; l'ordre des élémens est renversé; la consternation poignarde le cœur de l'homme, la nature est un vaste désert. Ce n'est ici pourtant qu'un effet léger de la colère divine; la coupe de son indignation n'est pas encore épuisée. Que ton orgueil sera vain, lorsque l'Éternel méditera l'épouvante, et la versera toute dans ton cœur; qu'il se rendra visible à la nature et jugera l'univers étonné!

L'océan frémit dans ses abîmes; les vagues pesantes s'élèvent et ouvrent des gouffres profonds; elles se brisent contre les rochers menaçans, ou vont se perdre dans les nues. Les vaisseaux mal assurés, malgré les ancres les plus fortes, sont élevés; plus rapides qu'une flèche, plus légers que le vent, ils sont les jouets de l'orage; la mer écumante s'entr'ouvre pour les engloutir, lorsqu'une vague impétueuse ferme l'abîme et les lance de nouveau dans les airs. Que l'art du pilote est vain! que la force du matelot est impuissante! Le

vaisseau erre de gouffre en gouffre ; il pirouette aussi rapidement que le sabot sous le fouet de l'enfant qui le chasse. Le désespoir est dans l'âme du pilote ; la mort, sa faux tendue, le menace à chaque flot. Ne perds pas ton temps à t'effrayer. La main du seigneur s'est-elle retirée, parce que ton oreille est frappée des hurlemens affreux du tonnerre, et que tes yeux sont éblouis du feu des éclairs ? Lève tes mains vers les cieux, implore son pouvoir ; les vents impétueux sont à ses ordres ; toutes les eaux de la mer sont dans le creux de sa main. A sa voix l'orage rentre dans le silence profond ; la mer redevient calme ; les voiles s'enflent d'un vent favorable, le port se présente au vaisseau délabré, la joie renaît sur ton front.

Quelquefois, après une journée longue et triste, vient une nuit plus longue encore et plus mélancolique. Des vapeurs noires et sombres, que le soleil le plus perçant ne pourrait dissiper, couvrent la terre d'un voile terrible ; les heures nocturnes chancellent au milieu des ténèbres épaisses, et vont d'un pas lent ; la lune cherche sa carrière dans l'obscurité. Que cet appareil est effrayant ! Le

chaos semble retourner sur la terre; la tem-
pête pendant le jour a ravagé la nature; la
nuit pare son pavillon silencieux de tous les
apprêts de l'horreur et de la crainte.

J'ai quelquefois abandonné le cercle tumultueux du monde, je me suis dérobé aux clartés importunes de mille flambeaux. Plongé dans les ombres épaisses, je ne les ai point regrettées, mais j'ai souri à mon âme, je l'ai félicitée de son courage. Ces ténèbres étaient agréables et séduisantes, comparées à l'horreur de la conversation que je venais de quitter. Les discours de mes amis (comment avaient-ils mérité ce titre?) étaient un langage de ténèbres, l'horreur de l'âme, le tourment des oreilles. Hélas! pourquoi suis-je forcé de le répéter? leur langue était trempée dans le venin des aspics; leur gosier était un sépulcre ouvert à la gloire et à la réputation. L'envie, pâle et livide, présidait à ces soirées homicides. Quelquefois la licence et la présomption lançaient des flèches impies contre le ciel. L'homme prenait sur lui de contredire l'Éternel, et de censurer ses ouvrages. Quelquefois je les ai vus partager les appétits de la brute, se livrer à la débauche la

plus lascive ; j'ai vu louer celui qui était le plus chargé d'exploits criminels. Le débordement et la luxure distribuèrent des couronnes à des têtes livides et pâles, soutenues par des corps épuisés ; le doux plaisir et la volupté fuyaient loin de ces sales orgies, et allaient se reposer dans le cœur du sage.

Ils m'ont banni peut-être de leur société, en poussant les éclats d'un rire amer ; leur fausse joie s'est exhalée en bons mots sur mon respect pour la Divinité ; ils m'ont traité sans doute d'esprit faible, de caractère bilieux et insociable. Peu m'importe, je ne porterai jamais sur eux le fiel de l'indignation. Si jamais le moindre ressentiment s'élevait dans mon sein, je le convertirais en prière.

Je m'avance vers ma demeure au milieu d'un vide ténébreux. Seul et tremblant, j'aperçois à peine la tête de mon cheval, et je ne fais que soupçonner ma route. Je n'ai d'autre compagnon que le danger, peut-être la destruction. Mais suis-je seul ? L'Éternel, le père de la lumière, le Dieu de ma vie, n'est-il pas toujours à ma droite ? Parce que le jour a disparu, dois-je avoir moins de confiance en sa présence ? Je n'aurais, à la vérité dans mes

malheurs aucun bras de chair pour me soutenir. Aucun ami, dans cet instant, ne me distrait de mes craintes, ne charme les ennuis du chemin par des propos agréables. Mais n'ai-je pas le bras du Tout-Puissant pour ma défense, et la prière qui m'ouvre une conversation céleste? Tous les lieux, tous les temps, toutes les attitudes sont propres à cet exercice. C'est une source de délices inépuisables et faciles à se procurer, c'est un trésor inestimable qui n'est point soumis aux lois du hasard, parfaitement assuré au possesseur, même dans le sein de la nuit la plus obscure.

Me laisserai-je gagner à la crainte? L'accès que j'ai sans cesse auprès de Dieu me donne de nouvelles forces. Heureux ceux qui se confient au Tout-Puissant! Mille esprits célestes les suivent dans leurs voyages, et empêchent même leurs pieds de heurter contre les pierres.

Y a-t-il des ténèbres pour moi, lorsque je jouis de la présence de Dieu? Qu'il donne la paix et le repos à ma conscience, et ce silence redoutable sera plus délicieux que la voix de l'éloquence, ou que les sons mélodieux du luth. Qu'il pénètre mon âme de ses perfec-

tions, je ne manquerai jamais d'avoir une aurore brillante, ni de passer une nuit pure et tranquille.

Que les altérations de la nature sont surprenantes! Je l'ai quittée le soir simple et sans ornement. Aujourd'hui ce brouillard épais a blanchi nos coteaux; la neige ajoute sa toison à celle de nos troupeaux, et crêpe la chevelure du voyageur; les haies sont chargées de ces brillantes dépouilles; la terre en est couverte; les arbres ont pris une parure uniforme, et paraissent emplumés d'une eau qui se fige.

L'air, au milieu de cette fastueuse décoration, est chargé de corpuscules grossiers et dangereux, il dépose l'oppression et l'ennui sur toutes les fonctions de la vie; une langue froide embarrasse nos membres; en vain le père du jour veut à son lever dissiper ces noires vapeurs; la nuée épaisse et malfaisante résiste à ses rayons puissans, elle met un voile de tristesse sur toute la nature; je peux à peine distinguer la maison qui me touche. Où sont maintenant les voûtes brillantes et azurées du firmament? Où est la pompe d'un soleil radieux? Où sont les scènes

magnifiques de la création? Elles sont perdues dans un vain brouillard; leur gloire est obscurcie; le théâtre de l'univers écrasé nous ouvre les portes d'un vide affreux; toutes les nuances du brillant coloris de la nature sont rembrunies par l'obscurité.

Le brouillard me paraissait de loin une barrière impénétrable; mais à mesure que j'avance, il semble s'éclaircir. Telles sont les peines de cette vie; elles effraient celui qui ne les a point éprouvées. Tels sont aussi les plaisirs des sens; ils promettent beaucoup, mais leur jouissance les éteint, et rend le désir insatiable. Dans les deux cas, nous sommes également trompés; la pointe aiguë des douleurs s'émousse en nous piquant; le dégoût et l'apathie suivent les bruyans plaisirs.

Quelquefois la nature prend un visage plus riant; la soirée mélancolique s'avance, elle enveloppe tendrement le jour de son ombre, le firmament se couvre d'un bleu plus foncé; les étoiles brillent d'un éclat plus doux. Mais la gelée verse ses influences subtiles et pénétrantes sur tous les corps; les pointes aiguës de l'éther lient toute la nature; le matin d'un pas lent s'avance sur notre hémisphère, et

ouvre enfin son œil pâle sur notre horizon. La nature se revêt d'une parure bizarre ; les glaces inégales et dentelées pendent sur le toit des maisons ; le brouillard a couvert nos vitres d'un vernis épais et blanchâtre ; nos champs fertiles ont pris la dureté du fer ; nos prairies humides forment un long pavé de marbre. Le fleuve est arrêté dans sa course ; ses eaux sont enchaînées au banc de sable ; sa surface polie et solide offre un amusement à la jeunesse , et devient une route sûre au char rapide du voyageur. Et ce qui paraîtrait inconcevable à l'heureux habitant du midi , un souffle léger suffit pour couvrir les lacs et les rivières d'un pavé de cristal , fendre les chênes avec des haches invisibles , et briser en mille pièces le fer et l'acier , s'ils voulaient s'opposer à leur effort.

Les parcelles de nitre , qui depuis longtemps volent dans l'éther , ont purifié l'air que nous respirons ; notre vue peut s'étendre au loin sur la nature ; les semences de l'infection sont détruites ; la peste a fermé son sein corrompu. C'est ainsi que l'affliction mortifie nos vices , et subjugue nos habitudes. L'atmosphère glacée presse plus fortement nos

corps, et tend nos nerfs; un ciel clair et sans nuages, un soleil brûlant, nous accablent et nous amollissent; nous sommes conduits à l'ombre des bois et des fontaines. Maintenant on ne traîne plus de pas languissans; on ne voit personne les bras croisés, tout est en mouvement; la force ébranle tous les corps, la disposition de l'air supplée à l'aiguillon du besoin. Ainsi la dure école du malheur mène l'esprit à l'exercice de ses facultés. Le pâle climat de l'adversité nous inspire souvent des résolutions au-dessus de l'humanité, tandis qu'une prospérité durable relâche l'âme, et l'énerve par le plaisir, par l'indolence et la paresse.

Le froid est venu des portes du nord, les vents impétueux ont balayé ces déserts; ils font une descente cruelle sur notre terre; ils grondent et murmurent autour de nos maisons, ils assiègent nos portes, et se collent à nos fenêtres; les murailles épaisses ne peuvent les retenir. L'obstacle les irrite, leurs ailes chargées de glace pénètrent dans les chaudes fourrures, et glacent le sang dans nos veines; ils promènent le triste hiver par toute la nature; leur souffle est plus dangereux pour la

jeune plante que la faux meurtrière ; ils portent la mort jusque dans les racines les plus profondes. Que le blé ne se hasarde point dans les faibles retranchemens du pénible sillon. Que le tendre bouton ralentisse son essor. Ces sauvages tyrans de la nature ne craignent point de détruire l'espérance de l'année.

Que le froid est cuisant ! La pâleur a voilé le coloris brillant de la jeunesse et de la santé ; les joues sont livides ; les dents ne peuvent s'empêcher de claquer. Vous qui êtes joyeux et tranquilles au fond de vos appartemens commodes , au milieu des corpuscules brûlans d'une chaleur empruntée , n'oubliez pas vos frères qui languissent au sein de la misère. Le froid pénètre aisément les haillons de la pauvreté. De vils lambeaux couvrent à peine leur chair frissonnante , tandis qu'un peu de cendre chaude , éparse sur un triste foyer , se rit de leurs désirs plus qu'il n'échauffe leurs membres. Lorsqu'un vin pétillant et mousseux remplit le verre du plaisir ; lorsque des mets exquis , préparés par la main de la volupté , viennent fumer sur vos tables dans une porcelaine élégante , souvenez-vous que des hommes comme vous , livrés à la maladie ou

au désespoir, sont exposés à la rigueur d'un ciel courroucé. Je crois entendre les vents plaider la cause du malheureux ; puissent-ils souffler dans vos âmes la commisération et la pitié, tandis qu'ils font entendre leurs horribles sifflemens dans la triste chaumière!

Les vents ont cessé, leur fureur s'est ralentie; ils sont rentrés l'un après l'autre dans leurs grottes souterraines, après avoir couvert la terre de nuages. La neige se répand d'abord en petite mousse, mais bientôt elle se précipite à gros flocons; le noir manteau de la nuit se pare de cette blanche dépouille. Au réveil du matin, quelle surprise! toute la nature est couverte de la robe de l'innocence et de la candeur, on peut à peine distinguer les arbres des collines qui les supportent. Où est la différence des terres destinées au labour, à celles réservées pour le pâturage? Tous les êtres reposent dans une confusion si noble et si brillante, qu'elle efface la splendeur du jour, et qu'elle affaiblit nos regards. Le linon n'est pas si blanc que ce manteau; le lis lui-même, s'il pouvait paraître dans ces temps orageux, serait terni par l'éclat de la nature.

L'œil ne saurait se satisfaire sans jeter plus

d'un regard sur cette scène curieuse et délicate. Voyez les buissons ornés d'une robe aussi pure que celle des vestales ; les prairies couvertes d'un tapis plus fin que l'hermine ; les bosquets plient sous cet agréable fardeau. Bientôt un vent sorti des portes du midi convertira cette parure vaste et magnifique en une tendre humidité ; le nître qui se dissout pénètre la glèbe, et la fertilise.

Que les ouvrages du Créateur sont étonnans et variés ! que la nature est flexible et malléable sous sa main puissante ! elle prend toutes les formes ; l'esprit des eaux s'élève dans les airs, se condense, retombe en pluie, ou prend la solidité de la glace, ou le velouté de la neige, ou la forme globuleuse de la grêle cruelle.

Qu'est une vaine parure aux yeux du sage ? Des lèvres vermeilles, un teint de rose, des yeux étincelans, un esprit vif et animé ne plaisent qu'un instant ; mais un esprit vertueux a des charmes qui survivent à la perte de tous ces embellissemens passagers, des charmes qui joignent au doux parfum des fleurs la durée du gazon.

Le bonheur de l'homme pieux est comme

un arbre dont les feuilles ne peuvent jamais tomber; il n'emprunte point son repos des objets muables et passagers, mais de lui-même. Si des événemens inattendus l'appauvrissent, il est riche de sa vertu, et plus riche de l'espérance d'une gloire assurée; ses joies sont infiniment supérieures à l'éclat passager de nos délices sensuelles, plus nobles et plus indépendantes que les faveurs de cette déesse trompeuse qu'on appelle la fortune.

La nature a quitté son voile blanc; la neige se fond, et distille de nos toits; des cascades bruyantes se précipitent du haut des montagnes; les arbres se dépouillent par degré d'une fourrure qui les embarrasse; je distingue nos prairies et nos jardins. Puisque la nature paraît encore une fois à nos yeux, saisissons les beaux traits qui lui restent. Le houx a secoué sa graine ardente; le lierre simple et sauvage couvre de ses branches les murailles antiques et décrépites; il ne quitte jamais sa place, malgré les vents et la tempête; il tient des couronnes toujours prêtes pour les enfans de l'ivresse et du plaisir. Le laurier ferme et hardi pousse sa tête au milieu des noirs aquilons; il conserve toujours son

port majestueux , digne par sa victoire sur l'hiver de couronner la tête des conquérans. Ces arbres et quelques plantes conservent leur verdure au sein de la grêle et des frimas, sur le front même de l'hiver le plus cuisant et le plus triste.

Mais portez vos regards dans cette voûte nuancée de mille couleurs. Je vois le soleil qui sourit d'avoir dompté les orages ; ses rayons se jouent à travers les petites gouttes de pluie dont l'air est surchargé. Quel arc glorieux ! que sa forme est élégante ! que son apparition est délicieuse ! Il atteste à l'univers que les orages ont disparu ; que le triste hiver est enchaîné ; qu'un printemps délicieux , couronné des fleurs les plus suaves , va régner sur la nature.

FIN DES MÉDITATIONS.

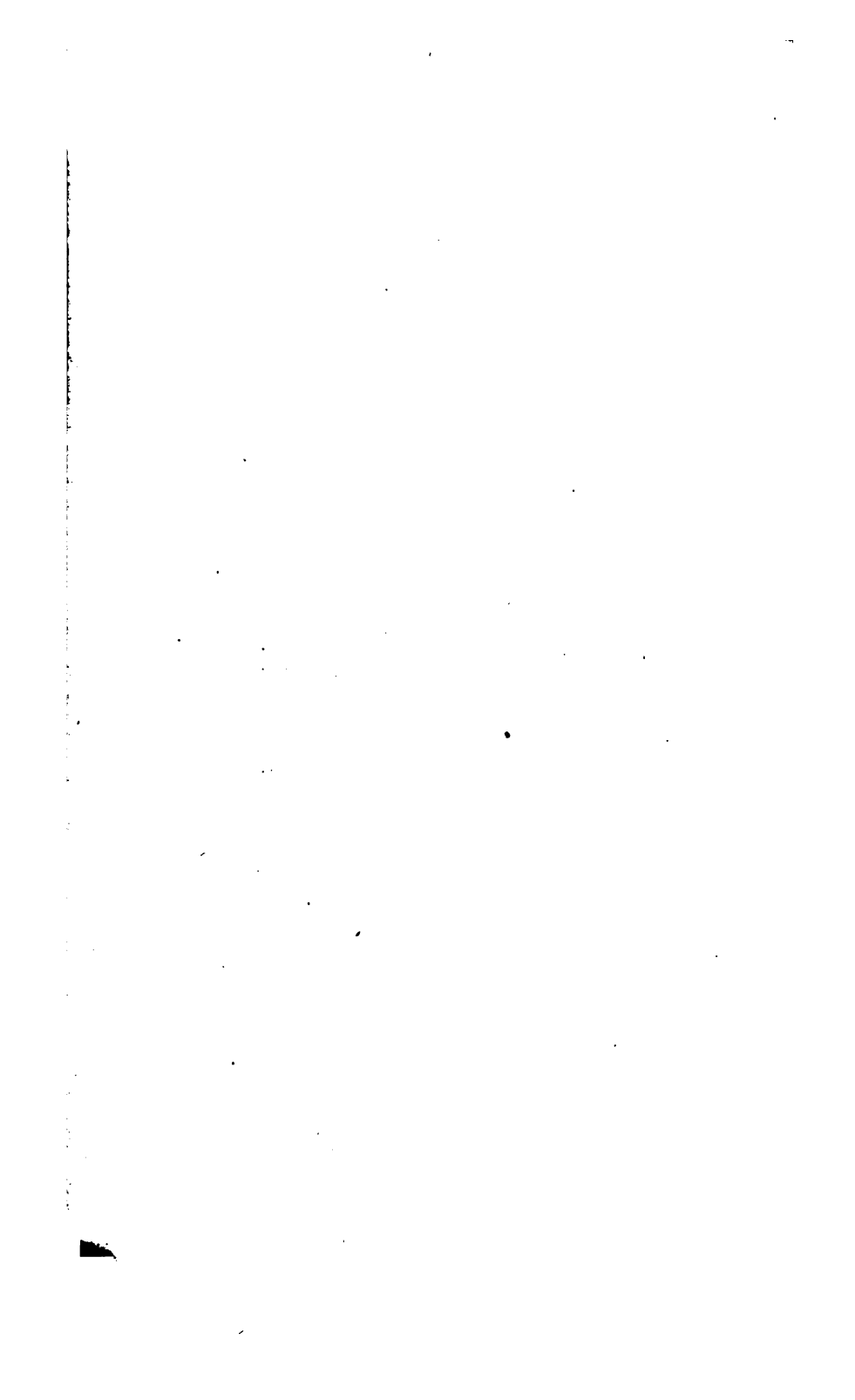


TABLE
DES PENSÉES CHOISIES
D'YOUNG.

ADVERSITÉ.

Le temps de l'adversité est la saison de la vertu. I, 226.

AMBITIEUX.

L'ambitieux dédaigne ses succès, et sa gloire lui fait pitié. Est-ce là tout, s'écria César monté sur le trône de l'univers? I, 174.

AMBITION.

Eussiez-vous tous les trésors du Nouveau-Monde, si vous avez encore de l'ambition et des désirs, vous resterez pauvre. I, 104.

Sans la vertu, les talens ne sont dans les mains de l'ambition qu'un instrument éclatant, mais coupable, qu'elle emploie à commettre des crimes célèbres. II, 13.

ÂME.

Se peut-il qu'il y ait des hommes qui portent dans leur sein une âme immortelle avec l'aveugle indifférence de la montagne insensible qui recèle un trésor. I, 158.

L'âme sortira triomphante des ruines de l'univers, et s'élevera comme la flamme au-dessus de l'embrasement universel de la nature. I, 163.

Plus nous pénétrons dans la nature de l'âme, soit que nous analysions ses penchans, soit que nous interrogiions ses facultés, plus nous reconnaissons sur elle le cachet de l'immortalité. I, 180.

Que l'âme paie cher le loyer de sa chétive demeure ! I, 222.

L'âme est le seul trésor de l'homme. La possession d'un monde n'y peut rien ajouter, comme la destruction de l'univers n'en peut rien retrancher. II, 24.

AMIS.

Quand la félicité daigne descendre sur la terre et visiter les mortels, elle cherche, elle ne trouve que le sein d'un ami où elle puisse se reposer. I, 49.

Tous marchandent ce trésor : il est peu qui veuillent l'acheter ce qu'il vaut. I, 54.

Qu'il est doux d'en avoir ! qu'il est cruel d'en avoir eu ! I, 207.

AMITIÉ.

Amitié, fruit délicieux, que le ciel a permis à la terre de produire pour faire le charme de la vie, le nectar que l'abeille exprime des fleurs parfumées est moins doux que toi. I, 49.

Rien n'est si délicat que l'amitié ; sa sensibilité est extrême ; un rien l'affecte ; les plus légères atteintes peuvent lui devenir mortelles ; la réserve la blesse ; la défiance la tue. I, 54, 55.

Ah! l'amitié est le nectar de la vie! mais pour être parfait il faut aussi que les années ajoutent à sa qualité : l'amitié nouvelle n'a ni force ni douceur. I, 56.

A quoi bon chercher de nouveaux amis dans la vieillesse. La triste amitié que celle qui se forme aux bords de la tombe qui va l'engloutir! II, 150.

AMOUR-PROPRE.

L'amour-propre est un républicain jaloux : il ne voit qu'un tyran dans l'homme trop supérieur. Tandis que d'une main il le couronne des lauriers de la gloire, l'autre cherche son cœur pour le percer; comme les meurtriers de César, il rend à sa victime un hommage perfide, et tombe à ses genoux pour l'assassiner. II, 12.

ANNÉES.

Hélas! nos premières années, comme des ancêtres prodigues, déshéritent en quelque sorte les dernières; elles en dissipent d'avance les plaisirs et les douceurs. I, 101.

ASTRONOMIE.

La religion est fille de l'astronomie : un astronome athée ne peut être qu'un insensé. I, 312.

AVENIR.

N'attends pas l'orage pour t'alarmer. Le calme est plus menaçant que la tempête. Les faveurs du ciel sont des épreuves et non des récompenses. Jouis du présent, mais en te défiant de l'avenir. I, 41.

BIENS.

Que les biens de la vie sont trompeurs! ils nous donnent un moment de plaisir, et nous livrent à la peine qui nous abreuve à longs traits de toute son amertume. I, 84.

BONHEUR.

Dès qu'il peut finir, il cesse d'être. Le bonheur fuirait des cieus, si la crainte de le perdre y pouvait entrer. I, 34.

Le bonheur sur la terre! mot d'orgueil; où est la chose? I, 35.

Le bonheur même ne donne jamais ce qu'en promet le nom. I, 39.

Le bonheur est un commerce, un échange de plaisirs. Jamais homme n'a été seul aussi heureux qu'il pouvait l'être. I, 52.

Le bonheur veut deux êtres. I, 53.

Le bonheur! hélas! en est-il ici bas? c'est un fruit interdit à la bouche des mortels. I, 82.

Qu'il se trouve peu d'hommes qui sachent supporter le bonheur! I, 131.

Le premier pas vers le bonheur, c'est d'être convaincu que c'est une nécessité de beaucoup souffrir. I, 236.

Tous les hommes cinglent à pleines voiles vers le bonheur. Très-peu se sont munis de la science pour boussole, et ont pris la vertu pour astre de leur voyage. I, 240, 241.

BON SENS.

Le bon sens est un diamant de poids, qui a par lui-même un prix réel. Si l'esprit l'a poli, il jette plus d'éclat;

mais quand il resterait brut, il ne perdrait rien de sa valeur intrinsèque. I, 278.

CALAMITÉS.

Admire et juge le héros dans une bataille, le pilote dans la tempête, et l'homme vertueux dans les calamités. I, 235.

CŒUR.

Un cœur qui ne souffre que de ses maux mérite les peines qu'il endure. I, 40.

CONNAISSANCES.

Il en est des connaissances comme des bienfaits; donner, c'est acquérir: en enseignant, nous apprenons. I, 51.

CRIME.

Les mortels insensés, toujours en contradiction avec Dieu et avec eux-mêmes, sans crainte et sans pudeur, exposent leurs crimes nus à l'œil chaste des cieux, tandis qu'ils frissonnent et pâlissent à la vue d'un mortel. I, 218.

DÉSESPOIR.

Quand le désespoir s'empare de l'homme et l'accable, comment ne suffit-il pas, pour le ranimer, de lui dire: « As-tu vu les cieux? » I, 347.

DÉSIRER.

Pourquoi désirer? c'est de toutes les occupations la plus cruelle. I, 103.

DIEU.

Tout ce que Dieu fait est bon. Ses menaces sont des signes de sa clémence. I, 233.

Sa toute-puissance éclate de toutes parts, dans l'homme, dans la terre et dans les merveilles du firmament : de tous les points de l'univers, elle lance des traits de lumière qui foudroyent l'incrédulité. I, 329.

DOULEUR.

Quand la douleur pénétrante brise et déchire l'âme, la sagesse vient en riant épandre ses semences dans nos cœurs amollis par les pleurs ; ainsi le soc utile sillonne la terre humide, avant que la main du laboureur y verse l'espérance de l'année. I, 226.

ENVIE.

La vanité peut se rencontrer avec un bon naturel ; mais l'envie suppose toujours de la méchanceté dans le cœur. II, 158.

ESPÉRANCE.

L'homme ne se rebute point de l'espérance : toujours crédule et toujours trompé, il ne sort d'une erreur que pour retomber dans une autre ; l'expérience ne le corrige point : il veut voir l'instant qu'il n'a point vu. I, 99.

ESPRIT.

L'esprit est un talent précieux, lorsqu'il sert d'organe à la raison : mais s'il usurpe sa place, c'est une vraie maladie de l'âme. I, 276.

L'esprit, sans le bon sens, cesse d'être un bien, et devient un mal : il ne fait que donner plus de voiles au vaisseau et le précipiter plus tôt sur l'écueil. I, 278.

En vain l'esprit est droit, si le cœur est faux et dépravé. II, 14.

N'espérez pas plus convaincre un bel esprit par la force des raisons, que faire taire un écho, en augmentant le volume de la voix. L'un et l'autre auront toujours le dernier mot. II, 155.

Quand l'esprit veut usurper le premier rang, et jouer dans l'homme le rôle principal, c'est moins un talent qu'une folie qui mérite notre mépris ou notre pitié. *Ibid.*

ÉTERNITÉ.

Saisis l'instant qui fuit; l'éternité repose sur l'aile d'une heure. I, 78.

EXEMPLE.

L'exemple est un corrupteur qui met adroitement notre raison dans ses intérêts. I, 216.

FORTUNE.

La fortune semble avoir fait une société cruelle avec la mort : elle nourrit délicatement les victimes qu'elle lui destine; quand elle les a engraisées de ses dons, elle les envoie parées de fleurs au sacrifice. I, 132.

GRANDEUR.

La grandeur morale est la seule véritable : la mort qui détruit toutes les autres, la conserve et la couronne. I, 167.

HEURES.

Nous ne comptons les heures qu'après qu'elles sont perdus. I, 28.

HOMMES.

Que l'homme est un être étonnant ! après Dieu c'est le plus inconcevable... Anneau brillant, il occupe le milieu dans la chaîne immense des êtres, qui descend depuis Dieu jusqu'au néant. Rayon éteint de la Divinité, esquisse imparfaite, portrait effacé de la grandeur suprême; le frère enfant de la poussière et l'héritier de la gloire; un faible immortel; un ver, un Dieu. I, 29.

Les fils dont l'industrielle araignée ourdit sa toile sont des câbles auprès des liens qui attachent l'homme au bonheur et à la vie. I, 33, 34.

L'homme est pour l'homme le fléau le plus cruel et le plus inévitable. Le grain noircit l'horizon et présage la tempête; avant de s'abîmer, les tours s'entr'ouvrent; un tonnerre souterrain annonce l'explosion enflammée des volcans; la terre tremblante avertit qu'elle va dévorer; la fumée ondoyante décèle l'incendie; mais la foudre qui part des mains de l'homme ne brille, ne tonne qu'à l'instant où elle écrase. I, 90.

Les années instruisent l'homme; il se détrompe en vieillissant; mais dès qu'il a trouvé l'art de vivre, les portes de la mort s'ouvrent. I, 105.

Ainsi qu'une montre dérangée dont l'aiguille et la sonnerie ne sont plus d'accord, l'homme et la nature ne vont jamais ensemble; l'homme se croit à six heures, tandis que la nature marque minuit. I, 115, 116.

L'homme, comme le ver, vit sur les cadavres. I, 120.

Homme immortel, salut! c'est un blasphème que de t'appeler mortel. I, 142.

Homme, tu n'es point un ver, un vil insecte : connais-toi, vois ta grandeur, apprends à t'admirer : c'est là tout le secret de la sagesse. I, 143.

L'homme ne peut trop se mépriser, l'homme ne peut trop s'estimer. Le secret est de ne pas se méprendre, et de placer à propos le mépris et l'estime. I, 152.

Non, jamais mortel n'a conçu combien Dieu est libéral, et combien l'homme est grand quand il est vertueux. I, 156, 157.

L'homme ne fait que plonger dans la mort, et se relève immortel. I, 168.

Un mécontentement éternel poursuit et tourmente l'homme. Le monarque et le berger se plaignent également de leur sort, et du trône à la chaumière les soupirs se répondent. I, 170.

L'homme, quand il duferait autant que le soleil, irait toujours apprenant quelque vérité nouvelle, et mourrait encore affamé de science. I, 173.

L'homme n'est pas né pour beaucoup apprendre et beaucoup savoir; il est né pour admirer et adorer. I, 343.

Que sert-il à l'homme de tenir ses yeux ouverts sur le magnifique tableau de la nature, si, restant aveugle sur lui-même, il ne sait pas y voir sa grandeur. II, 1.

Les hommes ne louent que malgré eux, et mêlent à la louange le plus de blâme qu'ils peuvent. II, 11.

Qu'est-ce que le titre de roi devant la majesté de l'homme? II, 24.

Il est dangereux de creuser l'homme au-delà de sa surface. II, 146.

Les hommes ne sont heureux qu'à proportion de leur penchant à faire du bien; et la nature équitable récompense le plus grand des devoirs par le plus grand des plaisirs. II, 162, 163.

L'HOMME DE BIEN.

L'homme de bien est un roi en bas âge qui attend un empire avec sa majorite. I, 149.

Armé d'un courage soutenu qui ne l'abandonne jamais, l'homme de bien, ferme dans son poste, y reste invincible au plaisir, invulnérable à la peine. I, 296.

Pour lui la foi bâtit sur l'abîme de la mort un pont qui couvre sa terrible profondeur, et unit les deux bords éloignés du monde présent et du monde futur. *Ibid.*

IMMORTALITÉ.

Les phénomènes de la terre et des cieux nous parlent de l'immortalité. La raison nous la prêche, le cœur la désire; tout nous la montre ou nous la fait souhaiter. I, 159.

L'immortalité est la clef de la création : c'est la chaîne des siècles; elle unit tous les temps et fait correspondre toutes les portions de la durée à un but unique, au bonheur. I, 190.

INCRÉDULE.

L'incrédule se ment à lui-même, et toute la nature élève la voix pour le confondre. I, 159.

INSENSIBILITÉ.

L'être insensible est nécessairement un être ingrat. I, 258.

INTEMPÉRANCE.

L'intempérance hâte l'ouvrage de la vieillesse. I, 337.

JOIE.

Ne te livre point aux excès de la joie; en la modérant tu la goûteras mieux. I, 42.

MALHEUR.

En plaignant les autres, nous nous consolons nous-mêmes : en partageant leurs malheurs, nous sentons moins la violence des nôtres. I, 40.

Le mortel heureux contracte une dette avec le malheur. I, 41.

MAUX.

Nos maux sont innombrables, et je n'ai pas assez de soupirs pour en donner un à chaque espèce de misère. I, 39.

Tout ce qui est un mal dans l'ordre physique, devient un bien dans l'ordre moral. I, 233, 234.

Les grands maux sont presque toujours l'ouvrage des grands génies. II, 13.

MÉCHANT.

Tremblez quand le méchant vous oblige. I, 291.

MÉDIOCRITÉ.

L'excessive opulence est un fardeau pénible. Elle étouffe ou embarrassé le bonheur : le contentement ne se trouve que dans la médiocrité. II, 21, 22.

MONDE.

Ce monde, où nous vivons enivrés d'une folle joie, qu'est-il en effet ? un vaste séjour de deuil, chargé de tombeaux, tapissé d'emblèmes funèbres que la mort suspend sans cesse autour de nous. I, 76.

Le monde est un vaisseau pompeux flottant sur des mers dangereuses : on le regarde avec plaisir ; mais on ne l'aborde qu'avec péril. I, 104.

Ce monde n'est qu'un pays d'apparitions, les hommes que de vains fantômes qui courent après des ombres plus vaines encore. I, 237, 238.

Le livre du monde vous présente à chaque page un titre de vertu ; mais vous n'y voyez que des titres, et le reste est en blanc. I, 250.

Le monde est avare et réservé dans ses dons ; il ne donne que ce qu'il ne peut refuser. II, 144.

MORT.

La trace du vol de l'oiseau ne s'efface pas plus vite dans les airs, ni le sillon du vaisseau sur les ondes, que la pensée de la mort dans le cœur de l'homme. I, 45, 46.

Quelque masque imposant que l'orgueil prête aux héros de la gloire et de la vanité, leur grandeur empruntée se dément : la vertu seule a de la majesté dans les bras de la mort. I, 58.

Nous cherchons et nous fuyons la mort. Semblables à deux époux mal assortis et toujours mécontents l'un de l'autre, l'âme et le corps se querellent tant qu'ils sont unis : faut-il se séparer, ils se désespèrent. I, 71.

Où est-elle la mort ? toujours future ou passée ; dès qu'elle est présente elle n'est déjà plus. I, 97.

Victime de sa folle imagination et malheureux par son erreur, l'homme invente une mort qui n'est point celle que la nature a faite, et, par la crainte d'une seule, il en éprouve mille. I, 98.

C'est diminuer la crainte de la mort que de rabaisser le prix de la vie. I, 103.

La mort n'est terrible que pour le crime : c'est de lui qu'elle emprunte son masque effrayant, c'est lui qui aiguise le tranchant de son glaive. I, 108.

En naissant nous commençons à mourir. I, 110.

Non, la vie n'est point en-deçà, elle ne commence qu'au-delà du tombeau. La mort nous blesse pour nous conserver : frappé de sa main, l'homme tombe et se relève : ses fers sont brisés : il est libre, il est roi ; il s'empare des cieux. I, 113.

Les débris de l'homme sont semés dans l'étendue de la nature. La mort est partout, excepté dans la pensée de l'homme. I, 121.

La mort est un bien, elle nous immortalise. I, 233.

Quiconque a pensé sérieusement à la mort ne se la donne jamais. Notre devoir, notre gloire est de fuir toujours devant elle, sans jamais la perdre de vue. I, 272.

NATURE.

Production toujours changeante de l'être immuable, la nature n'est qu'une suite de révolutions où tout se métamorphose sans cesse et rien ne périt. I, 159.

NÉCESSAIRE.

Le nécessaire est le terme de nos vrais plaisirs, et l'homme ne jouit plus dès qu'il est passé. II, 22.

OPINION.

Le choc des opinions contraires fait jaillir l'étincelle cachée de la vérité. I, 50.

PEINE.

La peine est un héritage que la femme transmet à tous ses enfans avec la vie. I, 37.

La peine est un bien : elle nous avertit d'être vertueux. I, 233.

PENSÉE.

C'est la parole qui achève et complète les pensées : c'est elle qui les tire de la mine, sépare l'or pur de son alliage, et les façonne soit pour l'ornement, soit pour notre usage. I, 51.

L'expression frappe la pensée d'un coin qui marque sa valeur : si elle est d'un bon titre on peut la mettre en réserve. *Ibid.*

Nul être ne peut resserrer ni gêner la pensée. I, 66.

Mortel, sois vertueux dans tes pensées; elles sont entendues de l'Être suprême! *Ibid.*

P E R T E.

Oh ! combien le sentiment de la perte est plus vif que celui de la jouissance ! I, 84.

P L A I S I R S.

Ne t'appuie point sur la terre : ses biens sont plus frêles que les roseaux ; toujours armé d'une pointe pénétrante qui déchire, le plaisir, en s'enfuyant, nous perce le cœur et le laisse sanglant et désespéré. I, 87.

Ce n'est que dans la tristesse que l'homme sait les apprécier. I, 95.

Combien de fois, dans les transports même du plaisir, sommes-nous tentés de demander : n'y a-t-il rien de plus ? que le plaisir est pauvre et borné ! I, 100.

Nos plaisirs les plus vifs n'atteignent jamais au bonheur ; ce ne sont que des consolations de nos maux, qui nous rendent la force de souffrir. I, 145.

L'amour du plaisir est inséparable de l'homme : la vertu la plus héroïque ne peut que régler ce penchant, et non pas le détruire. I, 254.

Qu'est-ce que le plaisir ? c'est la vertu sous un nom plus gai. Je ne lui donne pas encore un titre assez noble : la vertu est la tige, le plaisir est la fleur qu'elle produit ; et les ennemis de l'honnête Epicure ne furent que des calommateurs insensés. I, 259.

Le ciel nous vend tous les biens : le plaisir n'est point donné gratuitement à l'homme ; il n'en jouit que par droit de conquête. Le travail est le prix que le Créateur y a mis. I, 268.

Les plaisirs des hommes corrompus expirent dans la jouissance, et ne laissent que des regrets dans leur mémoire. II, 163.

PLEURER.

Pleurer un instant les autres, être pleurés nous-mêmes l'instant qui suit, voilà notre partage. I, 77.

Méprisez l'homme superbe qui rougit de pleurer. L'homme ne s'avilit point en répandant des larmes : la raison permet les pleurs à un être malheureux et sensible; elle n'en défend que l'excès. I, 85.

Qu'il est malheureux celui qui n'a jamais pleuré! I, 223.

PRÉVOYANCE.

La prévoyance de l'homme ne peut jamais passer la conjecture : c'est l'événement qui la nomme sagesse ou folie. I, 43.

PROSPÉRITÉ.

La prospérité jette un éclat sinistre. Un grand bonheur menace d'un grand revers. I, 132.

Que le ciel ne risque jamais mon ami dans la prospérité, qu'après lui avoir appris, dans l'école du malheur, l'art d'en user et d'en jouir. I, 235.

RELIGION.

Eprouver du plaisir en voyant l'argile de son corps tomber en ruines, sentir un doux transport aux approches du tombeau, religion, voilà ton triomphe; religion, tu es tout sur la terre, le reste est néant, et je ne vois dans l'univers que mon âme et Dieu. II, 51.

C'est la gloire de la religion d'élever notre faiblesse

au-dessus de ce qui paraît possible à la nature humaine.
II, 109.

La religion est la chaîne d'or qui unit la terre et les
cieux. II, 159.

REVERS.

L'homme est comptable de ses revers. Ceux que nous
appelons infortunés ne le sont point ; ce sont des êtres
choisis que le malheur conduit à la vertu. I, 231.

RICHES.

Plus on est riche, plus le désir s'irrite et croît avec les
moyens de s'enrichir encore. II, 21.

Le pauvre du moins ne souffre que de ses besoins. Le
riche est doublement malheureux : il souffre à la fois et
de ses besoins qui se multiplient, et de ses désirs qui s'é-
tendent au milieu de l'abondance. *Ibid.*

Beaucoup de richesses apprennent au riche combien le
cercle de ses plaisirs est étroit : elles ne sont dans ses
mains que des hochets inutiles qui perpétuent son enfance
et l'amuse jusqu'au tombeau. II, 23.

SAGE.

Le vrai sage s'entretient avec ses heures passées ; il
leur demande quel compte elles ont rendu de lui à l'Être
suprême : la suite de leurs réponses forme ce que nous
appelons l'expérience. I, 76.

La vie est trop flattée, la mort trop calomniée : le sage
qui sait user de l'une et ne pas redouter l'autre, les com-
pare ensemble et leur rend justice. I, 110.

Le sage se change en insensé, lorsqu'il veut sur la terre

sonder les mystères de la nature, ou l'abîme plus profond encore de la divinité. I, 343.

SAGESSE.

Qu'est-ce que la sagesse, si ce n'est l'art de trouver son bonheur? celle qui manque ce but est plus folle que la folie même : elle n'en a ni la gaieté ni le grelot. I, 52.

La fortune peut bien, sans qu'on l'appelle, entasser sur nos têtes les honneurs et les titres : les richesses peuvent s'offrir d'elles-mêmes; mais pour la sagesse, il faut aller au-devant d'elle. I, 260.

La sagesse est la mère du vrai plaisir. *Ibid.*

La sagesse est le fruit de l'expérience : l'expérience s'acquiert, non pas à force d'agir, mais à force de réfléchir sur ses actions. II, 139.

Hélas! la sagesse humaine n'est guère que le triste fruit de nos douleurs. II, 143, 144.

SANTÉ.

Notre santé n'est qu'une maladie palliée sans cesse par des remèdes journaliers. I, 145.

SCIENCE.

Beaucoup de science découvre à l'homme sa vaste ignorance. II, 23.

SOCIÉTÉ.

Dans la société vous ne voyez que des visages : les âmes sont anéanties ou invisibles. I, 150.

TEMPS.

Le temps dont nous pouvons disposer, nous l'aban-

donnons à la folie : celui qui est encore dans les mains du destin, nous l'assignons à la sagesse. I, 44.

Le temps, ce bien plus sacré, plus précieux que l'or, est pour l'homme un fardeau plus pesant et plus vil que le plomb. I, 62.

Mortel, tu ne sais pas ce que vaut un instant ! cours le demander à l'homme étendu sur son lit de mort.... *Ibid.*

La nature tient sous nos yeux une école où elle instruit le genre humain : l'emploi du temps est la leçon qu'elle lui répète. I, 64.

Dieu attacha le plaisir à l'emploi du temps ; la peine à sa perte. I, 69.

Le temps court d'un pied léger sur la tête des mortels sans les éveiller de leurs rêves. I, 75.

Perdre le temps, c'est perdre plus que du sang ; c'est mutiler son être ; c'est commettre un vrai suicide. I, 79.

TOMBEAUX.

Que l'air qu'on y respire est salubre à la vérité et mortel pour l'orgueil. I, 94.

Le tombeau n'est qu'une route souterraine qui conduit l'homme au bonheur. I, 168.

Nous avançons vers la tombe les yeux fermés, comme les Lacédémoniens allaient à leur lit dans les ténèbres. II, 156.

TRAVAIL.

Si l'ennui nous gagne, courons ou travail : le remède est infaillible. I, 69.

La joie est un fruit qui ne peut croître que dans le

champ du travail, et quand ce n'est pas un plaisir, c'est un supplice d'exister. *Ibid.*

VANITÉ,

Si les mortels font encore les vains dans le cercueil, faut-il s'étonner des vanités et des prestiges de la vie ? I, 73.

La vanité ne peut venir que d'ignorance : l'homme vain est un aveugle qui se méconnaît lui-même. Il ressemble à l'oiseau dont on a crevé les yeux, vous le voyez s'élever dans les nues et voler avec plus d'audace, parce qu'il vole dans les ténèbres. II, 5.

VERTU.

Ne souffrons pas qu'aucun de nos jours s'écoule sans avoir grossi le trésor de nos vertus. I, 63.

Ce n'est pas l'astre des saisons, c'est la vertu qui mesure la durée de notre existence. Sans vertu on meurt jeune après un siècle de vie. I, 129.

L'âme est infirme et languissante comme le corps. Nos vertus les plus pures renferment toujours quelque alliage qui en rabaisse le titre. I, 145.

La vertu, aussi délicate qu'elle est belle, ne peut se mêler dans la foule, que sa constitution fragile et tendre n'en souffre. Il est rare qu'elle approche d'un monde impur, qu'elle le touche sans se salir. I, 215.

Tout est mortel dans l'homme, excepté la vertu. Elle seule éternise la durée des plaisirs qu'elle procure et les rend immortels comme elle. I, 282.

Les vertus des honnêtes gens du monde ne sont qu'une

fausse apparence, un fard appliqué sur leurs vices; leur visage masque leur cœur, dont la vue serait insoutenable. I, 289.

Non, jamais l'humanité ne se trouva qu'avec la vertu, et l'ennemi de la vertu ne fut jamais le véritable ami de l'homme. I, 291.

Que la science est frivole, que l'art est vain, quand ils ne servent pas à la vertu! II, 63.

VICES.

Nous avons souvent querellé nos vices; mais ces querelles n'ont jamais été jusqu'à une rupture ouverte, II, 148.

VIE.

Nous mourons tous les soirs; nous renaissions tous les matins; chaque jour est une vie complète et différente. Cette différence nous échappe, et nous confondons le jour qui luit avec celui qui l'a précédé. I, 64.

Comme on ne se baigne jamais deux fois dans les mêmes eaux d'un fleuve, on ne se réveille point deux fois dans la même vie: le fleuve et la vie s'écoulent et changent sans cesse, sans paraître changer. *Ibid.*

Comment pouvons-nous nous attacher de plus en plus à ce rocher sauvage, stérile en biens, hérissé de maux, dont le sommet se couvre d'orages à toutes les heures, et sous lequel menace un gouffre dévorant, fameux par les naufrages de l'espérance humaine. I, 99.

La fortune des riches, la gloire des héros, la majesté des rois, tout finit par « ci-gît. » Des peines à souffrir, des biens qu'il faut laisser, tel est l'inventaire exact de la

vie, et la poussière en poussière est le terme de toutes les grandeurs de la terre. I, 105.

On dirait que la longue possession de la vie nous en rend à la fin propriétaires, et qu'à force d'années l'homme prescrit contre le tombeau. I, 116.

Plus la vie jette d'éclat, moins elle dure. I, 133.

VIEILLARD, VIEILLESSE.

Qu'un vieillard, avec des préjugés et des vices de soixante ans, est un censeur ridicule des fautes de la jeunesse ! I, 114.

La jeunesse est la saison de l'action, la vieillesse est celle de la réflexion. II, 140.

Le monde est usé pour le vieillard ; le vieillard est usé pour le monde. Si nous entendions nos intérêts, nous nous retirerions du monde, comme les abeilles quittent la fleur dont elles ont épuisé les suc. II, 149.

Le cadran ignore l'heure qu'il nous montre : ainsi le vieillard par ses infirmités montre à tous les hommes, excepté à lui seul, à quelle heure en est la journée de sa vie. II, 152.

VIVRE.

L'espoir de vivre renaît avec chaque aurore : cette erreur est celle qui nous abandonne la dernière, et qui met le comble à toutes les erreurs de la vie. I, 76.

VOLONTÉ.

Pour faire tout le bien qu'il souhaite, l'homme peut manquer de pouvoir : n'importe, puisqu'il le veut, il l'a

fait : la volonté vaut l'action même. On ne répond point de son impuissance. I, 66.

VOLUPTÉ.

Si tu épouses la volupté jusqu'à la lie, tu rencontreras la peine au fond du vase. I, 262.

FIN DE LA TABLE DES PENSÉES.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

VINGT-TROISIÈME NUIT. Grandeur de l'âme.	PAG.	1
VINGT-QUATRIÈME NUIT. La consolation.		26
LE JUGEMENT DERNIER. Chant premier.		41
Chant second.		56
Chant troisième.		72
EXTRAIT DE L'ESSAI SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE VOLTAIRE.		83
LE TRIOMPHE DE LA RELIGION SUR L'AMOUR.		85
PARAPHRASE DU LIVRE DE JOB.		116
ÉPÎTRE A VOLTAIRE.		136
REVUE DE LA VIE.		139
PENSÉES SUR DIFFÉRENS SUJETS.		149
EUSÈBE, OU LE RICHE VERTUEUX.		160
LA RÉSIGNATION.		164
NOTICE SUR HERVEY.		169
LES TOMBEAUX.		171
ÉLÉGIE DE GRAY SUR UN CIMETIÈRE DE CAMPAGNE.		223
LE CIMETIÈRE DE CAMPAGNE, TRADUCTION EN VERS.		230
MÉDITATIONS AU MILIEU D'UN PARTERRE.		237
MÉDITATIONS SUR LES CIEUX ÉTOILÉS.		315
TABLE DES PENSÉES.		371

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.	PAG. 5
PREMIÈRE NUIT. Les misères de l'humanité.	25
DEUXIÈME NUIT. L'amitié.	48
TROISIÈME NUIT. Le temps.	61
QUATRIÈME NUIT. Narcisse.	80
CINQUIÈME NUIT. Le remède contre la crainte de la mort.	93
SIXIÈME NUIT. L'oubli de la mort.	114
SEPTIÈME NUIT. Le caractère de la mort.	128
HUITIÈME NUIT. L'immortalité.	137
NEUVIÈME NUIT. L'immortalité.—Preuves physiques.	155
DIXIÈME NUIT. L'immortalité.—Preuves morales.	168
ONZIÈME NUIT. L'anéantissement.	196
DOUZIÈME NUIT. Les avantages de la nuit et de la solitude.	206
TREIZIÈME NUIT. La tristesse et le malheur.	225
QUATORZIÈME NUIT. Le monde.	237
QUINZIÈME NUIT. Le plaisir et le suicide.	254
SEIZIÈME NUIT. Le bel esprit.	276
DIX-SEPTIÈME NUIT. La conscience.	279
DIX-HUITIÈME NUIT. La vertu.	287
DIX-NEUVIÈME NUIT. Les cieux. — L'existence de Dieu et des esprits.	299
VINGTIÈME NUIT. Les cieux.—Pluralité des mondes.	332

VINGT-UNIÈME NUIT. Vue morale des cieux.	PAG. 345
VINGT-DEUXIÈME NUIT. Hymne à l'Éternel.	355

PREMIÈRE ET DEUXIÈME NUITS,

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS, PAR COLARDEAU.

PREMIÈRE NUIT.	365
DEUXIÈME NUIT.	385

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

